

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

COMMENT ÉTUDIER LES ADOLESCENTS

EXAMEN CRITIQUE
DES CONFIDENCES JUVÉNILES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Maurice DEBESSE

Ancien élève de l'E. N. S. de Saint-Cloud
Licencié ès lettres
Professeur d'École Normale

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1937

COMMENT ÉTUDIER LES ADOLESCENTS

**EXAMEN CRITIQUE
DES CONFIDENCES JUVÉNILES**

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

COMMENT ÉTUDIER LES ADOLESCENTS

EXAMEN CRITIQUE
DES CONFIDENCES JUVÉNILLES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Maurice DEBESSE

Ancien élève de l'E. N. S. de Saint-Cloud
Licencié ès lettres
Professeur d'École Normale

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN. 108

1937

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses ; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.*



INTRODUCTION

« La jeunesse est un dieu aux millions de visages : chaque faiseur d'enquêtes en obtiendra les réponses qu'il désire » (1). Ainsi s'exprime F. Mauriac dans le petit livre pénétrant qu'il a consacré il y a quelques années au jeune homme.

Cette affirmation d'un maître du roman psychologique contemporain a le mérite de désigner l'écueil le plus dangereux que rencontre la psychologie juvénile : il consiste à transporter chez les jeunes gens qu'on étudie ses propres préoccupations, à orienter ses recherches suivant l'idéologie à laquelle on est plus ou moins inconsciemment attaché, à suggérer les réponses qu'on souhaite. On s'éloigne ainsi de la réalité, et l'on risque d'appeler du nom de psychologie un travail qui n'est qu'une interprétation subjective invérifiable de la conscience juvénile. En rapprochant les résultats de certaines recherches hâtives sur les adolescents, on est frappé souvent d'y rencontrer en effet, à côté d'analogies réduites à l'état de lieux communs schématiques, des divergences et des contradictions qui tiennent tout simplement aux différences séparant leurs auteurs.*

Il n'est que trop vrai que l'adolescence est, pour le psychologue, l'âge ingrat par excellence. L'être glisse et flue, offrant à chaque instant une combinaison nouvelle de ses éléments psychiques, semblable aux images successives qui se présentent au regard dans un kaléidoscope. Il est ce-

(1) F. MAURIAC, *Le Jeune homme* (Hachette), p. 20.

pendant possible d'étudier objectivement les jeunes gens. Le travail considérable réalisé depuis trente ans par les psychologues en fournit la meilleure preuve. Loin de décourager la recherche, le mot cruel de Mauriac ne peut qu'inciter à multiplier les précautions au cours de l'investigation, et à faire preuve de prudence dans les conclusions auxquelles on croit pouvoir aboutir.

*
* *

Le moment paraît venu de réfléchir aux procédés que l'on peut employer pour étudier les adolescents, car si les travaux psychologiques se sont multipliés, leur valeur est très inégale. Pour comprendre les réussites comme les échecs, il faut considérer les instruments dont on s'est servi.

Depuis une dizaine d'années, les psychologues ont senti la nécessité de mettre sur pied une méthode de recherches qui, écartant les possibilités d'erreurs grossières, permettrait l'essor de *l'hébélogie* (1). Mais, presque toujours, il s'agit d'analyses fragmentaires, où un seul procédé est examiné ; c'est généralement celui sur lequel l'auteur s'est appuyé pour ses propres recherches. Ou bien, on trouve des vues d'ensemble, mais rapides et schématiques. Le travail méthodologique n'a été considéré, jusqu'à présent, que

(1) On se servira du mot *Hébélogie*, concurremment avec l'expression *Psychologie juvénile*, au sens de science de la jeunesse (la *Jugendkunde* des psychologues allemands), c'est-à-dire en désignant par là l'étude de la jeunesse entre 12 et 20 ans, par exemple, indépendamment de toute préoccupation finaliste ou formative. On pourrait donc adapter à l'hébélogie la définition que donne A. LALANDE de la *Pédologie*, « science de l'enfant », dans son *Vocabulaire philosophique* (Alcan), t. II, p. 567, et la considérer comme s'intéressant à « un être dont les réactions et le développement obéissent à des lois biologiques, psychologiques et sociologiques spéciales, différentes de celles qui s'appliquent aux adultes et qui, par suite, doivent être étudiées séparément. »

comme une sorte d'avertissement au lecteur, une simple justification du travail psychologique proprement dit.

On voudrait examiner ici plus en détail un certain nombre de méthodes dont on dispose pour étudier les adolescents. Ceux-ci ne peuvent être connus par les seuls procédés qu'emploient la psychologie générale et la pédologie. Leur nature (et c'est là un des résultats essentiels des travaux déjà publiés) diffère, sur bien des points, de celle de l'enfant comme de celle de l'adulte. A tout le moins, il y a une adaptation délicate à réaliser quand on passe de l'examen des enfants ou des gens d'âge mûr à celui des jeunes gens. Ce sont ces préoccupations qui nécessitent un effort de critique méthodologique jusqu'ici insuffisant. Le présent travail n'a d'autre prétention que d'apporter sa contribution à cet ordre de recherches.



Quand on veut apprécier la méthode utilisée par les psychologues de l'adolescence, on peut, semble-t-il, se placer à deux points de vue assez différents.

Il est intéressant d'envisager tout d'abord une sorte *d'attitude générale* que prend l'observateur en face du phénomène qu'il étudie. Par exemple, il peut considérer l'adolescence comme une évolution psychique ininterrompue et s'efforcer surtout de rendre compte des phases du développement mental. L'apparition, l'épanouissement et la disparition de tel ou tel phénomène de conscience sont alors au premier plan des préoccupations : c'est ce qui arrive chez les auteurs pour qui l'hébélogie est essentiellement une partie de la psychologie génétique, c'est-à-dire l'étude des *processus de développement*. On peut, au contraire, négliger cette histoire de l'adolescence, voir en elle un bloc comme le

voulait G. Compayré, et tenter *l'analyse des principales fonctions mentales* du sujet préalablement défini par opposition avec l'âge qui précède et avec l'âge qui suit. On peut encore, avec Spranger, voir dans l'adolescence le moment où l'être découvre sa *structure* et il s'agit alors de déterminer avant tout les différentes structures possibles, d'où les rapports des études hébélogiques ainsi conçues avec la typologie.

Ces divers points de vue qui, en pratique, se recoupent ou sont fréquemment associés, ont chacun leur utilité. Ils sont bien, à leur façon, une sorte de méthode pour aborder l'étude des adolescents.

Une seconde interprétation est possible : elle consiste à examiner, sans se préoccuper du point de vue initial de l'auteur, quels sont les différents moyens dont il s'est servi pour connaître les jeunes gens : questionnaires, expériences, journaux intimes, etc. C'est de cela qu'on s'occupera essentiellement. On ne signalera les conceptions de la psychologie génétique, analytique ou structurale, que dans leurs rapports avec les moyens pratiques dont dispose la psychologie juvénile. Conceptions et moyens réagissent en effet les uns sur les autres : il est évident, par exemple, que la méthode statistique de Stanley Hall est en accord avec ses préoccupations de psychologie génétique et comparée.

* * *

La nécessité d'un examen critique des méthodes de recherches n'est pas ici une pure exigence de l'esprit ; elle a été sentie par expérience. C'est en étudiant l'un des comportements caractéristiques de la jeunesse (1) qu'on a pu se rendre compte des difficultés qu'on rencontre, des tâ-

(1) Voir M. DEBESSE, *La Crise d'originalité juvénile*, Thèse principale (Alcan). Le rapport entre les sujets des deux livres explique qu'on se soit

tonnements inévitables de cette exploration. Plus que d'autres phénomènes peut-être, la crise d'originalité juvénile, où l'élément individuel joue un rôle essentiel, rend sensibles les imperfections des méthodes employées couramment. C'est pourquoi on a pensé qu'il y aurait intérêt à utiliser l'expérience acquise pour tenter d'apprécier les multiples procédés dont on s'était servi, et pour tirer de la leçon des faits les enseignements qu'elle comporte.

Cette circonstance a tout naturellement limité le sujet de ce travail.

On s'est surtout intéressé aux procédés qui permettent de connaître les réactions individuelles du sujet et qui relèvent plutôt de la psychologie qualitative que de la psychologie quantitative. En outre, comme la crise d'originalité est en rapport étroit avec la naissance du moi réfléchi, on a accordé une très grande importance à l'introspection juvénile. Cette crise permet d'approcher le caractère et la personnalité des adolescents qui la subissent : d'où la place réservée aux confidences spontanées donnant l'image globale de l'individu. En face de phénomènes de ce genre, les procédés de la *psycholexie*, pour reprendre la distinction de Claparède, sont plus utiles que ceux de la *psychométrie* ; on ne s'étonnera donc pas que l'analyse porte avant tout sur les premiers, et que les seconds n'occupent pas toujours ici une place proportionnelle à leur importance. C'est ainsi que les tests ne seront que signalés, parce qu'ils n'étaient guère utilisables pour étudier la crise d'originalité juvénile, alors que l'enquête et les journaux intimes seront examinés d'une façon plus complète.

En dehors de ce qu'a pu révéler le contact direct avec permis de renvoyer à la thèse principale quand on le jugeait nécessaire, et aussi que certaines questions, abordées dans *La Crise d'originalité juvénile*, aient été reprises ici en se plaçant au point de vue méthodologique.

les adolescents, on s'appuiera aussi sur l'expérience d'autrui. L'examen des principaux travaux consacrés à la jeunesse permet, en effet, d'apprécier la méthode sur laquelle ils se fondent. *Adolescence*, de Stanley Hall ; *l'Ame de l'adolescent*, de P. Mendousse ; *Psychologie des Jugendalters*, d'E. Spranger ; *Kindheit und Jugend*, de Ch. Bühler ; *Youth*, d'Olive Wheeler, sont de vivants témoignages des résultats auxquels peut conduire tel ou tel procédé d'investigation. Chacun d'eux représente une expérience méthodologique dont il faut tenir compte.

Telles sont les deux sources dont on s'est servi pour rédiger les chapitres de cet essai.

*
* * *

A mesure que nos connaissances sur les adolescents se sont développées, la méthode de recherche s'est précisée, rectifiée, complétée ; on est aujourd'hui plus difficile dans le choix et l'emploi des divers procédés qu'au temps des premiers travaux de Clark University. C'est pourquoi une vue d'ensemble des grands courants de la psychologie juvénile, en suivant l'ordre chronologique, permettra de faire, tout d'abord, l'inventaire des procédés déjà utilisés, et de noter les erreurs qui ont pu être commises. On examinera ensuite successivement chacun de ces moyens, en s'appuyant sur quelques exemples caractéristiques. Alors, il sera possible de déterminer quels sont les rapports qui les lient entre eux, et quelle part respective on peut leur assigner en vue d'un développement plus rationnel de nos connaissances psychologiques sur les adolescents.

CHAPITRE PREMIER

LES GRANDS COURANTS DE L'HÉBÉLOGIE

Pour prendre contact avec les divers moyens de connaître les adolescents, rien n'est plus suggestif que l'étude des principaux courants de la psychologie juvénile. Chaque école a ses préférences ; chaque auteur a utilisé tel ou tel d'entre eux suivant son tempérament, ses conceptions doctrinales, et aussi les possibilités qui s'offraient à lui.

Il est possible de démêler, dans l'ensemble des travaux psychologiques intéressant les jeunes gens, quatre étapes essentielles : la création de cette science en Amérique par Stanley Hall et l'école anglo-saxonne autour des années 1900 ; peu après, la contribution des pays de langue française ; à partir de 1920, l'essor de l'école de langue germanique ; enfin, depuis moins de dix ans, la diffusion de l'hébélogie qui trouve des adeptes dans la plupart des grands pays de civilisation européenne.

Ces quatre moments successifs, ou plus exactement les trois premiers, correspondent chacun à l'apport d'un état ou d'un groupe d'états. Une telle constatation n'a rien de surprenant. Il est naturel que la publication d'un maître-livre aux Etats-Unis ou en Allemagne fasse naître d'autres travaux dans le pays d'abord, ensuite dans des régions parlant la même langue. Les psychologues de l'adolescence se

groupent d'une façon frappante en communautés linguistiques. Certes, les auteurs français et allemands ont mis à profit le travail de leurs devanciers américains ; mais ils se sont surtout inspirés des travaux préliminaires écrits, suivant les cas, en français ou en allemand. Lorsqu'on lit la bibliographie d'ouvrages synthétiques comme ceux de Charlotte Bühler ou de Fowler Brooks, on est frappé de voir combien les livres étrangers y tiennent peu de place. Il y a encore, pour l'adolescence tout au moins, de véritables écoles nationales. On peut regretter cet involontaire cloisonnement qui gêne l'élan de la science nouvelle, mais ce qui nous intéresse au point de vue méthodologique, c'est que chaque école a une réelle originalité. Elle reflète un certain tour d'esprit. Il suffit, pour en être convaincu, de confronter les plus récents ouvrages publiés en Amérique et en Allemagne, bien que les uns et les autres aient fortement subi l'influence de la psychanalyse. Les différences d'orientation entre les travaux de L. S. Hollingworth et de Spranger par exemple sont considérables. Les uns et les autres ne représentent pas seulement l'expression d'un tempérament particulier, mais ils sont l'expression de cultures différentes. A ces influences du milieu, il faut joindre celles qu'exercent les autres sciences. L'hébélogie ne s'est séparée de la pédologie qu'assez tard et, il faut en convenir, encore assez mal. Elle traduit aussi les préoccupations de la psychologie contemporaine : de 1890 à nos jours, elle porte successivement une trace très profonde du mouvement physiologique, du mouvement sociologique et enfin du mouvement psychanalytique.

Il ne saurait être question de faire ici l'historique complet de la psychologie des adolescents, ni même d'en tenter l'esquisse. Le but poursuivi est autre : on se bornera à dégager les lignes directrices du développement de cette science,

de manière à suivre l'extension progressive des moyens d'investigation employés. La critique méthodologique sera au centre de nos préoccupations.

I. — Stanley Hall et Clark University

La forte personnalité de l'Américain G. Stanley Hall et son œuvre considérable ont imprimé leur marque à la psychologie juvénile tout entière. Entre les chercheurs qui, aux quatre coins du monde, se sont intéressés à l'adolescence, le psychologue américain est peut-être le seul qui serve à tous de trait d'union. C'est le seul qu'on court chance de rencontrer dans toutes les bibliographies. Il est à la fois le promoteur de l'hébélogie et son symbole.

C'est, en effet, aux Etats-Unis que s'élabora la science nouvelle, dans les dernières années du XIX^e siècle, à une époque où la psychologie elle-même était renouvelée par les travaux de Th. Ribot, de Wundt et de W. James. Né en 1846, dans le Massachusetts, Stanley Hall étudia la philosophie durant sa jeunesse, puis vint en Allemagne, où il fut l'élève de Wundt ; il travailla au laboratoire avec Helmholtz et, de retour aux Etats-Unis, créa un laboratoire de psychologie à l'Université de John Hopkins où il avait été nommé professeur en 1881. En 1887, il fonda *The American Journal of Psychology*. Devenu Président de Clark University, Stanley Hall consacra une importante partie des ressources de l'établissement aux recherches psycho-pédagogiques. En 1891, il fonda le *Pedagogical Seminary*, qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1924 ; cette revue demeure le grand organe d'étude et d'information pour la connaissance et la pédagogie de l'adolescence (1).

(1) Depuis 1924, la revue, qui s'appelle aujourd'hui *The Pedagogical Seminary and Journal of genetic psychology*, est dirigée par C. MURCHISON,

Les premiers travaux de psychologie juvénile parurent dans le *Pedagogical Seminary*. En 1891, le D^r Burnham y publiait *The study of adolescence* qui fut comme le manifeste de l'hébélogie, tandis que Stanley Hall y étudiait *The moral and religious training of children and adolescents*. Il faut noter que celui-ci commença par s'occuper de la pédagogie des enfants avant de se consacrer plus spécialement à la psychologie des adolescents.

Mettant à profit ses immenses lectures et les travaux déjà publiés ou encore inédits de ses élèves de Clark-University, G. Stanley Hall publia en 1904 son *Adolescence*, en deux gros volumes. L'œuvre eut un retentissement considérable (1). Il fit dès lors figure de chef d'école, groupant autour de lui des disciples comme A. Colin Scott, J. K. Stablon, H. H. Heller et surtout E. G. Lancaster. Ce dernier avait écrit dès 1897 dans le *Pedagogical Seminary* une importante étude intitulée *The psychology and pedagogy of Adolescence*, qu'on devait bientôt publier à part en un bref volume, et qui, par la sobriété et la pénétration de l'analyse, est parfois supérieure au livre du Maître. L'activité de l'école américaine fut telle, durant quelques années, qu'en 1907, Theodate L. Smith, élève de Stanley Hall, faisait paraître une bibliographie des articles sur l'enfance et l'adolescence insérés dans le *Pedagogical Seminary* et l'*American Journal of Psychology* : on comptait déjà 203 articles et 10 ouvrages publiés par des psychologues de Clark University.

Stanley Hall, à lui seul, avait écrit, dès 1909, 295 études

et rassemble dans son comité de rédaction de nombreux spécialistes de l'adolescence du monde entier.

(1) Le titre exact était le suivant : *Adolescence, its psychology and its relation to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education* (N. York, 1904, Appleton and C^o, 2 vol in-8^o, de 589 et 784 pages).

de psychologie et de pédagogie, sur lesquelles s'appuya son élève Partridge pour composer sa *Genetic philosophy of education*, publiée en 1912. Cette production ne devait s'interrompre qu'à la veille de sa mort. Après *Educational problems*, il fit paraître en 1922 *Senescence : the last half of life* et enfin, en 1923, son autobiographie : *Life and Confessions of a Psychologist*.

*
* *

L'homme était exceptionnellement doué (1). Tous ceux qui l'ont connu ont été frappés de sa vitalité, de son dynamisme intérieur qui faisaient de lui un professeur capable d'enthousiasmer un auditoire, de faire naître les vocations, de provoquer la vénération. Esprit d'une curiosité insatiable, il associait à la culture américaine celle de l'Allemagne et de la France. La psychologie était à ses yeux, non une étude théorique et systématique, mais une espèce de religion. Il y avait en lui quelque chose des prophètes hébreux. Il était persuadé qu'il avait opéré dans son pays une révolution spirituelle. Ces traits de sa nature sont nécessaires à connaître pour comprendre les qualités et les défauts de son œuvre psychologique.

On peut caractériser celle-ci en disant que son étude de

(1) D'intéressantes études ont paru sur St Hall au moment de sa mort. Signalons : *The man, G. Stanley Hall*, par W. H. BURNHAM (*Psychological Review*, vol. XXXII, n° 2 ; *G. Stanley Hall as a Psychologist*, par E. D. STARBUCK (*ibid.*) ; *The Psychological and Educational work of Granville Stanley Hall*, par S. C. FISHER (*The American Journal of Psychology*, vol. XXXVI, n° 1). Enfin, E. D. STARBUCK a dégagé les caractères de cette personnalité exceptionnelle dans *Life and Confessions of G. Stanley Hall. Some notes on the Psychology of genius* (*The Journal of philosophy*, mars 1924). En français, quelques indications dans PILLSBURY : *La psychologie en Amérique* (*Journal de Psychologie*) ; 1924, p. 598.

l'adolescence est essentiellement physiologique, génétique, dramatique et statistique.

Il ne faut pas s'étonner que la crise physiologique de la puberté soit au premier plan de ses préoccupations. Il ne faisait que se conformer à la réalité et aussi aux courants scientifiques d'alors, que représentent assez bien les conceptions de Wundt. *Adolescence* de St. Hall et *La Puberla* de Marro, célèbre dans les pays latins, sont deux ouvrages contemporains et reflètent les mêmes préoccupations. Enfin, le Président de Clark University n'a jamais oublié qu'il avait, étant étudiant, aimé la physiologie et patiemment disséqué des muscles de grenouilles dans les laboratoires allemands.

La grande nouveauté de sa psychologie fut la place qu'il accorda au développement de l'être. L'adolescence est pour lui, avant tout, une croissance dont il faut étudier le processus ; d'où l'importance que prend l'analyse des *origines* de chaque phénomène, le souci constant de montrer les *transformations* qui se produisent dans la vie mentale, et cette grande idée de l'*évolution* qui circule partout dans son œuvre : le mot évolution « was music to my ears », devait-il reconnaître plus tard dans ses *Confessions* (1). Insensiblement, la notion psychologique d'adolescence s'élargit. Elle déborde de ses limites habituelles au point d'envahir toute la première moitié de l'existence durant laquelle l'être jeune acquiert la plénitude de ses moyens, tandis que la seconde moitié, la senescence, est marquée par l'affaiblissement de l'individu. Telle est, semble-t-il, l'idée vers laquelle Stanley Hall tend à la fin de sa vie (2).

Cette conception nouvelle s'appuyait sur la fameuse *loi*

(1) Voir p. 357.

(2) Par exemple, dans l'examen critique du livre de K. MICHAELIS sur *L'Age dangereux* (Pedag. Seminary, 1921).

de *récapitulation*, suivant laquelle l'être parcourt et condense, aux divers moments de sa vie, les étapes franchies par la race au cours des âges. L'adolescence correspondant à la « jeunesse » des peuples, il était nécessaire de recourir à la psychologie comparée pour comprendre la vie mentale juvénile et d'utiliser largement les travaux des historiens, des sociologues, des zoologistes, etc. C'est ainsi que, dans le second volume d'*Adolescence*, cette méthode aboutit à de savantes digressions sur la conquête du Mexique, les découvertes de Tasman, la politique hindoue de Warren Hastings, etc., etc., (1). On devine à quelles exagérations pouvait entraîner le goût de ces rapprochements, fondés parfois sur de simples analogies. Quand, trente ans après sa publication, on lit attentivement *Adolescence*, ce défaut paraît beaucoup plus sensible qu'au moment où l'œuvre fut rédigée. Il y avait, vers 1900, un tel engouement pour ce qu'on pourrait appeler le génétisme, que bien des esprits toléraient des rapprochements qui font sourire aujourd'hui, et qui paraissent sortis directement de l'imagination de Mark Twain.

L'adolescence telle que l'a comprise Stanley Hall est, en troisième lieu, un âge essentiellement dramatique. Il part de ce fait d'évidence que cette période de la vie est une époque tourmentée, où dominant l'instabilité, la fougue, l'enthousiasme, et il y découvre le règne des contraires, courage et lâcheté, orgueil et humilité, égoïsme et altruisme, etc. Là encore, cette vue, si juste au point de départ, aboutit à des systématisations fragiles et parfois artificielles. L'interprétation dynamique et pittoresque de l'adolescence s'accordait merveilleusement avec la nature de l'auteur. Elle l'entraîna à séparer radicalement l'enfance de l'ado-

(1) Voir *Adolescence*, t. II, p. 652, 680, 707, etc.

lescence, à voir dans celle-ci une *nouvelle naissance* (a new-birth), une véritable révolution mentale. Elle lui fit supposer gratuitement que sa description riche en couleurs valait pour tous les jeunes gens, comme si tous étaient soumis au même rythme de développement (1).

Enfin, Stanley Hall a largement contribué à répandre la méthode statistique. Au lieu de l'observation personnelle chère à James Sully et à Baldwin, l'auteur d'*Adolescence* a usé de l'enquête étendue, multipliant les questionnaires, établissant des moyennes et des pourcentages, surtout en ce qui concerne le développement physique des sujets, représentant les phénomènes ainsi repérés par des graphiques, des tableaux comparés, etc. On sait quelle faveur a conservé depuis, de l'autre côté de l'Atlantique, ce procédé de recherches. Certes, l'œuvre de Stanley Hall ne repose pas seulement sur des mensurations et sur des réponses aux questionnaires posés par le psychologue ou ses élèves. Elle s'appuie aussi sur les biographies et les œuvres littéraires. Elle ne refuse même aucune aide, de quelque horizon qu'elle vienne, mais c'est pourtant la méthode statistique qui l'emporte sans conteste, et qui donne aujourd'hui encore à l'école américaine son originalité.

L'influence de Stanley Hall peut se mesurer par le nombre de travaux qui s'inspirent de lui, en dehors de ceux que nous avons déjà cités. Dans sa *Psychology of youth* (2), E. James Swift faisait, comme le maître de Clark University, de très larges emprunts à l'histoire, à la biologie et aux théories de l'évolution des espèces. Plus tard, Miss Reaney, étudiant le jeu par équipes des adolescents, y découvrait une correspondance avec la période tribale dans l'évolution

(1) Pour la critique de cette idée, voir M. DEBESSE., *La Crise d'originalité juvénile*, p. 328 à 338.

(2) *Scribner's Sons, N. York*, 2^e édit. 1927.

humaine (1). En 1911, Slaughter publiait à Londres un intéressant petit ouvrage *The adolescent* qui, de l'avis même de l'auteur, faisait connaître les résultats des travaux de Stanley Hall et de son école.

*
* *

A partir de 1910, on a l'impression que le grand élan donné par Stanley Hall a cessé. Plus de contribution personnelle importante. A-t-on cru vraiment que l'adolescence était désormais connue ? La masse des matériaux rassemblés a pu faire illusion, mais déjà on se prenait à douter. Après l'éloge, le travail critique. L'œuvre admirable de Stanley Hall était en effet vulnérable sur bien des points.

Des réserves avaient été formulées lors de la publication d'*Adolescence*, notamment par M. V. O'Shea et par J. M. Greenwood (2). Mais la nouveauté des aperçus et la richesse de la documentation forçaient l'estime. Plus tard, on s'aperçut que l'ouvrage était moins solide qu'il ne le paraissait, qu'à côté d'excellents chapitres, d'autres étaient diffus ou décousus. On se montra sévère pour les digressions de l'auteur. On lui reprocha de donner au mot adolescence un sens si large qu'on ne savait plus où l'on devait l'arrêter (3). On contesta le point de vue biogénétique et surtout l'application qu'en avait faite le psychologue de Clark University. Thorndike et Bigelow, entre autres, s'élevèrent contre l'idée d'une adolescence radicalement différente de l'enfance, en se basant sur les résultats des tests (4). Mais

(1) *The psychology of the organized group game* (*British Journal of psychology*, 1916).

(2) Voir *Psychological Bulletin*, t. II, 1905 et *Educational Review*, avril 1905.

(3) Mrs. CABOT énumère plaisamment ces reproches dans *Seven Ages of Childhood* (Introduction et p. 137).

(4) THORNDIKE, *Magnitude and Rate of alleged changes at Adolescence* (*Educ. Review* sept. 1917) et BIGELOW, *Adolescence*, p. 7.

surtout, on s'aperçut des défauts de sa méthode : les faits rapportés n'avaient pas toujours été suffisamment contrôlés et constituaient un ensemble assez hétéroclite ; un tri s'imposait. Tous les procédés de recherches avaient été mis sur le même plan, comme si le résultat d'un questionnaire posé à des inconnus avait la même valeur que l'observation quotidienne d'un sujet. Les sources qu'il avait utilisées n'étaient pas également sûres : dans sa bibliographie voisinent des ouvrages de psychologie et d'autres de théosophie.

En fait, l'œuvre de Stanley Hall et de ses élèves vaut ce que vaut la méthode statistique qu'ils ont employée au maximum et dont ils ont tiré à peu près tout ce qu'elle pouvait donner à ce moment. Cette contribution n'est pas mince. L'erreur a été de tourner le dos aux procédés de la psychologie individuelle qui donnent des résultats lents mais sûrs, et de trop demander à l'enquête collective et anonyme. Il fallait une méthode plus rigoureuse et plus variée en même temps pour découvrir les éléments vraiment intimes de la conscience juvénile.

Ces restrictions ne sauraient affaiblir l'importance de l'œuvre de Stanley Hall. On doit à ce psychologue une documentation vraiment formidable, à tel point qu'il est proprement impossible de parler aujourd'hui de l'adolescence sans avoir recours à ses travaux. Il faut également lui savoir gré de l'effort créateur qu'il a accompli. Il partait de très peu de chose, et le premier travail — le plus difficile — c'est à lui qu'on le doit. Il est parvenu à individualiser la science de l'adolescence parmi les autres branches du savoir psychologique. Enfin, sa personnalité lui a permis d'écrire une œuvre supérieure aux procédés qu'il employait : grâce à sa grande culture il a pu, en effet, jeter à profusion, chemin faisant, une foule d'aperçus précieux dont on aura longtemps encore à faire son profit ; grâce à sa sympathie fer-

vente pour la jeunesse il a souvent deviné, par delà les échafaudages mal étayés et gênants de ses procédés d'étude, les réalités profondes de la psychologie juvénile.

II. — La contribution des pays de langue française

Il n'y a rien de comparable, en France, à ce qu'on observait aux Etats-Unis au début du ^{xx}e siècle dans le domaine de l'hébélogie. Peut-être nous a-t-il manqué un centre de recherches, et aussi un animateur comparable à Stanley Hall.

En rédigeant ses *Instructions, programmes et règlements*, en 1890, Léon Bourgeois invitait les maîtres à étudier l'enfant et « à contribuer à cette science... qui n'existe pas encore : la psychologie du jeune homme ». Quinze ans après, G. Compayré, déjà âgé, essaya de susciter des recherches en publiant son *Adolescence* inspirée de Stanley Hall, mais contenant en particulier d'excellentes suggestions personnelles d'ordre méthodologique. Il ne parvint pas à créer un véritable mouvement en faveur de l'étude des adolescents.

On vit paraître du moins, à partir de 1908, en France et dans les pays de langue française, quelques ouvrages très intéressants comme *L'Ame de l'adolescent*, de P. Mendousse, pénétrante étude à laquelle allait faire suite, plus tard, *L'Ame de l'adolescente*. Le sociologue G. L. Duprat étudiait *La criminalité dans l'adolescence* et la doctoresse M. Francillon *La Puberté chez la femme*. En Suisse, A. Lemaître donnait, dans les *Archives de psychologie*, de bonnes analyses des bizarreries que présente la vie mentale des jeunes gens ; il devait bientôt les regrouper dans son livre : *La Vie men-*

tale de l'adolescent. De son côté, M. Evard, utilisant la méthode des tests, publiait *L'Adolescente* et C. Proczek une *Contribution à la psychologie de l'adolescente*. Si l'on ajoute à ces travaux la *Psychologie pédagogique : l'enfant, l'adolescent, le jeune homme*, conçue du point de vue catholique par J. de la Vaissière et la belle mise au point de Vermeulen : *La psychologie de l'enfant et de l'adolescent*, ainsi que quelques articles de revues (1), on aura fait à peu près le tour de la production de langue française jusqu'à ces dernières années.

*
* *

Production assez disparate, au premier abord, mais qui, à un examen plus attentif, révèle plus d'un point commun entre les psychologues de langue française. L'influence de St. Hall est partout sensible. La puberté reste l'élément essentiel, surtout pour les plus anciens de ces travaux. Les préoccupations pédagogiques tiennent une large place dans l'exposé. Mais ces auteurs innovent de deux manières : ils utilisent une méthode à la fois plus éclectique et plus sûre que celle des psychologues américains des temps héroïques et ils introduisent des points de vue que devaient plus tard reprendre avec éclat les psychologues de langue germanique.

L'œuvre de Mendousse est, à cet égard, très caractéristique. Il s'inspire de St. Hall, surtout dans son premier ouvrage, et il ne s'en cache pas. Mais, à la différence de son devancier, il sait choisir et hiérarchiser les faits, créer des perspectives. Il emploie le journal intime et observe

(1) En particulier, les études sur l'adolescence parues dans les *Archives de philosophie* (1927) et le n° spécial de *L'Education* sur l'adolescent, octobre 1929.

quotidiennement les jeunes gens qu'il décrit. Son premier livre, riche de références, est encore plus solidement documenté qu'il ne paraît. Son souci de clarté et de mesure, l'élégance et la fermeté de ses analyses font de son *Ame de l'adolescent* une belle œuvre que le temps met peu à peu à sa vraie place. Et si l'on devait lui adresser une critique, elle ne viserait pas sa méthode, mais les préoccupations pédagogiques qui risquent parfois de gêner l'observation purement psychologique, dans *L'Ame de l'Adolescente*, par exemple.

Si le questionnaire et la statistique sont encore en faveur auprès de M. Evard et de G. L. Duprat, c'est à l'observation individuelle que Lemaître et Mendousse demandent l'essentiel de leur documentation, préluant ainsi aux travaux de W. Stern. A l'examen des sujets normaux, A. Lemaître préfère celui des sujets que de « mauvaises habitudes » ou des signes psychopathiques (synopsies, paramnésies, autoscopies, etc.) situent aux frontières de la psychose, comme le font aujourd'hui les psychologues britanniques. Enfin, les auteurs de ce groupe donnent une large place aux phénomènes mentaux proprement dits et tendent à restreindre la place accordée au phénomène pubéral : c'est ainsi que, dans *L'Ame de l'adolescent* de Mendousse, on trouve d'excellents chapitres sur le rêve, la dialectique et le courage juvéniles.

En somme, la psychologie juvénile de langue française utilise, en les corrigeant et en les renforçant, les procédés dont usait l'école américaine. Elle prépare aussi, à sa manière, la voie aux conquêtes de l'école allemande.

III. — La psychologie juvénile dans les pays germaniques

La psychologie des années d'adolescence était peu connue en Allemagne au début du xx^e siècle. Depuis 1912, il est vrai, paraissaient, dans *Die Entwicklungsjahre*, des monographies sur des jeunes filles, écrites par des pédagogues ou des analyses de souvenirs de jeunesse. Après 1920, au contraire, les travaux se sont multipliés au point d'éclipser quelque temps la production américaine elle-même.

Cette école doit beaucoup aux mouvements de jeunesse, aux crises politiques qui ont secoué l'Allemagne d'après-guerre et enfin à la psychanalyse.

La *Jugendbewegung* a attiré, dès avant la guerre de 1914, l'attention des psychologues vers la jeunesse. Par ses outrances, elle a permis de mesurer l'importance de l'insatisfaction et de la révolte juvéniles. Le conflit des générations, qui s'est exaspéré après 1918, la nécessité d'utiliser d'une façon rationnelle un grand nombre de jeunes chômeurs, les facilités d'études multipliées par une administration qui accordait de larges subsides aux travaux intellectuels, tout a favorisé l'éveil de recherches aussi nombreuses que fructueuses. L'Allemagne fut, en outre, la première touchée par la diffusion des doctrines psychanalytiques qui, non seulement bouleversaient certaines conceptions psychologiques traditionnelles, mais qui, s'appuyant beaucoup plus sur les origines des psychoses que sur leurs états terminaux, faisaient une large place à l'enfance et à l'adolescence. La caractérologie, de son côté, se plaçait résolument, avec Künkel en particulier, sur le terrain génétique.



C'est à ce confluent d'influences favorables que l'on rencontre nombre d'ouvrages importants, publiés par Ziehen, W. Stern, Spranger, Künkel, Schmeinig, Hoffmann, Weigel, Busemann, Kupky, Schlemmer et Ch. Bühler. Il est sans doute trop tôt pour faire un choix parmi tant de travaux intéressants. Du moins est-il possible de démêler, en s'appuyant sur les plus caractéristiques d'entre eux, les tendances de l'école germanique et la contribution qu'elle apporte dans l'ordre méthodologique.

Spranger a condensé l'essentiel de ses travaux et de sa doctrine sur la jeunesse dans sa *Psychologie des Jugendalters*. L'ouvrage est bien construit, élaboré à l'aide d'une méthode éclectique ; l'auteur ne craint pas de se servir même d'œuvres littéraires, considérées comme des documents psychologiques. Il accorde aux phénomènes de conscience la prépondérance sur le phénomène pubéral auquel Ziehen continue à donner, au contraire, une place de premier plan. Il a le souci constant d'envisager l'être dans son ensemble, grâce à la connaissance plus intime des rapports qui lient les divers phénomènes mentaux : c'est ce qu'il appelle la *psychologie compréhensive* (1), qui s'intéresse plus aux fonctions qu'aux organes. Pour lui, et surtout pour W. Stern, il y a une totalité de l'être différente de la somme de ses parties, comme la phrase entière a un sens global indépendamment de la valeur de chacun des mots qui la composent. Sa psychologie de la jeunesse est une psychologie de la structure, qui replace les phénomènes isolés par l'analyse dans l'unité du tout, et qui envisage leur signification dans l'ensemble de leur enchaînement. L'auteur attache la plus grande im-

(1) *Psychologie des Jugendalters* (Leipzig, 10^e éd.), p. 3.

portance à la façon dont les adolescents accèdent aux valeurs culturelles, à l'art, à la religion. Enfin, les préoccupations morales, sociales et même métaphysiques sont très visibles dans son œuvre.

L'un des traits essentiels de l'hébélogie allemande, c'est qu'elle s'insère dans des ensembles philosophiques cohérents. L'exemple de W. Stern est particulièrement révélateur. L'étude des adolescents n'est qu'un des éléments de l'œuvre du grand psychologue ; elle reflète sa conception philosophique de la personne. C'est ainsi qu'étudiant l'intelligence des enfants et des adolescents à la suite d'une large enquête à Breslau, puis à Hambourg, son souci permanent est de ne pas isoler l'intelligence de l'ensemble de la personnalité (1).

Les travaux de l'école germanique ont pour nous le mérite de reposer essentiellement sur des documents de première main : c'est ainsi que l'*Anfänge der Reifezeit* de W. Stern n'est que le magistral commentaire d'un *Tagebuch*. De même, l'étude de Kupky sur le développement religieux des adolescents repose sur des confidences juvéniles spontanées. L'emploi du journal intime fait l'originalité de l'école de Vienne groupée autour de Charlotte Bühler. Dès 1934, elle avait recueilli 80 *tagebücher*, dont l'examen a permis de faire un grand progrès à la psychologie juvénile, et en particulier de préciser les phases du développement (2).

Les psychologues de langue germanique n'ont pas négligé pour cela les autres moyens d'investigation. C'est ainsi que W. Stern tirait profit des nécessités de la sélection et de l'orientation des jeunes gens à Hambourg pour mettre au

(1) Voir son étude sur ses propres conceptions insérée dans *Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen* (Leipzig, vol. VI) et reproduite dans *History of psychology in autobiography*, vol. I, 1930.

(2) Voir CH. BÜHLER, *Kindheit und Jugend* (Leipzig), p. 330.

point toute une expérimentation psychologique ; W. Hoffmann utilisait les témoignages et les confidences des jeunes délinquants, que l'auteur recevait comme juge à un tribunal pour enfants, afin de préparer son étude : *Die Reifezeit*. Pour connaître la vie émotionnelle des jeunes gens, W. Weigel se servait de l'enquête et dans son *Vom Wertereich der Jugendlichen*, il a écrit d'intéressantes pages sur l'emploi du questionnaire. Enfin les psychanalystes, et surtout Adler et Künkel, en dirigeant leurs recherches vers les origines du caractère individuel, contribuaient à répandre l'emploi des observations d'ordre pathologique dans l'étude de l'adolescence.

IV. — La diffusion des études d'hébélogie

Les travaux psychologiques sur la jeunesse tendent à se généraliser depuis quelques années.

Les recherches des auteurs allemands et autrichiens ont largement aidé à cette diffusion de l'hébélogie dans les pays de l'Europe centrale. L'école polonaise est particulièrement active. Elle a pour représentants principaux les professeurs M. S. Baley et M. S. Szuman : le premier a publié une *Psychologie de l'adolescence*, et le second, un ouvrage sur *l'idéalisme juvénile*. Comme chez les psychologues de langue germanique, les journaux intimes tiennent une place importante dans leur documentation : c'est ainsi que, pour son étude, Szuman a pu rassembler une cinquantaine de Journaux. Depuis 1930, à Varsovie, paraît en français un résumé de ces travaux dans l'important *Bulletin international de la Société scientifique de pédagogie*.

*
* *

De son côté, l'école américaine connaît, depuis une quinzaine d'années, une véritable renaissance. L'emploi des tests n'est pas étranger à ce nouvel essor. A vrai dire, on n'avait jamais cessé d'étudier les adolescents au pays de Granville Stanley Hall. Mais d'importants travaux sont venus renouveler les conceptions du vieux maître. Au lendemain de la guerre mondiale c'est d'abord, en 1920, *The psychology of adolescence*, par F. Tracy, qui analyse les fonctions mentales chez l'adolescent. La même année, Phyllis Blanchard publie *The care of adolescent girl* où l'influence psychanalytique est très sensible. La réaction contre les conceptions et les méthodes de Stanley Hall s'accroît dans *The psychology of the adolescent* de L. S. Hollingworth. Elle s'exprime plus nettement encore dans l'important ouvrage de F. D. Brooks qui, non seulement nie qu'il y ait une coupure entre l'enfance et l'adolescence, mais s'élève contre l'idée de la *nouvelle naissance* (new-birth) existant chez les tribus primitives et reprise par Stanley Hall pour caractériser l'adolescence. L'idée maîtresse du livre de Brooks est que le développement est continu depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence, et que normalement la jeunesse ne rompt pas avec son passé enfantin (1). Ce psychologue s'intéresse beaucoup aux phénomènes pathologiques de la jeunesse et en particulier aux troubles de la personnalité. On peut rapprocher des ouvrages parus aux Etats-Unis la *Psicologia di Adolescencia*, publiée au Mexique par Chavez, et qui s'appuie essentiellement sur les travaux des psychologues américains.

On est allé sans doute un peu loin dans cette réaction

(1) Voir BROOKS, *The psychology of Adolescence*, Préface, p. x (Boston).

nécessaire contre certaines exagérations et certaines faiblesses de l'œuvre de Stanley Hall. C'est ainsi qu'à la place de la *new-birth* on a mis sur pied une doctrine du développement ininterrompu qui n'est peut-être pas exacte, au moins pour *tous* les jeunes gens. Supprimer les barrières artificielles tendues entre l'enfance et l'adolescence, c'est bien. Nier le drame juvénile c'est, dans bien des cas, une erreur, à moins d'appuyer ses conclusions sur des sujets âgés de 13 à 15 ans — c'est-à-dire de négliger la période de l'adolescence la plus caractéristique qui s'étend de 15 à 18 ans et qui souvent va même jusqu'à 20 ans. Dans cette affaire, la vérité de bon sens paraît avoir été formulée par Sir W. Henry Hadow, chairman du *Comité consultatif* britannique, qui rédigea le célèbre rapport de 1926 sur l'Education de l'adolescent en Grande-Bretagne. Il déclare que les stades de la croissance d'un être ne sont pas les essais variés d'une simple collection, mais les chapitres consécutifs d'une même histoire (1).

Il est probable que l'erreur essentielle de St. Hall réside moins dans le choix de ses procédés d'enquête que dans l'interprétation systématique de ses descriptions. Bien des faits qu'il octroie généreusement à l'ensemble des jeunes gens ne sont vrais que de certains groupes d'entre eux. On peut être sûr que, lorsque la typologie juvénile sera constituée, l'œuvre du psychologue américain s'éclairera d'un jour nouveau. L'avenir mettra Stanley Hall à sa vraie place, qui n'est ni celle d'un maître incontestable, ni celle d'un érudit indigeste et incohérent, mais bien plutôt celle d'un fécond initiateur, que la fragilité de méthodes improvisées et surtout l'absence d'autres points de repère que les siens propres, a fait errer assez souvent. En attendant,

(1) W. H. HADOW, *Introduction*, p. XIII de l'ouvrage d'Olive A. WHEELER, *Youth* (Londres).

on ne saurait nier qu'il existe un sérieux écart entre son œuvre et celle des psychologues américains d'aujourd'hui, mais on ne peut s'empêcher de penser que cet écart est moins considérable qu'on veut bien le dire parfois.

*
* *

La Grande-Bretagne a été gagnée à son tour par les études d'hébélogie. Pour tardive qu'ait été sa contribution, elle n'en est pas moins de premier ordre. Le signal fut donné, semble-t-il, par E. Jones qui, dans une étude de *Some problems of Adolescence*, appliquait à l'examen des jeunes gens les méthodes de la psychanalyse, et surtout par Cyril Burt dont les analyses de jeunes délinquants (1) préludèrent à son remarquable ouvrage : *The Young delinquent* qui parut en 1925. La même orientation psychanalytique se retrouve dans *The struggles of male adolescence* de Stanford Read.

A côté de ce courant psychiatrique est né un second courant, de caractère pédagogique. La grande réforme de l'enseignement du second degré en Angleterre a été l'occasion de nombreuses études sur l'éducation de l'adolescent : on en perçoit l'écho dans *Youth*, vue d'ensemble qu'Olive A. Wheeler a donnée de la jeunesse.

On trouve le même désir d'utiliser la psychopathie pour connaître la jeunesse dans deux ouvrages récents parus en France : *Troubles juvéniles de l'affectivité et du caractère*, du Dr Nathan et *Problèmes et angoisses de la jeunesse*, du Dr Gil Robin, tandis que le souci pédagogique est nettement affirmé dans le livre tout récent de J. Lacroix : *Timidité*.

(1) En particulier, *The causes and treatment of Juvenile delinquency* (*Psyche*, 1922) et *The causal factors of Juvenile Crime* (*British J. of medical psychology*, 1923).

et adolescence, ainsi que dans les recueils publiés par l'Ecole des Parents ; *Adolescence* ; *Jeunesse* ; *De la Personnalité*.

*
* *

Cette brève revue des principaux courants de l'hébélogie, depuis ses origines jusqu'à l'heure actuelle, a permis de constater un enrichissement progressif de nos moyens de connaître les adolescents. Chaque école nouvelle donne sa préférence à un procédé, sans renoncer pour cela à ceux qu'on a employés jusqu'à elle, mais en s'efforçant, au contraire, de les améliorer. Les progrès accomplis dans la connaissance des jeunes gens dépendent, dans une large mesure, du perfectionnement des méthodes de recherches dont on s'est servi.

Les résultats obtenus sont cependant loin d'être satisfaisants. L'hébélogie est encore pareille à un vaste chantier très encombré, où il est difficile de reconnaître un plan directeur. Ou plutôt, elle donne l'impression d'un champ qu'on est en train de défricher ; les chercheurs y travaillent par petits groupes en utilisant les outils les plus disparates ; chaque équipe a le sien et y tient. Spectacle pittoresque et passionnant. Spectacle réconfortant aussi, car il fallait bien commencer par là. Mais cette situation ne saurait se prolonger sans danger. Il importe de confronter, puis de coordonner les diverses méthodes de recherches ; le travail consiste d'ailleurs beaucoup moins à prendre l'œil sévère du justicier pour les diviser en élues et en réprouvées qu'à reconnaître les possibilités qu'offre chacune d'elles. Il en est de nos méthodes comme de nos écoliers : elles ont besoin qu'on diagnostique leurs aptitudes.

CHAPITRE II

L'INTROSPECTION JUVÉNILE

A la différence de ce qui se passe pour l'étude du petit enfant, les moyens dont on dispose pour connaître la vie mentale des jeunes gens font tous plus ou moins appel à l'introspection du sujet qu'on observe : on retrouve celle-ci aussi bien dans l'enquête par questionnaires que dans le journal intime ou dans l'expérimentation elle-même. Il est donc indispensable de savoir dans quelles conditions elle fonctionne chez les adolescents avant d'examiner chacune des méthodes de l'hébélogie. Une telle analyse est d'autant plus nécessaire que la question de la valeur de l'introspection ne se pose pas ici de la même façon que dans la psychologie de l'adulte. Aussi, avant de porter un jugement d'ordre méthodologique, il est bon de poser aussi exactement que possible les termes du problème.

I. — La possibilité de son emploi

Les adolescents sont *capables* de s'analyser : fait capital et qui, à nos yeux, doit commander à toute l'élaboration de la méthode de recherches en hébélogie.

C'est au début de l'adolescence qu'apparaît cette fonc-

tion complexe dont il convient de démêler les éléments essentiels (1).

On sait que l'introspection suppose le dédoublement de l'individu pensant qui devient le spectateur de sa vie mentale. L'être est capable d'observer les états de sa conscience à peu près au moment où ils se produisent. Cette attitude spectaculaire est l'élément fondamental de l'introspection juvénile, mais ce n'est pas le seul.

L'adolescent peut distinguer des états mentaux qu'il confondait auparavant. Il oppose un sentiment à un autre sentiment ou à une croyance ; il rapproche deux idées comme il le ferait de deux objets. L'acquisition d'un vocabulaire approprié facilite son travail d'analyse. Il lui est possible d'isoler, à la demande de l'adulte et bientôt suivant sa propre envie, les faits de conscience que suscitent le spectacle de la vie quotidienne, les lectures, les premières expériences personnelles. On peut lui demander, par exemple, ce qu'il pense ou ce qu'il ressent quand le vent souffle avec violence, quand retentit le signal de la sortie de l'école ; il répond sans difficulté, ayant déjà en lui toute une expérience de ces ébranlements de l'affectivité ou de l'intelligence par des éléments extérieurs.

L'introspection juvénile suppose également que l'activité mentale, qui existait déjà chez l'enfant, est désormais perçue comme une réalité, au même titre que la réalité extérieure : la vie intérieure s'enrichit et s'organise peu à peu, et l'être acquiert le pouvoir de s'entretenir avec soi-même.

De plus, il rapporte toutes les données de la vie mentale à son moi. L'analyse se double d'un sentiment d'appar-

(1) On s'en tiendra ici à l'examen de l'introspection juvénile du point de vue méthodologique. Sur les rapports de l'auto-analyse et de l'affirmation du moi, v. M. DEBESSE, *La Crise d'originalité juvénile*, chap. v et vi.

tenance qui donne plus de cohésion à la conscience et tend à l'individualiser.

Enfin, la vie mentale, parce que faite d'éléments que l'introspection distingue et classe, est dès lors conçue par le sujet comme un total et même comme une unité organique. On répète volontiers que l'introspection est une fonction d'analyse, c'est vrai ; mais elle est aussi, tout au moins durant l'adolescence, la fonction subjective de synthèse par excellence.

Attitude spectaculaire, pouvoir d'analyse, réalité de la vie intérieure, sentiment d'appartenance, unité de la vie mentale, tels sont, semble-t-il, les cinq aspects principaux de la fonction introspective chez l'adolescent.

L'analyse intérieure peut apparaître avant la puberté ; il en existe des traces chez l'enfant, mais elle ne devient vraiment une fonction mentale qu'à partir de l'adolescence, ainsi qu'en témoignent les journaux intimes qui, d'abord anecdotiques, s'emplissent, à partir de 13 à 14 ans, de confidences, de méditations. Elle s'organise plus ou moins vite et se perfectionne peu à peu (1) ; rien n'est plus saisissant que de confronter, dans un même journal, deux introspections, l'une de la 13^e année, par exemple, l'autre de la 18^e. Ses formes varient aussi suivant les individus et les sexes. Mais, dans tous les cas, elle existe déjà au moins à l'état rudimentaire vers la 15^e année, c'est-à-dire vers la fin de la période la plus agitée de l'adolescence qui correspond à la puberté physiologique. Durant les années de puberté mentale qui suivent, l'être acquiert dans son manie-ment une certaine habileté et parfois une réelle maîtrise.

A partir de 15 ans environ, on a donc la possibilité de se renseigner auprès des jeunes gens sur ce qu'ils pensent,

(1) Voir des exemples permettant d'en suivre les progrès dans *l'Appendice*, p. 152.

sentent, redoutent, désirent. Pour la première fois, le psychologue peut s'appuyer sur des matériaux élaborés par le sujet lui-même. Le fait a, en psychologie génétique, la même importance que le moment où, pour l'historien des civilisations anciennes, des textes écrits s'ajoutent aux témoignages passifs de l'archéologie. D'un certain point de vue, l'hébélogie est donc mieux armée que la pédologie pour l'étude de la vie mentale, puisqu'elle dispose d'une source d'information nouvelle.

*
* *

Non seulement l'adolescent peut s'analyser, mais généralement il *aime* l'introspection. En possession d'un instrument dont il discerne encore mal les possibilités et le mécanisme, il s'en sert avec un très vif plaisir, comme il ferait d'un jouet nouveau. Combien de fois, au cours des enquêtes menées auprès des jeunes gens, n'ai-je pas vus regards briller de plaisir devant une question qui provoquait cette auto-analyse ! Et que de confidences charmantes, reçues de vive voix, ou découvertes dans les réponses écrites, confirmant l'intérêt passionné qu'ils portent à cet être intérieur qu'ils viennent de découvrir ! Non seulement ils s'intéressent aux découvertes qu'ils font sur eux-mêmes, mais il naît souvent chez eux un véritable engouement pour l'analyse, qui n'est pas sans danger et qui a les caractères d'une préférence exclusive. S'il est des habitudes d'esprit qui se développent dans l'indifférence, ce n'est pas le cas pour l'introspection qui provoque tous les mouvements de la passion, l'exaltation, la joie, la souffrance, le dépit, l'effroi, etc.

Chez certains sujets, l'analyse intérieure s'identifie quelque temps avec l'activité mentale elle-même. Chaque

ébranlement du dehors est appréhendé, capté par une réflexion individuelle aux aguets, qui ne retient de l'excitant que les éléments analysables. Mais, quand bien même elle n'atteint pas à cette intensité qui a quelque chose d'obsédant, elle est dans tous les cas l'un des postulats de la vie mentale juvénile. Elle joue chez l'adolescent, qu'on le veuille ou non, un rôle essentiel. On la rencontre aussi bien dans les moments de repos ou d'attention concentrée, c'est-à-dire dans le recueillement, que dans les actes les plus impulsifs en apparence. Un jeune homme lance une boutade dans une conversation : il se juge lui-même en même temps et souvent plus vite et plus justement que ceux qui l'écoutent. On peut comparer les effets de l'introspection juvénile à ce qui se passe pour le jeune enfant apprenant à lire par la méthode traditionnelle : il connaît les lettres de l'alphabet, et l'adulte lui demande de lire des syllabes ou des mots entiers ; il résiste et tient à dissocier : p-a, pa ; r-i, ri. De même, l'adolescence est le moment passager de la vie où l'on veut trouver, ou retrouver, les éléments de chaque phénomène global qui sollicite l'attention. C'est l'âge où l'on épèle sa vie psychologique.

L'introspection juvénile tend donc à se confondre avec les modes de penser des adolescents. Elle est moins un phénomène distinct de leur conscience qu'une orientation générale de leur activité mentale et, chez certains, une orientation définitive de la pensée. Il faut donc compter avec elle dans l'exploration psychologique de la jeunesse.

Elle se présente, à ce moment de la vie, à l'état pur si l'on peut dire, avant que l'expérience adulte ne l'ait coordonnée, systématisée et ne lui ait donné ses garde-fous. Elle est, en effet, le seul moyen d'investigation dont dispose la jeunesse et n'a pas, en face d'elle, cet autre moyen de connaissance qu'est l'action, qui lui fera plus tard équilibre et

pourra neutraliser ses excès. De plus, les états de conscience qu'elle découvre, capte et classe, sont beaucoup plus glissants et moins nets de contours que ceux sur lesquels s'exerce l'introspection de l'homme mûr ; de sorte que ses caractères de subjectivité, d'intériorité et d'individualité sont portés au maximum.

Ces conditions nous font entrevoir à la fois les possibilités qu'elle offre au psychologue et aussi les illusions qu'elle comporte. On y voit comme à travers une loupe les avantages et les inconvénients du procédé. La plupart des descriptions qu'on donne en psychologie de l'introspection sont beaucoup plus tirées de l'adolescence que de l'âge mûr où les souvenirs, l'esprit critique, les limites imposées par le milieu à nos initiatives modèlent, souvent à notre insu, l'analyse de notre vie mentale. Pour étudier les institutions de l'Ancien régime, Alexis de Tocqueville se servait d'une colonie française comme le Canada, plutôt que de la France où leur jeu était gêné par toutes sortes d'organes adventices et de traditions moyenâgeuses. De même, si l'on veut voir fonctionner l'introspection, c'est à l'adolescence qu'il faut s'adresser, et non à l'âge mûr.

*
* *

La nécessité d'utiliser la documentation psychologique fournie directement par les jeunes gens repose donc, avant tout, sur leur organisation psychique. On s'appuie ainsi sur l'un des processus caractéristiques de leur activité mentale. La négliger parce qu'elle n'est pas un moyen très sûr, ce serait non seulement se priver de la source d'information la plus importante que nous ayons, mais s'illusionner gravement sur ce qu'on peut espérer trouver chez les adolescents. Cet âge n'est pas celui de l'objectivité comme les

deux ou trois années qui le précèdent et il ne peut nous fournir que des renseignements sujets à caution. Vouloir se passer de son intermédiaire, raisonner sur la vie psychique du jeune homme comme s'il était un témoin muet serait un contresens. Pour étudier le plankton, on ne se contente pas de regarder l'eau de mer qui le contient ; s'aidant d'un filet aux mailles serrées, on laisse passer l'eau, et l'on examine la bouillie qui reste au fond. Procédons de même, et multiplions les coups de filet auprès des adolescents.

Si l'introspection est utile à toute étude intéressant la vie mentale juvénile, elle est indispensable lorsqu'on veut connaître certains phénomènes comme la crise d'originalité par exemple.

Celle-ci se traduit généralement au dehors dans le comportement, mais elle est provoquée par des désirs, des croyances, des sentiments, des conceptions que le sujet seul peut nous signaler par sa confiance. La conduite ne fait qu'exprimer plus ou moins gauchement des tendances profondes qu'il faut dépister en s'aidant du témoignage de l'adolescent. L'observation peut donc apporter beaucoup de renseignements, mais elle ne saurait être, pour l'analyse de la crise, qu'une base de départ. Elle a besoin d'être constamment appuyée par l'introspection juvénile afin d'éviter des erreurs dans l'interprétation de tel geste excentrique ou de tel mouvement d'affirmation du moi. L'élément vraiment individuel et intime s'exprime par les indications verbales du témoin qui permettent de saisir, dans leur déroulement et dans leurs modulations, les mouvements intimes de la personnalité naissante. Plus le langage est nuancé, plus il rend sensible la délicatesse de cet aspect du psychisme de certains adolescents.

Les résultats de l'analyse intérieure sont d'autant plus nécessaires à connaître que celle-ci fait corps avec la crise

d'originalité. La jeunesse se nourrit d'introspection et découvre ainsi le sentiment de son unicité et de sa valeur singulière. L'introspection n'est donc pas seulement un procédé d'investigation indispensable pour toutes les questions qui touchent à la vie intérieure des adolescents ; elle entre comme composante dans un certain nombre de phénomènes psychologiques juvéniles.

II. — Les difficultés de son emploi

Elles se groupent autour de deux faits essentiels : l'introspection juvénile est d'un usage malaisé parce que l'adolescent se confie difficilement ; d'autre part, la documentation qu'elle nous fournit ne reflète pas toujours et complètement l'image du sujet.

*
* *

Ceux qui se sont intéressés aux jeunes gens ont été frappés de la difficulté qu'ils ont éprouvée pour obtenir des confidences vraiment intimes. E. Spranger, entre autres, a opposé la confiance de l'enfant en face de l'enquêteur, à la frayeur de se livrer, au repliement anxieux qu'on observe chez l'adolescent (1). Les natures les plus bavardes se ferment au moins quelque temps et le goût du secret n'est jamais plus vif qu'entre 16 et 18 ans. Ce sont des faits que j'ai pu noter maintes fois chez des sujets qui, enfants, avaient été, au dire de leurs parents ou de leurs maîtres, très ouverts. L'hébélogie doit tenir compte du pouvoir et

(1) *Psychologie des Jugendalters*, p. 1. Voir aussi B. DE LA PERRAUDIÈRE, *L'Evolution psychique de l'enfant à l'adolescent* (Arch. de Philos. 1927, p. 306).

du goût de se taire que présentent les êtres les plus capables d'apporter un témoignage intéressant.

Cette réserve se double d'une méfiance volontiers hargneuse qui rend difficile la moindre enquête touchant aux sentiments, à l'idéal, ou à la vie intime de la conscience. Beaucoup de jeunes gens redoutent de se livrer d'abord parce qu'ils ont peur que leurs révélations aient pour eux des conséquences fâcheuses. Ils se considèrent volontiers comme de malheureux cobayes que l'enquêteur dissèque sans pitié dans on ne sait quel ténébreux dessein. Mais surtout, ils considèrent les questions qu'on leur pose comme une indiscretion injurieuse : ils gardent la pudeur de leur vie intime jusque dans les moments de cynisme affecté. Ce sentiment s'exaspère chez les sujets doués d'une vive intelligence et passagèrement trop attentifs à eux-mêmes.

Au cours de l'enquête que j'ai faite auprès des jeunes gens, plusieurs ont exigé le secret. L'un d'eux a écrit ces lignes significatives : « J'ai dit ici ce que je pensais. Je ne l'ai encore dit à personne, mais je veux garder l'anonymat. Si je vous ai dit ce que je pensais, c'est pour vous être utile et non pas pour que, se retournant contre moi, cela me rende encore plus malheureux. Je désire, je veux ne plus entendre parler de cette feuille. » Le fait peut se produire avec des sujets que l'on connaît bien, à qui l'on parle d'habitude en toute confiance, et qui se dérobent, se ferment, le jour où la conversation, le questionnaire, font une allusion trop directe à des phénomènes qu'ils jugent intimes, donc secrets. Il semble qu'on se trouve brusquement devant un mur, et c'est là une des impressions les plus désagréables qui attendent les psychologues de la jeunesse. L'enquêteur n'est pas seul à sentir en face de lui cette rétraction silencieuse, si différente de la spontanéité du jeune enfant, et de la souplesse adroite de l'adulte. Les camarades

des adolescents sont dans le même cas, à de rares exceptions près, car certains jouent le rôle de confidents d'élection. Parfois, ils ont même la candeur de s'étonner auprès du professeur de voir l'un de leurs amis s'enfermer dans sa tour d'ivoire, oubliant qu'ils prendront eux aussi une attitude analogue dans d'autres occasions prochaines.

Si quelques-uns répugnent seulement aux confidences, d'autres refusent avec quelque violence de répondre aux questions indiscrètes. Dans le cas particulier de la crise d'originalité, il s'agissait presque toujours de ceux qui désiraient le plus vivement ne pas être confondus avec tout le monde. Les uns trouvaient dans leur refus énigmatique une façon de se distinguer, à bon compte somme toute, tandis que les sujets vraiment conscients de leur originalité voyaient dans ce refus un écran destiné à parer à des indiscretions jugées inadmissibles ; il ne se gênaient d'ailleurs pas pour le dire.

Le goût du secret est lié à la naissance de la vie intérieure ou plutôt de la contemplation intérieure. Il renforce l'habitude de l'introspection, en même temps qu'il rend singulièrement difficile l'expression de ce que cette analyse de soi fournit à la conscience de l'adolescent.

*
* *

Heureusement, son mutisme orgueilleux coïncide avec une telle intensification de l'activité mentale que celle-ci fuse malgré lui. En même temps qu'il se retire dans la retraite qu'il a découverte en lui, l'adolescent jette volontiers un coup d'œil furtif pour voir si on s'intéresse à son mouvement ; son secret lui pèse et, dans son effort pour se comprendre, il éprouve le besoin de se confesser, à condition que la confession reste secrète.

Il n'y a pas contradiction entre les deux attitudes. Si l'on examine de près les jeunes gens qui se ferment le plus complètement à l'entourage, on s'aperçoit que leur silence n'est pas permanent. Ils connaissent des instants de détente où ils se livrent très volontiers. Dans les périodes de repliement, les moments de bavardage agité succèdent aux silences prolongés avec un rythme qui fait penser à la cyclothymie. Quand l'adolescent parle, c'est avec un certain emportement ; plus rien du bavardage enfantin qui coule de source et paraît se confondre avec l'apprentissage du langage, mais une volubilité volontiers saccadée, irrégulière, explosive, passionnée. On observe ces accès de mutisme et de bavardage surtout chez les jeunes filles ; c'est ce qui fait penser, faussement d'ailleurs, que leur vie mentale est plus facile à pénétrer que celle des jeunes gens. On aurait tort, en effet, de prendre le contenu de ces bavardages au pied de la lettre. Ils témoignent d'une griserie verbale très dangereuse pour celui qui observe et note, car la confiance juvénile est souvent d'autant moins sûre qu'elle est plus véhémence.

Les confidences juvéniles suivies ne s'adressent qu'à certaines personnes ; les autres, c'est-à-dire la grande majorité, ne recueillent que le résultat du travail mental superficiel, celui que le sujet consent à laisser observer, justement parce qu'il ne trahit ainsi aucun de ses secrets. Chez les jeunes gens qui étudient se développe souvent une sorte de pensée scolaire qui couvre comme d'une carapace la pensée secrète ; c'est cette croûte qu'il faut savoir percer si l'on veut que l'introspection nous livre des matériaux appartenant à la nature propre du sujet. Pour dire franchement ce qu'ils sentent, les adolescents s'adressent généralement à des gens qui ne sont pas là : soit à des correspondants éloignés dont on n'aura pas à subir d'investigation supplémentaire ;

soit à des lecteurs à venir et encore inconnus, auxquels on peut se livrer sans danger ; soit à eux-mêmes quand il s'agit de journaux intimes. Il est, en effet, curieux de constater que, dans le journal qu'on ne voudrait à aucun prix voir divulguer, des pages entières sont comme adressées à quelqu'un ; le monologue tourne au dialogue : « Ça m'amuse de *vous* faire peur par une entrée grandiose, déclare une jeune fille (18 a. 7) (1) qui venait de commencer une page de son journal par des phrases déclamatoires sur la vie, le néant, le destin. Des expressions comme : « Ne croyez pas... », « Je vous ai déjà parlé de... », ne sont pas rares.

L'âge de la tour d'ivoire est donc en même temps l'âge de la confession secrète. Non de la confession détendue, celle qu'on aime plus tard quand on n'évoque plus que des souvenirs, mais de la confession dramatique d'événements présents, ou récents, ou prochains ; confession hachée d'interruptions, bourrée de scrupules, nourrie de plus d'aspirations encore incertaines que de souvenirs cristallisés.

Le résultat de l'introspection juvénile est donc saisissable malgré l'attitude hermétique des adolescents.

*
* *

Quelle valeur peut-on raisonnablement attribuer à ce que les jeunes gens livrent d'eux-mêmes ? Un premier examen critique fait apparaître deux séries d'erreurs possibles, les unes inhérentes au procédé, les autres tenant à l'âge des témoins.

Le procès de l'introspection, en tant que méthode permettant d'atteindre à la réalité scientifique, c'est-à-dire objective, est instruit depuis longtemps. Le temps est loin

(1) Chaque fois que l'âge du témoin sera donné en abrégé, le premier nombre indiquera les années et le second les mois.

où Jouffroy estimait, dans ses *Mélanges philosophiques*, que le témoignage de la conscience nous révèle directement la réalité. Renan remarquait jadis que ce qu'on dit de soi est toujours poésie. De nombreux psychologues ont signalé, tel G. Dromard dans *Les mensonges de la vie intérieure*, les dangers et les erreurs qu'elle comporte : déformations esthétiques ; idées préconçues ; influence d'un système philosophique préexistant à l'examen intérieur (1), etc. Mais on s'est rendu compte également qu'elle était étroitement liée à notre pensée, et qu'à vouloir la supprimer on risquait, sous le nom de psychologie, de ne plus remuer que des cendres. Montaigne n'avait-il pas déjà fait remarquer que nous seuls connaissons notre propre nature, les autres se contentant de nous deviner par d'incertaines conjectures ? Pour Wundt, comme pour Titchener, la méthode expérimentale consistait essentiellement dans le perfectionnement de l'observation intérieure. Woodworth, qui distingue avec soin l'observation objective de l'observation par le sujet ou introspection, ne fait pas à l'emploi de celle-ci une objection de principe, à condition qu'elle soit bien employée (2). Les behavioristes eux-mêmes, s'ils ne considèrent pas l'introspection, suivant le mot de Dugas, comme « la méthode originale et propre de la psychologie (3) » s'efforcent seulement de la dépouiller de tout caractère mystérieux (4). Récemment, A. Lalande, après avoir rappelé les principales objections qu'on a formulées, a pu conclure qu'elles « sont beaucoup plus théoriques que pra-

(1) Voir par exemple, ce que dit J. J. VAN BIERVLIET dans *Psychologie et Psychologues* (*J. de Psych.*, 1927, p. 686).

(2) R. S. WOODWORTH, *Psychology* (Rev. edition, New-York 1930), p. 6 et 7.

(3) *L'Introspection* (*Revue philosophique*, 1911, p. 625).

(4) Voir ARNOLD, *La Psychologie de réaction en Amérique*, et surtout les citations qu'elle fait de Watson, p. 124 et aussi p. 145.

tiques. Elles marquent des précautions à prendre ; elles ne détruisent pas la possibilité de l'introspection (1) ».

Cette critique a été renouvelée depuis quelques années par H. Wallon qui reproche à l'analyse intérieure de ne pas donner une image exacte de l'être et de ne pas fournir de véritable explication. Pour lui, son défaut n'est pas, comme on le dit souvent, dans le fait que cette méthode, purement individuelle, n'aboutit à des résultats généraux qu'en étendant aux autres sujets ses propres constatations ; c'est là une critique qu'il estime inexacte. Mais, par elle, l'homme ne connaît de lui-même que son aspect socialisé, que les cadres de son activité qui lui sont imposés par le milieu et l'opinion (2). Alors que Maine de Biran faisait de l'aperception du moi la condition de toute véritable psychologie, H. Wallon critique la psychologie introspective qui « part du moi comme d'un postulat, d'une nécessité première, d'une réalité essentielle et simple, alors que c'est une notion de conscience fragile, inconsistante, tard venue, prompt à s'altérer ou à se dissocier, comme les faits le démontrent particulièrement en psychopathologie (3) ». S'appuyant sur Jaspers, il pense que l'introspection ne saurait donner que des classements, mais non exprimer la réalité scientifique ; elle peut rendre intelligibles les faits de conscience, non les expliquer ; le compréhensible et l'explicable s'excluraient même réciproquement, et il conclut : « Les états de conscience ne peuvent être compris que sur le plan de la conscience, mais, pour les expliquer, il faut chercher en dehors de la conscience (4) ». Si l'on a rappelé ces

(1) A. LALANDE, *Les méthodes de la psychologie* (dans le *Nouveau Traité de Psychologie* de G. DUMAS, t. I, p. 377).

(2) H. WALLON, *Les origines du caractère chez l'enfant*, p. 2.

(3) ID., *Psychologie pathologique*, p. 5.

(4) ID., *Le problème biologique de la conscience* (dans *Nouveau Traité de Psych.* de Dumas. t. I, p. 300.

critiques pénétrantes, c'est qu'elles vont nous aider à préciser le rôle de l'introspection juvénile dans l'hébélogie. H. Wallon nie les pouvoirs de l'analyse intérieure comme méthode d'explication, non comme fonction de compréhension. Il estime que, si elle est employée seule, elle peut du moins *définir* et *classer*. Il est permis, semble-t-il, d'ajouter que, plus facilement encore, elle peut *décrire*. Or ce sont précisément ces côtés seuls de l'introspection juvénile qui nous intéressent.

Ce que nous lui demandons, en effet, c'est de nous renseigner sur ce qui se passe dans une conscience juvénile que nous observons du dehors, c'est qu'elle nous apporte un témoignage direct qu'il faudra ensuite interpréter, en tenant compte des risques d'erreur que comporte toute introspection. Inutile de discuter ici de sa valeur explicative. Elle nous aide à comprendre, voilà l'essentiel. Elle échappe, ainsi entendue, à toute une partie des critiques qu'on formule contre ses qualités de méthode scientifique. On ne demande pas aux adolescents qu'ils constituent eux-mêmes, par l'introspection qu'ils découvrent avec ravissement, leur propre psychologie. Ce qu'ils nous disent d'eux en se servant de l'auto-analyse est pour nous un document irremplaçable, mais seulement un document, non une vérité.

*
* *

La question de savoir si le témoignage des adolescents est sincère demeure, par contre, entière. On verra plus loin, à propos de chaque procédé, par quels moyens il est possible de supprimer les causes d'insincérité. Mais, dans cet examen d'ensemble, on peut déjà mesurer les diffi-

cultés spéciales que rencontre l'utilisation de tout document d'introspection juvénile.

Le premier risque d'erreur naît de l'ignorance où sont encore les jeunes gens des choses dont ils parlent et en particulier du sens des mots qu'ils emploient. La conscience est pour eux un monde mystérieux où ils n'avancent qu'à tâtons. Il n'est pas étonnant, par conséquent, que le vocabulaire au moyen duquel ils s'efforcent de traduire les désirs d'une sensibilité renouvelée, les rêves ou les idées qui les préoccupent, soit incertain, changeant, décevant : l'adéquation n'est pas encore réalisée. Ainsi peut s'interpréter la remarque si juste de P. Mendousse signalant, pour l'adolescent, que « les mots acquièrent dans son langage un sens imprécis et momentané qui rend ses confidences obscures ou susceptibles de fausses interprétations » (1). En étudiant les journaux intimes, on s'aperçoit par exemple que, vers 14 ou 15 ans, le mot sentiment envahit le vocabulaire, désignant tour à tour un désir, une émotion, un souvenir, etc. Plus tard, amour, amitié, tendresse, affection sont employés volontiers les uns pour les autres. On ne parle pas des confusions de mots qui trahissent l'étourderie du sujet ou plus simplement l'ignorance de la langue. Les adolescents connaissent mal, également, le maniement des modes de penser que leurs études mettent parfois prématurément à leur disposition. Même chez de bons élèves, les exemples de raisonnement faux ne manquent pas. Le principe de non-contradiction reçoit des démentis aussi amusants qu'inattendus. Souvent, ce sont des phrases entières qui se contredisent. Ces erreurs sont faciles à dépister quand elles portent sur des connaissances scolaires ; mais qu'elles soient transportées dans le domaine de l'analyse des états

(1) *L'Ame de l'adolescent* (Alcan, 4^e éd.), p. 129.

de conscience, et l'on comprend qu'il sera beaucoup plus difficile de savoir s'il y a une erreur de la part du sujet et en quoi elle consiste.

Ainsi, l'introspection peut égarer l'observateur dans la mesure où l'être n'est pas encore en possession d'un vocabulaire et d'une technique mentale suffisamment sûrs. Elle peut aussi nous induire en erreur par la faute même du sujet. Il ne s'agit plus alors de déformations par ignorance, mais de déformations systématiques, conscientes ou non. Lorsque G. Compayré estimait que, grâce aux réponses fournies par les jeunes gens, la tâche du psychologue en face de l'adolescent est « autrement aisée que celle que prétendent mener à bonne fin les psychologues de la première enfance » (1), il paraissait oublier que l'être, devenu *conscient* de sa propre pensée, devient en même temps capable de poser, de biaiser, de cacher : bref, de mentir. L'adolescent ne nous révèle ses mouvements intérieurs par la conversation ou le journal intime que dans la mesure où il consent à se livrer, et où ce qu'il dit traduit vraiment ce qu'il est.

Parmi les sources d'erreurs, il faut faire place tout d'abord à la suggestion, que les psychologues de l'enfance connaissent bien. L'adolescent est sans doute moins suggestible que l'enfant, mais il résiste moins que l'adulte à la tentation de dire ce qu'on désire qu'il dise. Dans le même sens, on peut affirmer que l'introspection juvénile subit fortement l'empreinte du milieu et celle du devenir qui hante les adolescents. Weigel a noté la difficulté de connaître les jeunes gens qui cachent soigneusement leur moi pour mettre en vedette un autre moi (2). Il distingue très justement les *imaginatifs*, ceux qui cherchent à donner aux autres une idée différente de ce qu'ils sont, et qui en

(1) *L'Adolescence* (Alcan), p. 10.

(2) Dans *Vom Wertereich der Jugendlichen* (Leipzig, 1926), p. 7 et 10.

particulier révèlent ce qu'ils voudraient être ; les *passifs*, qui finissent par s'approprier le moi que le milieu leur prête ou qu'il tend à leur imposer. Cette substitution est très répandue et elle aboutit parfois à ce qu'un témoin se sert, pour traduire ses sentiments ou ses opinions, de la pensée d'autrui : beaucoup de *cahiers de poésies* ou de *cahiers de pensées*, tenus par les jeunes gens, et où ceux-ci recopient les choses qu'ils ont trouvées intéressantes ou belles, sont le reflet de cette tendance.

Ce qui contribue aussi à restreindre la valeur psychologique des documents d'introspection juvénile, c'est que le jugement que le témoin porte sur lui change très souvent ; si bien que certaines confidences qu'il juge vraies aujourd'hui lui paraîtront fausses ou plus ou moins inexactes quelques semaines plus tard. On aurait tort d'exagérer cependant la portée de ces changements : les formes de la rêverie et de l'amour sont très fugaces, leurs contours sont mouvants, mais derrière cette incessante vibration, on peut reconnaître certaines permanences psychiques (1). On est, incliné, en tout cas, à n'accorder qu'une valeur *relative* à chaque témoignage pris séparément : d'où l'utilité des confidences étendues et répétées, comme celles qu'offre un journal intime quand il est rédigé durant plusieurs années. On évite ainsi les risques d'erreurs d'interprétation.

Ces remarques montrent que le *contenu* des témoignages juvéniles est d'une utilisation délicate, qui requiert autant de prudence que d'habileté. A s'en tenir trop uniquement aux réponses obtenues, on risquerait de prendre les formes de pensée d'un milieu donné pour la réalité psychique individuelle. Il convient d'attacher moins d'importance à la

(1) Voir M. DEBESSE, *La crise d'originalité juvénile*, p. 170.

confession elle-même qu'aux fonctions mentales qu'elle met en branle.

Enfin, on peut objecter que les jeunes gens ne se connaissent pas, qu'ils ne font que commencer à se situer dans un ensemble, et qu'ils ne savent pas ce qu'ils sont, précisément parce qu'ils ne sont pas encore. Leurs confidences ressembleraient à celles qu'on obtiendrait d'un apprenti-maçon à qui on demanderait d'apprécier la beauté de l'édifice en construction qu'il contribue à élever. Les adolescents se développent et ne peuvent donc apprécier leur développement. Mais l'objection ne tient pas, si l'on veut bien se souvenir une fois de plus qu'il ne s'agit pas de leur demander ce qu'ils sont en réalité, mais de nous fournir un *témoignage*, c'est-à-dire le point de départ d'une interprétation psychologique.

III. — Les formes de l'introspection juvénile

On distinguera deux formes essentielles de l'introspection juvénile, suivant que les confidences qu'elle offre à la psychologie sont spontanées ou provoquées par l'enquêteur (1).

Parmi les confidences spontanées, les unes sont orales, comme la *confession*, faite généralement au prêtre, mais qui peut se faire aussi à une personne en qui le sujet a placé toute sa confiance, et auprès de qui il est assuré du se-

(1) On se contente le plus souvent de la classification suivante : observation par l'adulte ; journaux intimes ; questionnaires (voir par ex. O. WHEELER, *Variations in the emotional development of normal adolescents*, (*British J. of educ. psych.*, I, 1931). Pour apprécier la valeur de chaque procédé, il a paru préférable de les considérer comme des formes différentes d'une même source d'information, qui n'est pas la seule dont on dispose.

cret ; les autres sont écrites : ce sont les *journaux intimes*, la *correspondance* et les *œuvres littéraires* de jeunesse.

La confiance provoquée dépend essentiellement de celui qui la fait naître. Elle peut prendre, elle aussi, une forme orale ou écrite. La méthode du *questionnaire* fournit, par le contenu des réponses, des révélations intéressantes, et se rattache ainsi à l'étude du témoignage juvénile.

En pratique, ces deux groupes de confidences sont moins distincts qu'on pourrait le croire. Le journal intime peut être entrepris sur la suggestion d'un ami ; la lettre, dans la mesure où elle est une réponse à une lettre précédente, se rapproche sensiblement de la confiance provoquée. De leur côté, certains témoignages nés d'un questionnaire prennent l'allure de véritables journaux quand ils sont composés à des heures de loisir et que leurs auteurs sont assurés du secret. Le rôle de l'enquêteur est, dans ce cas, d'éveiller l'introspection et de la diriger vers un sujet donné. Ce classement est donc commode pour l'exposé, mais il n'y a pas, entre le premier et le second groupe de confidences, une différence de nature. Il est évident, pour qui a eu l'occasion d'utiliser les uns et les autres de ces procédés, qu'ils ne sont que les chaînons d'une même chaîne.

CHAPITRE III

LES CONFIDENCES JUVÉNILES SPONTANÉES

I. — Les confidences orales

Il est bien peu de professeurs qui, au cours de leur carrière, n'aient pas reçu de confidences spontanées, déclenchées par une circonstance fortuite, ou au contraire voulues par l'adolescent qui venait chercher près de l'adulte un réconfort. Dans ce dernier cas, les raisons qui ont provoqué la confession sont, pour le psychologue, aussi intéressantes que la confession elle-même. Mais un tel procédé d'étude est très aléatoire. Il ne vaut que pour quelques sujets seulement. Il est essentiellement discontinu et ne livre que certains mouvements de l'affectivité et de l'intelligence juvéniles. Son maniement est, en outre, très délicat : il vaut ce que vaut le confident. Comme il se confond souvent avec l'interrogation orale, et qu'il fonctionne dans les moments où, généralement, l'adolescent est le plus docile à la suggestion, c'est-à-dire les moments d'angoisse, d'abattement, de détente, il peut ne donner que des témoignages peu sincères. Pour que la confidence orale spontanée ait sa valeur maxima, il faudrait admettre que celui qui la reçoit reste absolument passif et se contente d'enre-

gistrer. Attitude très rare, étant données les circonstances souvent dramatiques où elle a lieu.

Si elle ne peut suffire normalement pour connaître les jeunes gens, elle est en mesure de donner au psychologue quantité de documents de *détail* que jamais il n'obtiendrait hors de ces moments critiques où l'être s'abandonne et se livre à nu. Appuyée par d'autres méthodes de recherches d'un emploi plus aisé et plus général, elle permet une connaissance singulièrement plus riche et plus délicate que la simple consultation de quelques journaux intimes ou d'une jonchée de réponses à un questionnaire. En particulier, on imagine facilement la valeur psychologique de la confession religieuse auriculaire. Il faut souhaiter que, dans la mesure où cela leur est possible, les prêtres qui ont acquis l'expérience des jeunes gens au confessionnal apportent leur contribution aux recherches objectives sur la vie mentale des adolescents.

Je dois à la confiance orale spontanée un certain nombre de renseignements sur la crise d'originalité juvénile : tout d'abord, des exemples d'analyses de soi, captées au moment même où elles se produisaient et sans intervention étrangère au sujet ; puis, de précieuses indications qu'apportent les jeux de physionomie, les gestes, les hésitations, l'attitude générale de l'adolescent épris d'originalité au cours de la conversation, et que le meilleur témoignage écrit ne saurait fournir ; enfin, l'évocation d'un grand nombre de souvenirs proches et de rêves d'avenir. La confiance orale, plus que la confiance écrite, en effet, se complaît aux récits de faits passés ou aux anticipations. Dans la mesure où il est persuadé qu'il a beaucoup changé depuis un an ou depuis un mois, l'adolescent qui se confie se laisse aller volontiers à dire ce qu'il a été et ce qu'il veut faire. C'est sans doute un moyen pour lui d'éviter de dire ce qu'il est maintenant, ou plutôt il tend à se définir par l'inactuel.

II. — Les journaux intimes

Cette méthode ne jouit pas d'une égale faveur auprès des psychologues de l'adolescence. L'école américaine s'en sert peu. En Europe centrale, si Ch. Bühler, W. Stern et Szuman la défendent, Hoffmann, Tumlirz et Weigel l'ont critiquée. On voudrait s'efforcer d'examiner les possibilités qu'elle offre.

*
* *

Tagebuch, diary, journal intime, sous ces divers vocables on entend toujours un texte écrit au jour le jour, relatant non seulement les événements qui intéressent l'auteur, mais aussi ses impressions, ses réflexions, et, d'une façon générale, une confidence écrite pour soi, avec un tel abandon qu'on la tient secrète.

Dans certains cas, le journal est à lui seul l'expression de toute la vie mentale personnelle du sujet ; mais il arrive aussi qu'il est associé à des fragments poétiques, dramatiques, philosophiques, à des ébauches de romans, ainsi qu'on le voit souvent quand il s'agit du *reliquiæ* publié par les amis d'un écrivain mort tout jeune. Voici deux exemples. Le journal d'un adolescent ayant subi la crise d'originalité comprenait, outre un journal de vacances rédigé sur un cahier spécial, un bloc-notes plus varié où l'on trouvait, entre autres choses, des pensées sur la vie, une description de halo lunaire, deux nouvelles, une ébauche de roman de voyages, de nombreuses signatures, enfin des figures d'appareils conçus par le jeune homme en vue d'obtenir de l'eau très pure pour les marins, en partant de la distillation de l'eau de mer ; tout cela plus ou moins à l'état

d'ébauche, c'est-à-dire sans qu'on puisse distinguer ce qui était simple confidence individuelle de ce qui tendait à l'expression artistique ou scientifique. Une jeune fille possédait, outre ses *Carnets* intimes, une sorte d'ersatz, qu'elle ne mettait pas sous clef, mais qui causa un scandale le jour où il fut découvert par la directrice de l'école : les pensées et les portraits y voisinaient avec les énoncés de problèmes, les strophes de poésie et les corrigés de composition française.

Assez souvent, le journal est rédigé avec soin sur du papier solide, cousu à la main ; il offre maintes traces de l'affection qu'on lui porte : décoration, signatures « artistiques », etc. Mais il n'a pas toujours la solennité des infolio. L'inspiration vient parfois alors qu'on n'a pas à sa disposition le précieux cahier, et on écrit avec ce qu'on a sous la main. Certains livres, annotés par les jeunes gens, sont à leur façon de véritables journaux ; les cahiers de brouillon sont riches en confidences de toutes sortes ; j'ai utilisé même de très modestes morceaux de papier, remplis en tous sens, ébauches où l'on peut saisir la pensée de l'adolescent plus fraîche encore que dans le journal intime : sur l'un d'eux, par exemple, se trouvaient un brouillon de lettre, des réflexions sur la France, qui étaient sans doute des réminiscences littéraires, et un des raisonnements sur-logiques qu'adorent les jeunes gens. Enfin, les pupitres des grands élèves, couverts de dessins souvent énigmatiques, de prénoms, d'initiales, de signes secrets, de sentences ou de vers, sont à leur manière des journaux laconiques, où le témoin s'efforce de resserrer sa pensée en formules concises et révélatrices.



Les avantages des journaux intimes sont, du point de vue méthodologique, considérables.

Ils constituent le document juvénile par excellence, puisqu'ils n'apparaissent guère qu'aux approches de la puberté, et que la plupart cessent avant même la fin de l'adolescence. Ils caractérisent cet âge de la vie au même titre que la rêverie et, de ce fait, font partie intégrante de la psychologie de l'adolescence.

L'histoire de chaque journal reflète celle de son auteur. Pour étudier un sujet, il importe de savoir les raisons pour lesquelles il a commencé à tenir un carnet intime, à quels moments il s'interrompt de l'écrire et pourquoi, quelles périodes sont particulièrement riches en confidences, quelles autres sont pauvres, quelles transformations on observe dans la rédaction ou la conception du texte, etc. Le journal intime est, en somme, le seul document capable de nous donner une *vue d'ensemble* de l'être dans son développement. Des questionnaires, même multipliés et posés à des époques différentes de l'adolescence, sont incapables de restituer cette évolution psychologique qu'il permet de suivre pas à pas. C'est aussi le seul qui nous fasse connaître l'histoire d'un désir, d'un sentiment, d'un souvenir.

Il a également le mérite d'être le confident par excellence, celui à qui on accepte de dire des choses qu'on n'oserait jamais exprimer tout haut, et devant qui l'hésitation due à l'amour-propre, à la prudence ou à l'intérêt, est réduite au minimum. Il ne dépend que du bon plaisir de son auteur qui le prend quand il en a envie, le quitte à son gré, revient sur un fait, corrige une impression par une autre, change de sujet s'il le désire, sans autre règle que celle de son humeur

et des mouvements de sa pensée. Il présente ainsi un ensemble de garanties de sincérité qui fondent à bon droit sa réputation auprès de nombreux psychologues.

Il offre, en outre, une image riche et variée de celui qui l'écrit. On y parle des faits les plus divers — les plus inattendus aussi, depuis les peines du cœur jusqu'aux achats de souliers et de cravates, en passant par les promenades, les rencontres, les conversations et les menus potins de l'entourage. Il peut prétendre à être « la photographie de toute une vie » ainsi que l'affirme M. Bashkirtseff (1).

Enfin, le journal a l'avantage d'être un témoignage permanent, immuable, une réalité toujours à la disposition du psychologue, alors que l'observation du comportement, par exemple, doit saisir du premier coup l'élément intéressant d'un geste fugace, si elle ne veut pas que la réalité lui échappe sans remède. Ce confident enregistre actes, idées ou sentiments à mesure qu'ils se produisent, et au moment même où ils exercent leur influence sur le sujet. Il éternise les moments passagers de l'existence, et c'est d'ailleurs le plus souvent pour cela que l'adolescent l'entreprend. « Chaque jour, note Amiel dans son *Premier journal* (oct. 1840), nous laissons une partie de nous-même en chemin... nous sommes aussi étranger au moi qui a vécu que si ce n'était pas nous » ; et il en conclut aussitôt à la nécessité de tenir un journal, afin de garder une trace de ce qu'on a été (2).

L'emploi du journal intime est un procédé très souple. Tantôt, comme l'a fait W. Stern dans *Anfänge der Reifezeit*, on s'attache à l'histoire et au contenu d'un tagebuch et,

(1) *Journal intime* (Fasquelle, t. I, p. 142).

(2) *Fragments du Journal intime* (éd. BOUVIER, Stock, t. I, p. XIII).

partant de lui comme d'un document individuel, on peut en dégager quelques traits communs à l'ensemble des adolescents. Si l'on a réuni un nombre suffisant de témoignages, on peut au contraire étudier, comme l'a fait Szuman pour l'idéalisme juvénile, un élément particulier du psychisme des jeunes gens. On peut aussi comparer des journaux entre eux, soit pour en tirer des observations d'ordre typologique, soit pour en extraire des indications d'ordre statistique.

G. Compayré et E. Claparède n'avaient donc pas tort de souhaiter, il y a plus de vingt ans déjà, qu'on utilise cette source de renseignements ; et l'on peut dire que l'emploi qu'en ont fait les psychologues allemands, autrichiens et polonais n'a pas peu contribué aux progrès que l'hébélogie a réalisés depuis cette époque.

*
* *

Malgré ces avantages, il serait vain d'espérer qu'on puisse connaître les adolescents simplement à l'aide des journaux intimes.

Tout d'abord, les textes qu'on peut utiliser sont rares. Les jeunes gens n'écrivent pas tous un journal, même quand ils sont étudiants. Très souvent, ces documents secrets sont détruits par leurs auteurs à la fin de l'adolescence. Ceux que l'on veut bien confier au psychologue ne sont pas toujours les plus révélateurs, les plus « intimes ». Il paraît donc très difficile de procéder avec eux à une enquête un peu étendue.

Les journaux dont on dispose sont, en second lieu, rarement complets. Cela se comprend facilement pour ceux qui ont été publiés. Quelle que soit la valeur d'ensemble du témoignage juvénile, l'éditeur hésite devant la longueur de certains manuscrits. Des questions de convenances interviennent aussi, qui aboutissent à mutiler le texte. Quand

la confiance s'est prolongée tard dans l'âge mûr, comme ce fut le cas pour Amiel, on ne donne, des pages qui intéressent l'adolescence, considérée comme moins intéressante, que quelques fragments détachés, d'un emploi par conséquent très délicat. Il y aurait grand intérêt, du point de vue scientifique, à ce que les journaux soient publiés *in extenso*, même avec leurs redites et leurs gaucheries. Mais ce souhait se heurte à tant de difficultés qu'il ne faut guère compter lire des textes absolument intacts. Des journaux aussi célèbres que celui de Marie Bashkirtseff, publié en 1885, au lendemain de sa mort, ont été tronqués, d'où une déformation sensible du vrai visage de la jeune fille, que la publication d'un certain nombre de ses *Cahiers intimes* en 1925 a heureusement corrigée.

Il en est de même pour les journaux inédits. On commence à écrire à l'occasion d'un événement jugé important, le premier grand voyage par exemple, ou encore une déception. On continue quand on en a le loisir ; c'est pourquoi, fréquemment, le journal se limite à l'époque des vacances ou à celle d'une longue convalescence. Le travail scolaire limite singulièrement le temps dont on voudrait disposer pour écrire sa confession. Qu'on essaie de calculer, en feuilletant les *Cahiers intimes* de M. Bashkirtseff, le temps qu'il faudrait, chaque jour, à une élève travaillant régulièrement, couchée et levée à heure fixe, pour penser et écrire toutes ces pages ! Dans les cas les plus favorables, on ne saurait espérer trouver un récit vraiment journalier. Il y a des trous, des semaines et des mois dont on ne trouve pas de traces, soit que le témoin, accaparé par les événements extérieurs, n'ait pas eu le temps de revenir à son confident, soit qu'il n'en ait pas eu envie. « Voilà longtemps que je n'écris plus », note une jeune fille (15 a. 4 m.) en reprenant, au bout d'un mois, son carnet intime. « Nous

avons un travail fou — pour qui veut le bien faire, et je suis décidément de ce nombre. Je suis très fatiguée, heureusement les vacances ne sont plus bien loin. » Les confessions sont plus ou moins abondantes suivant le moment de l'année et l'âge de l'auteur. C'est ainsi que, dans un journal inédit, formé de 38 carnets et couvrant huit années, les périodes de grandes vacances occupent plus de la moitié du manuscrit ; tel carnet est complet au bout de 4 jours et quelques mois plus tard, un autre, de même dimension, dure du 6 novembre au 16 février. Vers 18 ans, les confidences s'espacent et le même témoin confie : « J'ai la paresse d'écrire. Où est le temps où le moindre détail me donnait la matière de trois ou quatre pages ! » Il faut compter aussi avec les feuillets soigneusement déchirés, parce qu'on les a trouvés trop compromettants pour être conservés, ou parce qu'ils ont servi d'autodafé lors d'une crise sentimentale à laquelle leurs confidences se rapportaient. Le travail d'*interprétation* du psychologue, en face de ces documents, est donc plus difficile qu'on ne le suppose volontiers.

Le second reproche que l'on peut adresser au journal intime, c'est qu'il ne traduit pas fidèlement et complètement la réalité psychologique juvénile.

On trouve, en effet, bien des genres de confidences. Il faut mettre à part les journaux *historiques*, destinés à raconter surtout des événements contemporains, plus ou moins étrangers au sujet qui écrit. Le type en est fourni par les *Mémoires* de Saint-Simon, commencés à 19 ans, ainsi qu'il l'a raconté lui-même ; alors qu'il était jeune officier du Maréchal de Lorges, la lecture du *Journal* de Bassompierre l'excita à écrire à son tour ce qu'il verrait de son temps. Certes, ces *Mémoires* célèbres nous renseignent aussi sur le caractère de l'homme ; mais ils restent essentiellement un remarquable tableau de son époque.

Ceux qu'on pourrait appeler les journaux *lyriques* sont beaucoup plus riches de confidences individuelles, mais ils n'offrent pas forcément un tableau fidèle des réactions psychiques du sujet.

Il ne faut pas oublier, en effet, que leur texte n'est pas écrit, sauf exception, au moment même où le sujet agit, découvre une idée ou un sentiment nouveaux, reçoit une impression. Il naît en fin de journée ou en fin de semaine, lorsque l'esprit se détend dans un recueillement rêveur. C'est donc une réalité déjà refroidie, organisée, stylisée, qui ne nous livre pas la vie mentale à l'état natif, mais un ensemble rendu cohérent par tous les processus de mémoire qui ont travaillé à l'insu du sujet depuis le fait qu'il relate. Quand il s'agit de souvenirs très récents, la déformation est peu sensible ; on pourrait même dire qu'après tout les témoignages écrits sont forcément plus ou moins façonnés par la mémoire, surtout lorsqu'ils relatent une *série* d'événements. Mais, chez l'adolescent, l'inconvénient est d'autant plus grave que le proche passé tient une très large place dans les confidences juvéniles, et que la déformation du souvenir se fait très vite. Mal à l'aise dans le présent, il se réfugie dans le souvenir ou l'anticipation, mais la valeur de la confidence juvénile devient alors difficile à déterminer.

J'ai pu me rendre compte de la transformation que subissent, chez les jeunes gens, les souvenirs des événements, en rapprochant des textes d'époques différentes qui se rapportaient à un même fait. On trouve, par exemple (1), dans un Carnet de jeune fille (14 a. 2 m.) le récit, fait le jour même, de l'enterrement d'un camarade emporté par une mort soudaine. Récit bref, décousu, douloureux, presque sans détails sur la cérémonie elle-même, et troué d'incidents

(1) Voir les textes à l'*Appendice*, p. 153 à 157.

n'ayant aucun rapport direct avec l'événement. Mais, un an plus tard, l'anniversaire de cette mort fait naître un très beau récit, beaucoup plus long, nettement circonstancié, pittoresque et lumineux, où la description des faits s'accompagne de développements sentimentaux et philosophiques. Le récit primitif était un texte dégingandé et sans résonance ; le second se déroule harmonieusement, en couplets lyriques. Pour expliquer ces différences, il faut sans doute tenir compte des progrès de l'expression en l'espace d'une année de développement mental, mais surtout du temps écoulé qui a fait, d'un événement douloureux, un souvenir affectif très vivant et très riche. On saisit, là, le passage de la réalité objective à la réalité poétique.

Le journal n'exprime pas, non plus, le moi total. On n'écrit que ce qu'on veut, ce qui plaît et intéresse. Les préoccupations érotiques, en particulier, tiennent généralement une place considérable ; au contraire, pendant les années d'internat, par exemple, le travail purement scolaire, qui accapare pourtant plusieurs heures par jour l'attention du sujet, est l'objet de rares commentaires. Alors que par d'autres moyens, comme le questionnaire, on peut tenter de forcer l'être à se révéler, on n'a, par le journal, que l'image de soi que le sujet a bien voulu fixer. On y trouve surtout ce que l'auteur ne veut confier à personne, c'est-à-dire ce qui est *intime*, mais ce qui, souvent aussi, est *exceptionnel*.

D'ailleurs, écrit-on vraiment tout ? Evidemment non. Amiel déclarait, dès son premier *Journal* : « Les journaux sont une illusion... Ils ne renferment pas la dixième partie de ce qu'on pense en une demi-heure sur [un] sujet. S'ils parvenaient seulement à être une table des matières, ce serait précieux » (1). Or, le carnet intime n'est même pas

(1) *Fragments du Journal intime* (t. I, Introd. p. xii).

une table des matières complète : les parties de l'existence qui sont « sans histoire » n'y tiennent à peu près aucune place. Ainsi, celui d'une jeune fille ne contenait à peu près rien sur ses parents. Comme j'en demandais la raison à l'auteur, elle me répondit que « ça ne pouvait entrer dans le journal ». Une très solide affection la liait cependant à sa famille, mais précisément, ce sentiment ne posant pas de *problème* laissait peu de traces dans ses confidences.

Tous les problèmes ne sont pas abordés. Sur le phénomène pubéral proprement dit, l'examen des journaux intimes ne donne que des indications très vagues. Les allusions à l'état de l'organisme sont extrêmement rares, sauf lorsqu'une mauvaise santé compromet gravement l'avenir du sujet. J'ai pu lire un journal inédit d'adolescente de plus d'un millier de pages sans y découvrir une seule allusion au côté physiologique de la puberté.

En somme, le journal intime nous renseigne très inégalement sur les divers aspects de l'existence juvénile. Très riche de confidences sur le côté proprement psychique de l'être, il est pauvre au contraire en ce qui concerne les rapports de la vie mentale et de la vie organique. D'où une certaine fragilité dans les conclusions d'ordre psychologique qu'on peut tirer de son seul examen.

Il faut compter aussi avec les lacunes dues à la fantaisie capricieuse du témoin. A 13 a. 1 m. une jeune fille, au retour d'un voyage à Paris, écrit dans son carnet : « Je reviens de Paris, mais je ne veux pas noter mes impressions, parce que les petites voyageuses, au temps des diligences, le faisaient ». Est-ce un prétexte ? Le contexte ne permet pas de le dire. La même personne (16 a. 10 m.) commence une nouvelle liasse de papier par ces mots : « Lundi, 2 janvier... Sera-ce une année fatidique ? ou une bonne année ? En tout

cas, hier matin, j'ai commencé mon année par des larmes. Pourquoi ? ça ne vous regarde pas. »

D'une façon générale, le journal renseigne bien mieux sur les origines et les conséquences des événements importants de l'existence que sur ces événements eux-mêmes. C'est ainsi qu'à l'occasion de la publication des *Carnets intimes* de Marie Bashkirtseff, P. Borel a signalé qu'il a trouvé dans une aumônière de la jeune fille un billet émouvant, écrit — et non envoyé — à celui qu'elle aimait, au moment où il allait se marier. On chercherait vainement, dans les Cahiers de cette époque qui ont été publiés, quelque chose d'équivalent : le journal est devenu à ce moment très discret. Ce que les jeunes gens aiment confier à leurs carnets intimes, ce sont les premiers émois de la passion, et aussi les regrets qui accompagnent une rupture ou une séparation. Ce sont surtout les romans intérieurs qu'ils alimentent du dedans ; d'une de ces aventures, où presque tout se passe dans le domaine secret de la conscience, une jeune fille (17 a. 5 m.) écrivait : « Elle est surtout dans mon imagination, sans être toutefois imaginée ». Au contraire, on ne trouve que très peu de choses sur les faits et gestes qui traduisent le comportement habituel et que l'entourage peut seul dépister. On touche ici à l'une des plus graves lacunes du journal : la rareté des faits de réaction, si importants pour connaître les tendances profondes du sujet, et qui ne sont guère captés que par l'observation extérieure.

Il faut aussi tenir compte des choses qui ne sont pas écrites parce que trop difficiles à définir, à dessiner par des mots. La conscience juvénile est, par excellence, le domaine des faits psychologiques amorcés et restant à l'état d'esquisses. Elle présente une foule de pré-sentiments, de pré-concepts, etc., qui, parce qu'évanescents, trouvent très rarement place dans le journal le mieux tenu. Ce côté de l'ac-

tivité psychique ne se révèle que par une hésitation du débit au cours d'une conversation, une exclamation vite étouffée, un lapsus, un brusque mouvement d'inattention, une attitude ambiguë, un geste ébauché. Souvent, l'observateur a quelque peine à saisir cette réalité qui chatoie devant lui, et dont le journal ne conservera pas la moindre trace. D'autres fois, il s'agit d'états durables, mais indéfinissables, de satisfaction ou d'insatisfaction. Ne pouvant les traduire en un langage compréhensible, l'adolescent use parfois d'exclamations qui sont comme une langue secrète. C'est ainsi qu'une jeune fille exprimait dans ses carnets intimes chaque accès de mélancolie vague par de pittoresques : « Grrrrttt », alors que le retour brusque à une humeur joyeuse était salué par « dégrrrrttt... » En somme, l'écrit est, ici comme toujours, une traduction imparfaite de la pensée. Mais l'écart est plus sensible pour les jeunes gens que pour les adultes, car les moments de tension, d'exaltation, de vibration, si fréquents dans la jeunesse, les moments où l'âme chante pour ainsi dire sans mots, sont souvent perdus pour le journal, ou ne laissent en tout cas qu'une traduction très approchée.

En effet, le journal manque souvent de sincérité, moins parce que l'être ment ou feint en écrivant, que parce qu'il est incapable de s'exprimer sans utiliser des formules d'emprunt ou des attitudes postiches. Le fait se produit chez les témoins les mieux doués : l'un des carnets d'une jeune fille (13 a.) commence par cette formule : « Qui l'eût cru... ? » et l'on s'aperçoit plus loin que l'élève était en train d'étudier *le Cid* de Corneille. Ces emprunts sont tout naturels chez des jeunes gens qui manquent du vocabulaire nécessaire pour exprimer ce qu'ils ressentent, et que leurs études mettent brusquement en possession d'innombrables éléments de la pensée d'autrui. Ce qui serait étonnant, c'est qu'il ne reste pas trace des œuvres qu'ils étudient. Les em-

prunts qu'ils font les aident d'ailleurs à se former, à se définir, à se situer. Clichés et plagiats sont donc, presque toujours, l'accompagnement obligé du texte le plus « personnel ». En lisant certains journaux, on a une impression analogue à celle qu'on ressent en parcourant les œuvres de la Renaissance carolingienne, époque où les écrivains admiraient si fort les Anciens qu'ils inséraient dans leurs écrits, comme s'ils en étaient les auteurs, des passages entiers tirés de Tite-Live ou de Suétone. Ce sont là, d'ailleurs, des inconvénients inhérents à la jeunesse, et non au journal intime en particulier. Mais, comme celui-ci est le document d'introspection juvénile par excellence, ce défaut y est peut-être plus sensible que dans les autres témoignages des adolescents. Comment en serait-il autrement puisque, seul devant son papier, le sujet n'a alors d'autre contrôle que lui-même, et qu'il peut lire, recopier, ou se souvenir à son gré au moment où il écrit ?

En outre, qu'il le veuille ou non, l'auteur d'un journal adopte, en écrivant, une certaine attitude : le carnet intime devient parfois une sorte de personnage, devant qui on prend des poses et qui joue le rôle d'un correspondant épistolaire. Et puis, on sait que les écrits restent ; que, si secrets qu'ils soient, ils peuvent être découverts. Dans certains cas, on souhaite passionnément qu'ils soient lus plus tard, quand on aura disparu, par exemple. D'où le souci, discret si l'on veut, mais certain, de l'effet qu'on produira sur un lecteur éventuel, souci d'autant plus marqué que l'auteur est mieux doué. Il est sensible aussi bien chez Emerson que chez Marie Bashkirtseff, qui a noté très finement : « C'est toujours curieux la vie d'une femme, jour par jour, sans pose, comme si personne au monde ne devait jamais la lire, et en même temps avec l'intention d'être lue » (1).

(1) *Journal*, t. I, Préface, p. 13.

Les journaux qui n'ont pas été publiés, qui n'ont pas été écrits par de futurs écrivains ou par des adolescents avides de gloire, offrent plus de garanties que ceux qu'on vient de citer. Mais le départ n'est pas aisé à faire entre les uns et les autres : il y a peu de jeunes gens que la renommée possible ne tente pas. D'autre part, on a intérêt à se servir des textes juvéniles qui ont eu les honneurs de l'édition, parce que tout le monde peut y recourir, tandis que les textes inédits échappent à tout autre examen qu'à celui du psychologue qui a pu les consulter. Il suffit de se rappeler, quand on se sert des premiers, qu'ils sont le témoignage de natures d'élite, et de ne pas généraliser hâtivement en partant des observations qu'on fait sur eux. On peut, il est vrai, publier des journaux d'adolescents qui se rapprochent davantage de la normale, comme l'a fait W. Stern, mais on ne doit guère espérer que cette excellente initiative soit fréquemment suivie, à cause des frais qu'elle entraîne, et parce que seul un public restreint est capable de s'intéresser à ces documents.

Les inconvénients qu'on vient d'énumérer amènent à conclure qu'il serait imprudent de s'en tenir au seul journal intime comme moyen de connaître l'adolescent. Il est bien préférable d'avoir connu personnellement le sujet dont on étudie le témoignage spontané, afin de comprendre le sens des aveux qu'on rencontre, des silences qu'on décèle, et de pouvoir interroger l'auteur pour interpréter le texte. Ce sont ces conditions exceptionnellement favorables que W. Stern a réalisées quand il a publié, sous le titre d'*Anfänge der Reifezeit*, une partie du tagebuch d'un de ses amis, qui le lui a confié après avoir ajouté des remarques en face de ce qu'il avait écrit 30 ans auparavant.

En étudiant la crise d'originalité juvénile, on a pu se rendre compte de la nécessité d'associer l'examen du journal

et l'observation directe du comportement. Certes, il arrive que les deux images psychologiques que l'on découvre en utilisant à tour de rôle chacune des deux méthodes se superposent : un adolescent, par exemple, dont j'avais observé l'attitude grave et méditative, tenait un carnet de pensées aussi ambitieuses qu'obscures. Mais, d'autres fois, le journal intime paraît banal auprès du comportement habituel : un jeune homme, que sa conduite tendait à distinguer nettement de son entourage, écrivait un journal intime de vacances presque uniquement descriptif ; on aurait eu beaucoup de peine à caractériser l'affirmation égotiste du sujet, parce que ce récit ne le libérait que d'une de ses préoccupations essentielles : la contemplation de la nature. On a trouvé aussi le cas inverse : une jeune fille qui, dans sa vie scolaire, ne présentait rien d'extraordinaire, et dont le journal fut pour moi la révélation d'un caractère très attentif au milieu, d'un esprit perspicace doué d'une imagination plastique supérieure.

Enfin, à supposer contre toute vraisemblance que le journal juvénile donne une image complète et sincère de son auteur, l'emploi exclusif de cette méthode d'étude se heurterait à un inconvénient plus grave que ceux que nous avons cités : c'est que nous ne connaissons jamais ainsi qu'un *type* d'adolescent.

En effet, une partie seulement des jeunes gens tiennent un journal : ce sont des natures qui ne sont pas portées vers l'action, qui aiment la vie intérieure, et chez qui les éléments représentatifs jouent un rôle de premier plan. Ces caractères individualistes, susceptibles, ne sont pas *toute* la jeunesse. Si les auteurs de journaux sont très fréquemment de futurs intellectuels ou de futurs artistes, cela tient à ce que, dès leur adolescence, ceux-ci éprouvent le besoin d'un confident qui les aide dans leur apprentissage ; ils préludent ainsi à leurs

œuvres futures. Ecrire un journal, c'est une façon d'être. Qu'il y ait, chez tous les adolescents, un moment où l'introversion l'emporte, c'est vraisemblable ; mais on aurait tort de supposer, sur la foi des journaux intimes, que les jeunes gens ressemblent tous aux auteurs de ces confidences. Certes, depuis un siècle et demi, l'habitude d'écrire un journal s'est répandue ; mais, aujourd'hui encore, beaucoup de sujets n'en tiennent pas parce qu'ils n'en éprouvent pas le besoin. Dira-t-on qu'il conviendrait d'encourager la pratique du carnet intime, afin de faciliter le travail du psychologue ? L'initiative serait discutable du point de vue moral, et sans doute peu féconde, car elle enlèverait à ce genre de confession la spontanéité qui est sa supériorité incontestable. Mieux vaut ne pas demander trop au journal, et savoir qu'il y a des limites à son emploi. Mais, dans ces limites, il demeure certainement le plus important de tous les documents juvéniles.

III. — La Correspondance juvénile

Enumérant les procédés dont disposait la psychologie pour connaître les adolescents, G. Compayré faisait une place de choix à l'examen de la correspondance juvénile car, affirmait-il, les lettres écrites pour les seuls amis « échappent aux inexactitudes involontaires ou aux arrangements voulus » (1). L'expérience permet d'aboutir à une conclusion analogue, mais non pas du tout pour les raisons que donnait l'auteur de *L'Adolescence*. La correspondance des adolescents doit être utilisée *malgré* les inexactitudes et les arrangements qui foisonnent dans les lettres les plus sincères. On ne peut songer, en effet, à se priver de la ressource qu'elle

(1) *L'Adolescence* (Alcan), p. 13.

offre, ne serait-ce que parce que les jeunes gens écrivent beaucoup pour se soulager et parler d'eux-mêmes.

Les lettres sont, avec les journaux, les deux seuls véritables documents d'introspection spontanée ; aussi s'attachera-t-on à comparer leur valeur et leur emploi. Dans bien des cas, la lettre est une sorte de journal intime où les adolescents se regardent comme dans un miroir : il en est ainsi de la correspondance échangée entre Stendhal et sa jeune sœur Pauline, Flaubert et Ernest Chevalier, Michelet et Poinsoy, Lamartine et de Virieu, etc. Elle peut même remplacer pour nous le journal de jeunesse quand celui-ci manque ou a disparu : c'est ce qui se produit par exemple pour Eugène Delacroix.

Lorsqu'on dispose, comme c'est le cas pour Marie Bashkirtseff ou Maurice de Guérin, de la correspondance et du journal, on s'aperçoit qu'ils présentent de nombreuses ressemblances. L'adolescent qui a rédigé une longue lettre jugée importante ou réussie la recopie volontiers dans son journal. C'est ainsi qu'à 15 ans, Marie Bashkirtseff, écrivant à sa cousine Dina (1), se souvient de Nice qu'elle aime et en fait une évocation célèbre, que l'on retrouve, à quelques variantes près, dans le *Journal* du 6 septembre 1875 : ici, le texte du journal paraît postérieur à la lettre, qu'il suit presque mot à mot ; l'auteur se contente de supprimer çà et là une gaucherie ou une répétition de mots, ne conservant que l'excellent. La méditation philosophique qu'elle adresse l'année suivante à M^{lle} Collignon a son équivalent dans le *Journal* du 12 et 13 juin ; mais, cette fois, c'est ce dernier qui paraît avoir servi d'ébauche, excellente d'ailleurs, à la lettre qui est à la fois plus riche et plus ferme, et où la jeune excentrique fait des raisonnements comme

(1) *Lettres* (Fasquelle), p. 21 à 28 et *Journal*, t. I p. 65.

elle ferait des vocalises. J'ai trouvé des cas analogues dans des journaux d'adolescence inédits.

D'autres fois, correspondance et journal se complètent et donnent une idée plus juste de la vie psychologique du sujet. C'est ainsi qu'étant en train de se soigner à Soden, en 1878, Marie Bashkirtseff raconte, dans une lettre à sa mère du 6 août, la promenade qu'elle vient de faire dans une église catholique, où elle est montée en chaire, a sonné de la clochette comme on le fait durant l'office, etc. Le même jour son *Journal* ne parle pas de ces espiègleries, mais raconte d'autres menus faits de la journée (1).

Il y a des moments où, le journal s'interrompant parce que son auteur craint qu'il soit découvert, la correspondance s'accroît brusquement et le remplace jusqu'à ce qu'on puisse revenir à lui en toute tranquillité.

Il arrive enfin que, faute de temps, le journal remplace la lettre et *vice versa*. Reprenons la correspondance de M. Bashkirtseff : le 2 juin 1881, longue lettre que la jeune artiste envoie de Russie à son maître Julian ; elle raconte la fête qui s'est déroulée chez son père et fait suivre son récit de pénétrantes réflexions sur l'état social de l'empire russe à cette époque. Dans son *Journal*, l'auteur renvoie ce jour là, sans façon, à la lettre qu'elle vient d'écrire : « C'est la fête de mon père. Voyez ma lettre à Julian » (2).

Ces exemples permettent de saisir sur le vif les rapports étroits qui existent entre deux sortes de confidences que l'on a intérêt à associer toutes les fois qu'on le peut.

*
* *

Malgré tant d'analogies, la correspondance fournit, en

(1) *Lettres*, p. 55 et *Journal*, t. I, p. 194.

(2) *Lettres*, p. 103 et *Journal*, t. II, p. 78.

général, des matériaux de qualité sensiblement inférieure aux journaux. Elle est, d'abord, loin de donner une idée aussi riche de la vie mentale du sujet. Il est en effet exceptionnel d'être en possession de la correspondance complète d'un adolescent ; les lettres sont dispersées chez tous les amis et, même pour des écrivains célèbres, on peut tout au plus regrouper celles qui ont été envoyées à deux ou trois correspondants : c'est ainsi que dans les *Lettres de jeunesse* de Lamartine (1) ne figurent pas, entre autres, celles qui furent écrites à Vignet. Dira-t-on qu'il suffit, pour connaître un adolescent, de posséder les lettres adressées à un seul ami, pourvu qu'elles soient nombreuses et sincères ? Non, car, alors que le journal est une sorte de *document omnium* qui permet de connaître l'individu, sinon dans sa totalité, du moins dans des attitudes très variées, les lettres écrites à un seul ami risquent fort au contraire de ne donner qu'un seul son de cloche. Le ton adopté varie, en effet, avec les correspondants, et les sujets aussi. De Florence, Marie Bashkirtseff écrit à sa mère et lui raconte les choses qu'elle sait l'intéresser, c'est-à-dire les menus faits de la vie mondaine, glissant au contraire rapidement sur sa visite au Palais Pitti, dont elle parle longuement dans son *Journal*. Deux mois plus tard, elle s'adresse à son grand-père et la description des œuvres d'art tient dans cette lettre une très large place (2). Il n'est donc pas trop de ces deux éléments de la correspondance pour avoir une idée approchée de leur auteur. D'autre part, les mêmes faits rapportés à plusieurs amis sont présentés assez différemment : on peut s'en rendre compte en comparant certaines lettres du jeune Lamartine à de Virieu et à de Bienassis (3). Encore s'agit-il ici de deux

(1) V. LAMARTINE, *Correspondance* (Hachette), t. I.

(2) *Lettres*, p. 34 et 38.

(3) Voir *Correspondance*, de LAMARTINE, t. I, p. 83 et 89. Il est vrai que les deux lettres signalées ont été écrites à deux jours de distance.

âmes-sœurs du futur poète ; mais, quand on examine des lettres écrites par les adolescents à des parents redoutés, on s'aperçoit qu'elles sont d'une sécheresse et d'une banalité désolantes. Le 8 mars 1876, M. Bashkirtseff fait dans son *Journal* le récit romanesque et dramatique de la journée où le jeune comte Antonelli lui a déclaré son amour au cours d'une promenade à cheval. Le 10, elle écrit à son père une lettre froide et impertinente, où tout cet épisode tient dans une allusion : « Je suis recherchée en mariage par M. le Comte B... Maman a dû vous l'avoir déjà dit ; mais hier encore, j'ai reçu la demande de M. le Comte Antonelli, neveu du Cardinal Antonelli... Ces deux messieurs sont jeunes, riches et ont tout ce qu'il faut pour plaire. Ils me sont indifférents. » Cependant, dans le *Journal* du 7 mars elle disait, parlant du même Comte : « A force de dire des bêtises, je suis tombée amoureuse de ce garnement (1). » On peut voir, par le rapprochement de ces textes, qu'il n'est pas aisé de porter un jugement sur le premier émoi amoureux d'une jeune fille, même quand on dispose de deux sources de « confidences ».

L'inconvénient ne serait pas très grave si l'on possédait une correspondance continue, mais le cas est presque inconnu. Certaines des lettres les plus « secrètes » sont brûlées par celui qui les reçoit, sur l'ordre de celui qui les a écrites. D'autres, en plus grand nombre, s'égarent, disparaissent. On est péniblement surpris de voir la maigreur de la correspondance juvénile des grands écrivains : 36 lettres de Flaubert écrites entre 14 et 20 ans ; et pourtant c'est une manière de chiffre record. Il faut dire que les lettres publiées sont souvent choisies par des mains pieuses qui écartent la plupart des textes juvéniles, considérés comme peu intéressants

(1) V. le *Journal* de M. BASHKIRTSEFF (t. I, p. 101 à 116) et ses *Lettres*, p. 50 à 51.

pour la glorification du héros, soit que le futur génie n'y apparaisse pas encore l'étoile au front, soit qu'elles semblent gênantes pour ceux qui sont tentés de confondre l'hagiographie et la critique littéraire. Et puis, on ne peut pas toujours tout publier : l'éditeur ne l'accepterait pas ; on se contente alors de donner un choix de lettres de jeunesse, bon tout au plus à fournir quelques points de repère au psychologue. D'autres fois, on n'a retrouvé que quelques lettres. C'est le cas pour Maurice de Guérin. Sa correspondance entre 18 et 21 ans (1) est un remarquable document psychologique et supplée, dans une certaine mesure, au journal d'adolescence, puisqu'elle analyse les années qui viennent de s'écouler. Une lettre écrite, en 1828, à l'abbé Bugnet, ainsi que deux ou trois autres adressées à sa sœur Eugénie, permettent de jalonner les étapes de la puberté mentale de l'auteur du *Centaure*, mais font regretter davantage que nombre d'autres lettres soient perdues. Pour Flaubert, les pertes sont plus nombreuses encore. Si, en effet, M. de Guérin n'écrivait pas souvent, on n'en saurait dire autant du collégien de Rouen qui entretenait une correspondance assidue avec E. Chevalier : on sait que, souvent, un billet reçu entraînait une réponse le même jour. Or, il n'y a qu'une quarantaine de ces lettres dans la *Correspondance* de l'écrivain. Le 18 juin 1835, Flaubert s'excuse d'avoir différé de 8 jours la réponse à la lettre de son ami ; mais dans l'édition, la précédente lettre date du 28 septembre 1834... (2)

La correspondance est également moins sincère que le journal. N'étant à peu près jamais journalière, elle trie et résume les faits. La part du souvenir grandit. Les événe-

(1) Voir *Journal, Lettres et Poésies*, de M. DE GUÉRIN (éd. TRÉBUTIEN, Lecène et Oudin, p. 129 à 160).

(2) *Correspondance*, t. I, (Conard), p. 15.

ments arrivent à se télescoper, même chez des natures particulièrement lucides. Dans une lettre du 3 février 1877, M. Bashkirtseff raconte à son frère une soirée passée la veille à l'Opéra. Elle décrit longuement sa toilette de ce soir-là, alors qu'en examinant ses *Cahiers intimes* du 2 et 3 février, on s'aperçoit qu'elle portait cette toilette, non à l'Opéra, mais le lendemain, lors d'une séance de chant : confusion sans doute volontaire ici, la lettre paraissant faite à l'aide des meilleurs éléments du journal des 2 et 3 février (1). Si la précision de la correspondance est moindre que celle du journal, la pose de l'auteur est généralement plus accentuée. On n'écrit pas alors pour soi, mais pour un autre. D'où une attitude moins libre, un certain apprêt. Même quand la lettre est décousue, elle garde quelque chose de moins spontané que la confidence secrète. Les allusions littéraires y tiennent plus de place. Ce soin apporté à la forme, l'art de la formule, le respect des convenances sont autant de raisons qui peuvent gêner la libre expression de l'activité mentale.

Sur le journal, la correspondance n'a guère qu'une supériorité notable : c'est qu'on écrit, en général, pour *répondre* à une lettre qui pose des questions, qui sollicite des avis. Le correspondant tient alors, sans le savoir, le rôle d'enquêteur indiscret ; il oblige l'adolescent à des aveux qu'il n'aurait pas toujours faits à son carnet intime. Les réponses ne vont pas d'ailleurs toujours sans réticences. Une lettre de Flaubert en offre un témoignage amusant : à son ami Ernest qui le pressait de venir le voir, il répond, assez embarrassé : « Quand viendras-tu ? Quand viendras-tu ? Voilà toujours ton éternelle question. Eh bien, diable, c'est tout naturel, c'est quelquefois la mienne aussi. » Il rejette alors sur son

(1) *Lettres*, p. 68 à 71 et *Cahiers Intimes* (E. du Monde moderne), t. I, p. 50 à 54.

père la responsabilité des revoirs trop espacés, mâchonne quelques propos malsonnants. Mais c'est pour oublier la question qui le gêne, car on s'aperçoit finalement qu'il n'a guère envie d'aller voir Ernest : il est « dans un assez bon moment de travail » et il termine sa lettre en demandant quelques adresses utiles à son ami... (1).

Malgré ces inconvénients, la correspondance juvénile permet une foule d'études psychologiques intéressantes, en particulier sur la sociabilité — ou l'insociabilité — des jeunes gens, ainsi que sur les amitiés de jeunesse. Dans la mesure où elle se rapproche du journal intime, elle peut rendre aussi de grands services pour l'examen de la vie intérieure : c'est surtout dans ce sens qu'on s'en est servi au cours des recherches sur la crise d'originalité juvénile.

IV. — Les œuvres de jeunesse

Il faut entendre par là toutes les œuvres qui témoignent d'une *réalisation* scientifique, littéraire ou artistique de la part d'un adolescent : par exemple le *Traité des coniques* de Pascal, les premières madones de Raphaël ou les premiers poèmes de Goethe. On peut y découvrir des renseignements précieux sur les formes de l'intelligence et de la sensibilité des jeunes gens, sur l'éveil du sentiment esthétique, de la pensée scientifique, etc. On peut même considérer la plupart de celles qui appartiennent au domaine de la création artistique comme une sorte de journal intime d'un genre spécial. Certes, il n'est pas toujours aisé de traiter un fragment musical ou une sanguine comme un document de psychologie juvénile, mais c'est cependant un

(1) *Correspondance*, p. 14 (Lettre du 28 sept. 1834).

procédé qui serait fécond en résultats. De telles recherches nous débarrasseraient d'un certain nombre de lieux-communs qui traînent dans trop d'ouvrages de critique. C'est ainsi que l'image de la jeunesse gaie et insouciante paraît bien être un poncif de l'âge adulte. Que telle œuvre de Mozart adolescent soit triste, cela n'a rien en soi d'exceptionnel. De même, on ne saurait poser en principe, comme on le fait généralement et souvent inconsciemment, que l'œuvre de jeunesse est forcément inférieure à celle de la maturité. Tout dépend du type d'artiste auquel on a affaire. Mais il faut reconnaître que l'interprétation psychologique des témoignages juvéniles qui n'usent pas du truchement du langage est délicate, qu'elle suppose une préparation spéciale, et que les textes écrits ont beaucoup plus de chances d'intéresser le psychologue.

La littérature abonde en œuvres juvéniles. Beaucoup ont été publiées depuis un demi-siècle. Elles sont bien peu de chose à côté de celles qu'on peut découvrir au contact des jeunes gens, car dans presque chaque adolescent il y a un poète ou un romancier en herbe.

On peut classer ces documents en deux groupes de valeur très inégale. Il y a les premiers essais tâtonnants de la 12^e à la 15^e année, puis les œuvres de la vingtième année qui constituent, le plus souvent, l'adieu à l'adolescence. Dans le premier groupe, on rencontre surtout des poésies. Dès ce moment, il n'est pas rare de découvrir déjà des sentiments ou des élans fort intéressants pour la connaissance des jeunes pubères. Mais la part de l'imitation y est considérable. Il semble qu'à ce moment l'être cherche avant tout à s'approprier la technique nécessaire à l'expression artistique de la pensée, plutôt qu'à exprimer quelque chose de nouveau. Les poésies de la 13^e année sont généralement très inférieures au journal de la même période. Cet apprentissage

peut durer fort longtemps avant que s'éveillent des accents personnels : ce fut le cas pour Lamartine. Beaucoup plus importantes sont les œuvres de la fin de l'adolescence ; elles donnent une image très vivante de l'âge qui s'achève, qu'il s'agisse d'un roman comme le *Han d'Islande* de V. Hugo, d'une pièce de théâtre comme *Les Brigands* de Schiller ou d'un poème comme la *Vita-Nuova* du Dante. En ce qui concerne la crise d'originalité, les œuvres nées à la suite du drame intérieur qui secoue l'adolescent peuvent être considérées à la fois comme une délivrance du tourment de soi et comme une première organisation esthétique de la pensée : d'où leur double intérêt psychologique.

Certes, il ne saurait être question d'étudier les jeunes gens en se servant uniquement des œuvres de jeunesse. Les *Juveniliæ* ne donnent pas une image véritable et complète du sujet. Mais leur existence est une preuve du développement mental et leur analyse permet de déceler certaines des tendances profondes de l'être. Car ces œuvres sont essentiellement autobiographiques, quel que soit le sujet traité. Elles constituent des documents psychologiques précieux précisément parce qu'elles sont subjectives et qu'on y retrouve, épurées, systématisées, les façons de penser et de sentir des adolescents. On peut les considérer comme la statue du moi juvénile.

CHAPITRE IV

LES SOUVENIRS DE JEUNESSE

Chacun de nous a une expérience personnelle de l'adolescence ; sa mémoire la lui rappelle ; ses amis la lui confirment par leurs propres souvenirs ; ses écrits de jeunesse — s'il en a — en témoignent. Interroger un adulte sur la période de sa vie qui s'étend entre 14 et 20 ans paraît donc presque aussi naturel que de s'adresser aux documents juvéniles eux-mêmes. D'où la nécessité d'examiner la valeur psychologique de cette source de renseignements.

*
* *

Il peut sembler, à première vue, que les souvenirs de jeunesse soient des matériaux d'introspection supérieurs à ceux que nous avons critiqués jusqu'ici. En effet, l'adulte dont on utilise le témoignage est en pleine possession de ses moyens. S'il est cultivé, s'il a l'habitude de s'analyser, il a la possibilité de contrôler ses analyses, ce qui manquait encore à l'adolescent : il se souvient avec son esprit critique. En outre, il est plus apte qu'autrefois à saisir la valeur d'un acte et d'un sentiment juvéniles dont la signification lui avait échappé. Il a derrière lui une expérience de sa propre existence qui lui permet de découvrir plus aisément le sens de ses efforts, la raison d'être de ses élans ou

de ses répugnances. La vie lui a apporté en quelque sorte une *explication* de sa jeunesse. La courbe de son existence a maintenant une certaine forme ; il lui suffit de la prolonger dans l'avenir pour rattacher ce qu'il fut à ce qu'il sera.

Ces garanties, qu'on ne saurait trouver, nous l'avons vu, auprès des jeunes gens, ne sont pas négligeables ; mais elles ne doivent pas faire oublier les difficultés et les dangers qu'offre l'emploi du souvenir en psychologie. Inutile de reprendre les critiques qui, depuis longtemps, ont criblé de flèches ce moyen d'investigation. On se bornera ici à signaler les conditions très spéciales de l'évocation des souvenirs juvéniles, afin de mesurer le degré d'incertitude inévitable que sous-entend leur emploi.

Rien n'est plus malaisé, en effet, que de se souvenir exactement de son adolescence. Il est vrai que nous gardons de cet âge de la vie beaucoup plus de traces que de notre enfance. Mais ce sont surtout des faits *individuels*, intéressant médiocrement l'entourage et que l'oubli guette beaucoup plus que les souvenirs d'avant la puberté.

Nous ne conservons, de notre enfance, que quelques faits isolés, qui sont à peine nôtres, mais que le milieu imprime dans notre personnalité naissante. Il s'agit d'événements souvent très menus (une réponse saugrenue, une réussite inattendue, ou moins encore) qui ont frappé l'attention de nos parents, qu'on nous a rappelés fréquemment au cours de notre développement mental, et qui se sont intégrés à notre moi, tels que l'entourage les a modelés : images fortement dessinées, qui sont autant de points de repère quand nous nous retournons vers ces temps lointains (1). Ce sont les pièces d'identité de notre passé. Elles

(1) Certains auteurs de mémoires ont signalé cette vigueur des souvenirs d'enfance : « A mesure que j'avance en âge, écrivait Juliette Adam, l'une des choses qui m'étonne le plus, c'est la netteté singulière de mes sou-

nous permettent d'avoir une conscience claire de ce que nous étions. Ou bien encore, ce sont des souvenirs plus intimes, un mensonge, un rêve, une séparation, qui ont ébranlé notre affectivité d'enfant, qui ont contribué par leurs résonances à notre incessante formation et qui constituent, dans notre personnalité d'adulte, des foyers de cristallisation sans lesquels des pans entiers de notre individualité s'effondreraient. Les oublier, ce serait saper les fondements de notre moi et risquer une dislocation profonde de l'unité psychique que tout être vivant tend normalement à réaliser dans son existence. Aussi ne cherchons-nous pas à discuter, à critiquer ces souvenirs de notre enfance qui sont en réalité pour nous beaucoup plus que de simples faits de mémoire. Ils nous sont nécessaires.

Il n'en est pas de même des souvenirs de notre adolescence. Nous vivons, entre 15 et 20 ans, surtout sur nous-mêmes, nourrissant notre activité mentale de nos propres états de conscience. Les événements extérieurs ne sont, le plus souvent, perçus que comme des échos de nos préoccupations. Ils provoquent en nous des impressions strictement subjectives, si bien que personne ne peut nous les rappeler, nous les confirmer. Ils n'ont guère d'autre réalité que celle que nous leur conférons. Rien d'étonnant à ce que nous les oublions facilement, puisque nous sommes seuls à les avoir connus et qu'ils n'ont pu s'insérer dans les cadres sociaux qui soutiennent habituellement la mémoire. D'autre part, émotions, aspirations, réflexions juvéniles se succèdent à un rythme très rapide. Ce foisonnement des

venirs d'enfance. Quelques-uns m'ont été maintes fois redits, il est vrai — et ce sont justement les plus lointains — par la bonne qui m'a élevée, par mes grands-parents, pour lesquels tout ce qui concernait leur unique petite-fille prenait une importance à nulle autre pareille. » (Juliette ADAM, *Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse*, Lemerre, 6^e édition, p. 1).

états de conscience ne fait qu'accroître leur fugacité. On a signalé déjà qu'ils se présentent souvent comme des esquisses, des commencements, plutôt que comme des réalités distinctes, achevées, isolables, solides et transmissibles, d'où la difficulté de les faire revivre et même de les conserver. En outre, la part des éléments de représentation est considérable dans la conscience juvénile, d'où la fragilité de ces combinaisons psychiques à base d'imagination. L'esprit s'épuise à les retrouver avec leur timbre, leur irisation : autant vouloir saisir de l'eau dans un chalut. Subjectives, mouvantes, incomplètes, telles sont les caractéristiques de nos expériences mentales juvéniles, et l'on n'est pas étonné que Lancaster ait autrefois attiré l'attention sur *The vanishing character of adolescent experiences* (1).

Si nous oublions beaucoup nos années d'adolescence, c'est en second lieu parce que nous ne désirons pas nous souvenir de certaines choses qui se fixeraient dans notre mémoire pour peu que nous prenions soin de les évoquer de temps en temps. Le protéisme mental de la jeunesse ne s'accorde plus avec les besoins de l'âge adulte, où l'on veut se limiter, où la voie est tracée, avec ses garde-fous et aussi ses ornières. Les tâtonnements de notre dix-huitième année ne nous intéressent plus ou nous font sourire. Certains de nos actes d'alors nous paraissent absurdes, parce qu'ils contrarient l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de nous-mêmes ; d'autres nous remplissent de confusion ; dans le domaine affectif en particulier, nous inhibons beaucoup de souvenirs parce qu'ils nous embarrassent et ne sont pas sans danger pour notre tranquillité d'adulte. Nous désirons n'y plus penser, nous croyons les supprimer, et ils vont grossir le nombre des faits psychiques subconscients.

(1) *North West. Mo.* June 1898, p. 644. L'idée a été reprise par St. Hall (*Adolescence*, t. I, p. 535.)

On pourrait même aller plus loin dans cette critique du souvenir juvénile et se demander si, arrivés à l'âge mûr, nous ne sommes pas radicalement incapables de nous souvenir de ce que nous étions durant l'adolescence. Chaque âge a sa structure, ses moyens de connaître, de penser et d'agir. Des choses qui nous ont beaucoup agités quand nous étions jeunes ne laissent qu'une trace insignifiante parce que nous avons abandonné la façon de vivre qui les poussait au premier plan. Le rythme de notre vie a changé, la hiérarchie des valeurs aussi. Certes, il y a, dans tout souvenir juvénile, un élément formel, une sorte d'enveloppe temporelle que notre intellect est capable de reconstituer, mais qui est loin de donner l'allure originale de l'événement évoqué et de restituer, en même temps, la tonalité affective qui l'accompagnait. On s'en rend très bien compte quand on retrouve un souvenir de jeunesse, non par un travail de mémoire, mais en lisant un journal ou une lettre écrits durant l'adolescence : ce que nous découvrons alors nous paraît extraordinaire, moins peut-être à cause de l'incident relaté que par l'état d'esprit qu'il supposait. Cette surprise mesure l'écart qui existe entre l'image de notre jeunesse, gravée en nous souvent à notre insu, et celle que nous trouvons dans les témoignages directs de cette époque de notre vie.

*
* *

Cependant, toute l'adolescence ne tend pas à sombrer dans un oubli aussi utile qu'inévitable. Nous avons même, de cette période de l'existence, une image mnésique souvent très brillante. Malheureusement, elle renferme une notable proportion d'illusions.

Si nos souvenirs de jeunesse ne traduisent pas exactement la réalité d'autrefois, c'est d'abord qu'ils sont mo-

delés par le moment où nous les évoquons. On ne pense pas à tel événement de la même façon quand on est adulte ou vieillard, riche ou pauvre, bien portant ou malade. Cette incessante intervention des conditions de la vie présente dans l'évocation du passé rend le témoignage de la mémoire sujet à caution. Notre personne actuelle détermine en partie le moi passé que nous ressuscitons. Dans *Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse* (1), Juliette Adam signale « l'effort fait par un esprit vieilli pour retrouver ses premiers souvenirs ». Et elle ajoute : « On se voit telle qu'on fut à certain âge déterminé, mais sitôt qu'on présente un événement, qu'on interroge un fait, on ne peut échapper à sa personne actuelle, et ce fait, cet événement, il est impossible de les débarrasser de leurs enchaînements, de leurs conséquences advenues plus tard. »

Les mémoires écrits après l'adolescence sont donc un mélange du jeune homme que l'on fut et de l'homme qu'on est devenu. Relisant ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand ne savait plus très bien s'ils présentaient l'être jeune ou le vieillard et savourait, dans cette ambiguïté, une sorte de plaisir esthétique. « Les divers sentiments de mes âges divers, écrivait-il, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail : mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau ; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs et l'on ne sait si ces *Mémoires* sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue » (2).

Il convient d'ajouter que, lorsque l'adulte pense de lui-

(1) Voir p. 58.

(2) Préface des *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd. Biré, Garnier), p. XLVIII.

même à son adolescence, il est dans un état d'hypotension mentale peu propice à l'objectivité. S'il se tourne vers son passé, c'est généralement pour se libérer du présent, pour tromper son ennui. Il est passif et détendu, il n'est plus en possession de son esprit critique, il n'est pas protégé contre l'illusion. Les regrets qui précèdent ou accompagnent l'évocation sont une cause d'erreur. Mieux : l'être *cherche* l'illusion dans le souvenir qui se prête admirablement à la duperie désirée, étant fait de simples représentations, c'est-à-dire des états de conscience les plus propres à se transformer au gré de l'affectivité du sujet.

Enfant, on souhaitait d'être un « jeune homme », c'est-à-dire d'atteindre l'âge où l'on commence à vivre *comme* les hommes. Adolescent, on se regardait vivre avec angoisse et ravissement. Adulte, on essaie de ressusciter cette jeunesse que la parole paraît impuissante à définir et qui est pour beaucoup le poème de la vie. C'est un fait que pour parler de son adolescence, l'homme prend volontiers le style du poète musicien. Elle est en effet à nos yeux une sorte d'Age d'or, de Paradis perdu, dont les harmonies frémissantes se prolongent dans l'âge mûr. On croit, par l'élan lyrique, se retrouver tel qu'on était. On est persuadé, comme M. Barrès durant son voyage en Egypte, qu'on a « retrouvé l'atmosphère de son âme. » Mais quoi de plus difficile à définir qu'une atmosphère spirituelle ?

La transformation des souvenirs de jeunesse est due à de multiples causes. La première — et sans doute la plus importante — réside dans les lacunes énormes de notre mémoire. Même quand elle est très fidèle, celle-ci ne conserve qu'un résidu infime de tout ce qui a traversé et même de ce qui a accaparé le champ de conscience durant l'adolescence. Rousseau, écrivant ses *Confessions* « de mémoire », avouait qu'il comblait les trous de son récit avec ce que lui suggé-

rait son imagination. Pour éviter le décousu et la discontinuité, on invente, et le document psychologique devient un exercice littéraire. L'écrivain le plus scrupuleux ne saurait éviter ces lacunes, sauf s'il travaille sur d'abondants manuscrits de sa jeunesse qui lui donnent une trame solide des événements passés.

Il faut aussi tenir compte du désir général qu'ont les hommes vieillissants de systématiser, d'unifier, d'ordonner les principales étapes de leur existence. Il y a là une intime mise en équation de la personne qui suppose un ajustement factice de nos actes les uns avec les autres, un enchaînement rigoureux que la vie réelle n'offre à peu près jamais. Écoutons Chateaubriand affirmant à 65 ans (1) : « Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes. Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814 sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire ; depuis la Restauration jusqu'aujourd'hui ma vie a été politique. » Comme si le désir d'imposer une certaine image de lui-même à la postérité ne suffisait pas, il pousse la mise en scène jusqu'à trouver dans chacune de ces étapes une idée maîtresse qui l'anime : « Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines ; homme d'Etat, je me suis efforcé de donner au peuple le vrai système monarchique avec ses diverses libertés... » Les Mémoires sont alors une *justification* a posteriori d'une conduite qui a été critiquée. Ces défenses ont un intérêt documentaire, mais leur sincérité est toujours douteuse. Si l'on veut se rendre compte de la déformation que doit su-

(1) *Préface testamentaire des Mémoires d'Outre-Tombe.*

bir la réalité pour en arriver à ces images théâtrales, il suffit de lire précisément les *Mémoires d'Outre-Tombe*, car heureusement, maintes fois, le récit emporte le conteur loin de la belle éloquence apprêtée de la *Préface* et le rapproche de l'attitude introspective spontanée. Ce décousu a été durement reproché par la critique littéraire à l'auteur. Les *Mémoires* n'ont pas, en effet, la composition régulière et la sûre ordonnance des autres ouvrages de Chateaubriand. Mais c'est précisément dans la mesure où cette autobiographie est peu cohérente, pleine de digressions et d'analyses, qu'elle peut offrir un intérêt psychologique. La schématisation que nous avons signalée ne vaut guère que pour la vie active de l'écrivain. La première partie de son existence, où il ne jouait pas encore un rôle dans le monde, échappe à cette pétrification. Ce n'est pas que la pose en soit absente : les récits de la vie à Combourg, par exemple, sentent terriblement l'effet. Là, s'organise l'image d'un être exceptionnel que Chateaubriand cherche à peindre pour l'éternité. Le *moi-désiré*, se substituant au *moi-vécu*, est un des plus graves écueils que l'on rencontre en examinant les autobiographies, d'autant plus que ceux qui éprouvent le besoin de se raconter ont un vif sentiment de leur valeur et sont portés à se surestimer et à se peindre en beau. Abel Hermant a défini très nettement l'inexactitude des mémoires dans ses *Confessions d'un enfant d'hier* : « Quand on le voudrait sincèrement, comment peindre l'homme qu'on est sans y ajouter, malgré soi, l'homme qu'on pense être ? l'homme qu'on regrette de n'avoir pas été ? l'homme qu'on redoute d'être ? » Jusque-là, la psychologie est d'accord avec l'écrivain. Mais celui-ci va plus loin. « N'est-ce pas, ajoute-t-il, la synthèse de toutes ces vérités, les unes simplement vraies, les autres virtuelles, les autres imaginées, qui constitue la vérité supérieure ? La légende enseigne,

quand l'histoire ne fait que renseigner » (1). La formule est jolie, mais c'est d'une vérité moins brillante — et plus sûre — qu'il s'agit en psychologie.

Une autre déformation fréquente des souvenirs de jeunesse est due à la dramatisation du passé. Certains événements — une rencontre, une lecture, une promenade — qui n'avaient que peu d'importance pour nous quand ils se déroulaient, acquièrent à l'âge adulte un relief, un éclat extrêmes dans la mémoire, après s'être mêlés à d'autres, regroupés, enrichis d'éléments étrangers. Notre moi juvénile tout entier nous apparaît comme une sorte de personnage de drame avec ses feintes, ses faiblesses, ses coups d'Etat, ses invraisemblances aussi. Chacun croit plus ou moins avoir été dans sa jeunesse un petit prodige ; le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas toujours vrai. Et quand cela est, on ajoute des couleurs au tableau des années orageuses, on exagère les contrastes. Ce faisant, on traduit le mécontentement que cause le présent. Adapté par résignation à une situation qui ne réalise pas les rêves qu'on avait formés autrefois, on transporte alors dans l'adolescence des indignations aujourd'hui impossibles ou inefficaces.

Schématisation, systématisation et dramatisation ont pour résultat de substituer à la réalité une *image esthétique* de celle-ci. Le sous-titre des *Mémoires* de Goethe, *Poésie et Vérité*, interprété ainsi, paraît très juste. De son côté, Chateaubriand ne s'est pas trompé en notant parmi ses *Pensées et réflexions* : « Les plaisirs de notre jeunesse, reproduits par notre mémoire, ressemblent à des ruines vues au flambeau ». Dans ses *Souvenirs*, un autre puissant tempérament poétique, Rabindranath Tagore, a souligné, en même temps que le désaccord entre le souvenir et la réalité qu'il traduit, cette qualité artistique que possèdent les

(1) A. HERMANT, *Confessions d'un enfant d'hier*, (Ollendorf), p. 16 et 17.

images rétrospectives : « Je ne sais qui peint des images sur les écrans de notre mémoire, dit-il ; mais à coup sûr ses tableaux sont des œuvres d'art. Il prend et laisse ce qui lui plaît, agrandit ou diminue les événements sans scrupule... son œuvre est celle d'un peintre et non pas d'un historien. » Une telle transformation lui paraît une sorte de *propriété* du souvenir, si l'on en juge par ce qui suit : « Au moment où nous y passons, la route de notre voyage, l'abri où nous faisons halte au bord du chemin, ne font point tableau ; mais, le soir venu, avant de trouver le repos dans l'hôtellerie, si nous jetons un regard en arrière sur les cités, les prés, les rivières, les collines parcourues au matin de la vie, alors, à la lumière décroissante du jour qui baisse, les choses se présentent dans un ensemble pittoresque. C'est ainsi que je les contemplai et j'en fus captivé » (1).

*
* *

Le souvenir de jeunesse doit-il être accepté parmi les documents que la psychologie juvénile peut utiliser ?

A mesure, en effet, que nous avançons dans cette étude des confidences spontanées intéressant l'adolescence, la part d'incertitude s'accroît à chaque nouveau procédé. Il n'est plus suffisant de fixer des *limites d'emploi* comme on l'a fait pour les journaux ou la correspondance, mais de savoir si oui ou non les mémoires pourront figurer parmi les témoignages retenus par le psychologue.

Très certainement, le souvenir de l'adulte sur l'adolescence est plein d'illusions, ainsi qu'H. Schlemmer l'a fait remarquer. Ziehen et Weigel ont attaqué vivement aussi l'usage des mémoires qui ne sont pas faits dans un esprit de vérité. On est bien obligé de convenir avec Claparède que « cette méthode rétrospective est toujours incertaine ». Le

(1) R. TAGORE, *Souvenirs* (trad. franç. N. R. F.), p. 9 et suivantes.

psychologue de Genève la juge même « impraticable » si l'on s'en sert pour étudier les souvenirs de la première enfance ; rien n'est plus vrai : le souvenir d'enfance permet de connaître la vie du souvenir chez l'adulte, mais non l'état d'esprit de l'enfant. La même interdiction vaut-elle pour le souvenir de l'adolescence ? E. Stern ne le pense pas et souhaite qu'on se serve des documents autobiographiques ; il signale des ouvrages réalisés en s'aidant de cette documentation comme *Die Krise der modernen Jugend im Spiegel der Dichtung* (1). De son côté, Spranger s'est beaucoup servi d'autobiographies libres, comme celle d'Hölderlin et de Dahn.

L'un des résultats des analyses précédentes a été de montrer qu'on ne saurait condamner d'avance et en bloc un moyen d'investigation. Il faut l'expérimenter au lieu de le juger sur des raisons théoriques. Dans un sujet comme l'étude de la crise d'originalité, on a pu se rendre compte que les souvenirs de jeunesse sont d'accord avec les autres sources d'information pour signaler le mouvement d'exaltation du moi au moment de la puberté. Il paraît donc licite d'employer les mémoires pour étudier certains faits, dans certaines conditions. Leur examen est une *méthode d'accompagnement* féconde qu'on ne saurait employer seule, et qu'on doit contrôler par des procédés plus sûrs. Les mémoires sont suspects si l'on prétend y rechercher des faits encore totalement inconnus dans le psychisme juvénile, mais ils peuvent apporter une intéressante contribution chaque fois qu'ils découvrent des phénomènes déjà repérés par d'autres voies. Ils fournissent alors une peinture haute en couleur de ce qui n'était, jusque-là, dessiné qu'à l'état d'esquisse confuse. Les autobiographies d'écrivains, d'artistes ou de savants célèbres ont en effet l'avantage

(1) Par Von G. EICHBAUM (Erfurt, 1930). V. ERICH STERN, *Jugendpsychologie*, p. 13.

d'être écrits par des esprits supérieurement doués. On y trouve des analyses souvent plus lucides que celles qu'on obtient par l'enquête près des adolescents. En ce qui concerne la crise d'originalité juvénile, par exemple, l'utilisation des mémoires s'imposait d'autant plus que le futur artiste et le futur poète appartiennent très fréquemment au type d'adolescent auquel on s'intéressait. Leurs souvenirs, même romancés, gardent une certaine valeur parce qu'ils permettent, à travers une floraison plus ou moins artificielle, de parvenir jusqu'aux racines d'un phénomène qu'ils ont connu. Dira-t-on qu'on est alors en présence d'êtres exceptionnels qui ne sauraient donner une vue exacte de la réalité psychologique commune ? Il y aurait bien des réserves à faire sur la distinction ainsi établie entre adolescents bien doués et adolescents ordinaires. Il n'y a pas de différence radicale entre l'agitation intérieure juvénile d'un futur Français moyen et celle d'une future célébrité. Au surplus, quand bien même on reconnaîtrait dans les génies de demain une structure psychique spéciale, l'emploi de leurs confidences est au moins aussi légitime que celui des confidences de déficients qu'on englobe dans les enquêtes ; à la rigueur, il peut être considéré comme un élément compensateur.

Quand on le désirerait fermement, il serait malaisé de refuser droit de cité aux mémoires si l'on accepte les formes plus sûres de l'introspection. En effet, l'autobiographie se confond assez souvent avec le journal d'adolescence qui n'en constitue que la première partie. Dans le journal lui-même, nous avons vu que les souvenirs sont fréquents. Enfin, les mémoires rédigés par l'adulte ou le vieillard s'appuient assez souvent sur des journaux, des lettres ou tout autre document de la jeunesse qui peuvent être recopiés tels quels ou transformés par l'auteur.

Si l'on veut apprécier au plus juste leur valeur psychologique, il faut distinguer parmi les mémoires ceux qui sont rédigés dans la première maturité et ceux qui sont le fruit de la vieillesse. Les premiers se rapprochent du journal intime. Composés alors que l'adolescence est encore toute proche, ils s'appuient sur une évocation relativement facile et l'auteur ne risque pas de trop graves contresens sur son passé. Les seconds sont de qualité très inférieure ; le document s'efface le plus souvent devant l'apologie. L'âge mûr s'est intercalé comme un écran entre la période qu'on évoque et celle où l'on évoque ; il modifie et parfois transforme complètement les modes de penser et de sentir du sujet. On peut affirmer qu'il n'y a pas de souvenir juvénile qui échappe à la catalyse de la maturité. D'où la faiblesse de cette sorte de mémoires.

On peut également grouper les autobiographies en quatre catégories suivant le degré d'information psychologique qu'elles atteignent. Les unes sont plutôt le miroir d'une époque que l'histoire d'un caractère, tel est le cas des *Mémoires* de Villèle, où l'élément juvénile tient très peu de place. D'autres, comme les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, constituent vraiment une biographie détaillée où l'élément psychologique est aussi important que le récit des événements. D'autres sont absolument inutilisables parce que trop vagues, manquant de points de repère et tournant au pensum, au roman ou à l'effusion lyrique : les *Mémoires* inédits de Lamartine sont dans ce cas. Le récit de l'adolescence y est si flou qu'il est difficile, à une première lecture, de dater, à 2 ou 3 ans près, telle impression ou telle anecdote ; le contraste est frappant quand on compare ce texte nuageux avec la correspondance juvénile du même auteur. Les *Souvenirs* d'E. Lavisse sont plus précis, mais les derniers chapitres sont difficiles à uti-

liser à cause de l'incertitude de la chronologie. Il faut mettre à part un quatrième et dernier groupe d'autobiographies qui comprend ce qu'on pourrait appeler les *mémoires intellectuels*. Ce sont sans doute les plus intéressants pour l'hébélogie. Le type en est fourni par les *Mémoires* de Goethe qui sont plutôt l'histoire d'un esprit qu'une confession proprement dite. La chronologie, il est vrai, reste vague, malgré l'effort de classement avoué par l'auteur dans sa Préface. Mais leur intérêt n'est pas là. Goethe s'attache à expliquer son œuvre d'écrivain ; il étudie comment il est devenu ce qu'il est à présent ; il fait une large et peut-être trop large place aux influences qu'il a subies. Celui qui étudie l'adolescence trouve dans son ouvrage des anecdotes révélatrices, d'incessantes réflexions sur son caractère durant sa jeunesse, sur la résistance que le jeune Goethe oppose à la pesée du milieu, sur l'élaboration de ses premières œuvres, etc. L'écrivain écrit ses mémoires à 60 ans et tout n'est pas à prendre tel quel dans ce qu'il dit de son adolescence, car, à cet âge, la poétisation du souvenir est complète. On ne saurait cependant négliger un document aussi riche, écrit par une intelligence remarquable et qui s'efforce sans cesse de ne pas se laisser bercer par le chant des défuntés années.

Avec les autobiographies romancées comme *Henri Brulard* de Stendhal, *Pierre Nozière* de France, ou les *Nourritures terrestres* de Gide, nous parvenons aux limites de la confidence et du roman. La valeur psychologique de ces œuvres n'est pas forcément inférieure à celle des mémoires, surtout lorsqu'elles sont écrites au sortir de l'adolescence, mais on peut à peine les considérer comme des documents ; il vaut mieux apprécier leur valeur en même temps que celle des œuvres littéraires proprement dites.



Au terme de cette revue des principales sources de documents fournis par la confiance spontanée, il est possible de formuler une conclusion d'ordre méthodologique. Journaux et mémoires, qui sont les deux formes les plus caractéristiques des confidences juvéniles et des souvenirs de jeunesse, ont en quelque sorte des défauts complémentaires. Dans le journal, la cause principale d'erreur vient de ce que l'adolescent anticipe sur l'avenir, mais manque de repères et de souvenirs ; son témoignage est inexact dans la mesure où il se cherche sans encore se trouver. Au contraire, les mémoires rédigés dans la vieillesse risquent de ne restituer de la réalité que sa carcasse mnésique. La vie mentale juvénile, vue à travers les confidences d'adolescents, apparaît incertaine et décousue ; vue par des esprits âgés, elle n'est plus guère qu'une ombre. Ainsi, les deux séries de documents se complètent et il faut les associer. Mais, même étroitement unis, ils laissent entre eux un certain hiatus. On en vient alors à se demander si, de tous les éléments d'introspection spontanée, les plus intéressants pour l'hébélogie ne sont pas ceux qui sont écrits entre 20 et 30 ans, au moment où l'esprit, arrivé au terme de l'adolescence, a pris conscience de lui-même et de ses forces ; à cette époque, la vie juvénile est encore une réalité toute proche et se confond avec les souvenirs qui s'organisent, tandis que la maturité n'a pas encore eu le temps d'imposer son optique spéciale à l'individu. C'est ce qui donne tant de valeur à des ouvrages comme celui de R. Fernandez : *De la personnalité*, sorte de biographie critique écrite au seuil de l'âge adulte, et où se trouve condensée toute une expérience juvénile individuelle.

CHAPITRE V

L'ENQUÊTE: LES QUESTIONNAIRES

I. — Place de l'enquête parmi les méthodes de l'hébélogie

Outre les confidences spontanées, la psychologie juvénile dispose des confidences nées de l'initiative de l'enquêteur : ce sont les confidences provoquées qui consistent essentiellement en réponses fournies à certaines questions. On cherche ainsi à déceler, à définir et à mesurer des phénomènes mentaux en s'aidant de l'interrogation soit orale, soit écrite.

*
* * *

L'enquête peut être entreprise dans des buts très différents. Il est intéressant de s'enquérir auprès des adolescents de ce qu'ils pensent sur un sujet (leurs années d'enfance, par exemple), de les questionner sur leurs goûts ou leur idéal (1), de leur demander de faire leur portrait, ou celui de l'ami, du maître qu'ils souhaitent (2). On cherche alors avant tout à provoquer leurs confidences, à trouver dans leurs réponses des matériaux intéressants,

(1) Voir par exemple : B. FRIEDL, *Les idéals des enfants* (Drivon).

(2) Voir par exemple : M. KEILHACKER, *Le maître idéal* (trad. française, Desclée de Brouwer).

susceptibles d'être interprétés comme des manifestations du psychisme juvénile. C'est ce qu'on pourrait appeler l'*enquête d'introspection* proprement dite. La réponse intéresse par son contenu. Elle se rapproche du journal intime ; on l'utilise de la même façon, comme un témoignage direct du sujet que l'on veut connaître. Dans certains cas, on cherche surtout à *dépister* des faits de conscience qui échappent à l'observation par suite de l'attitude fermée des jeunes sujets ; d'autres fois, on veut *enrichir* une documentation jugée insuffisante, en étendant par l'enquête collective ses investigations à un plus grand nombre d'adolescents. On peut enfin vouloir *vérifier* les indications fournies par l'examen des confidences juvéniles spontanées. Ces soucis différents coexistent fréquemment dans une seule enquête ; mais, suivant que l'un ou l'autre prédomine, le genre des questions et la façon de les poser varient très sensiblement. De toute façon, qu'elle prenne la forme du dépistage, de l'enrichissement ou de la vérification, une telle enquête vaut par la *qualité* du témoignage obtenu.

On peut aussi proposer un questionnaire afin d'étudier non le contenu psychique de la réponse, mais la *réaction* du sujet devant une excitation donnée. Par exemple, montrer un tableau ou faire entendre un disque à une classe de grands élèves et leur demander de consigner leurs impressions immédiates ou différées ; donner un mot et demander qu'on écrive tous ceux qui, à la suite, passent dans le champ de conscience du sujet. L'*enquête de réaction* peut alors se confondre avec l'expérimentation de laboratoire où l'on étudie la réaction à un bruit, à un éclairage subit, à une pression, etc. Elle se prête à des *mesures* pour chaque individu pris en particulier et pour le groupe considéré en bloc.

Enfin, l'enquête peut avoir pour but de faire, sur un auditoire donné, des expériences qu'il s'agit d'étalonner, afin d'apprécier telle fonction mentale ou telle aptitude motrice ou intellectuelle : c'est la *méthode des tests*.

Dans la pratique, les trois genres d'enquête ont des points communs. Ainsi, un questionnaire d'introspection permet un certain nombre de *mesures* et se rapproche de l'expérimentation. Il donne deux séries de résultats : des confidences qui permettent de *décrire* un phénomène ; puis, par le rapprochement et la comparaison des réponses, des moyennes, des pourcentages et aussi des corrélations.

Etant donné le point de vue auquel nous nous sommes placé dès le début de ces analyses, l'enquête d'introspection retiendra plus spécialement notre attention, mais les deux autres formes d'enquête ne seront pas, pour autant, absentes de nos préoccupations.

*
* *

La valeur des résultats obtenus par l'enquête varie suivant le genre de témoins auquel on s'adresse ; on peut, en effet, questionner directement les jeunes gens, ou bien s'adresser à ceux qui les connaissent : parents, éducateurs ou camarades.

Il est possible d'obtenir des parents de très précieux renseignements sur la santé et la croissance des adolescents, mais leurs confidences sur la vie mentale sont généralement sujettes à caution (1). A ce moment, en effet, leurs enfants les déroutent, ils ne les comprennent plus. Les

(1) Voir M. DEBESSE, *Le problème de l'adolescence*, II^e partie : *Ce que nous pensons des adolescents* (L'Enseignement public, juin 1931).

lettres qu'ils écrivent aux chefs d'établissements scolaires ou aux professeurs en sont un témoignage évident. Leurs jugements sont entachés d'illusions tenaces : ils voient encore le jeune homme de dix-huit ans semblable à l'enfant. De leur côté, les adolescents éprouvent une gêne considérable à raconter tous leurs secrets à leur famille. Ils cachent leurs réactions intimes et surtout leurs premiers émois amoureux. On ne saurait donc attendre de grands secours d'une enquête menée auprès des parents, chaque fois qu'il s'agit d'une question qui touche à la vie intérieure des jeunes gens. Même les journaux tenus régulièrement par la famille, et surtout par la mère, ne sont que des documents contestables : celui de M^{me} de Lamartine en est la preuve (1). Il est beaucoup trop subjectif et permettrait plus facilement d'étudier la mère de l'écrivain que Lamartine adolescent. On y rencontre bien, çà et là, des notations intéressantes sur l'humeur ou les lectures de son fils Alphonse ; mais elles sont très fragmentaires (2). Les renseignements que ces confidences d'adultes fournissent ne seraient vraiment utiles en psychologie que si elles provenaient de gens avertis des difficultés de l'hébélogie.

Tel devrait être le cas des réponses que peuvent fournir les professeurs à l'enquêteur. Leur vie se passe au milieu des jeunes gens. Ils sont obligés de les connaître s'ils veulent que leur enseignement soit fructueux. La plupart ont pris contact, au cours de leurs études, avec la psychologie. Autant de conditions qui rendent leur collaboration à la fois nécessaire et intéressante. On aurait tort cependant de s'en tenir au témoignage qu'ils apportent et d'y voir l'image même de la réalité. Trop souvent, leurs réponses ne

(1) LAMARTINE, *Le manuscrit de ma mère* (Hachette).

(2) Id, p. 145, 150, 153, etc.

sont pas complètement objectives. Ils sont avant tout des éducateurs, préoccupés de former, de diriger la jeunesse, non de l'étudier pour elle-même. Consciemment ou non, leurs jugements risquent de s'inspirer de préoccupations morales, très légitimes, mais dangereuses en psychologie. Il faut ajouter que, comme les parents, ils ont tendance à décrire leurs élèves adolescents d'après l'image qu'ils ont eux-mêmes gardée de cet âge de la vie. D'où un certain nombre de sources d'erreurs possibles.

Quant à l'enquête faite auprès des adolescents pour obtenir des renseignements sur leurs amis du même âge, elle ne saurait être considérée que comme une façon d'enrichir la documentation psychologique dont on dispose. Le témoignage d'un adolescent sur un adolescent n'est pas autre chose qu'une confidence juvénile d'un genre spécial, qui peut être d'ailleurs très utile à l'enquêteur, mais qui n'a pas de valeur objective. Il n'y a guère que l'étude du comportement qui puisse s'aider directement de cette sorte de témoignage. En effet, les jeunes gens surprennent chez leurs camarades des gestes, des répliques, des attitudes que l'adulte discerne mal, soit que son attention n'ait pas la même vivacité, soit qu'il ne voie pas les jeunes gens dans leurs moments de pleine sincérité. Pour étudier la crise d'originalité juvénile, j'ai demandé à des centaines d'adolescents s'ils connaissaient une jeune fille, un jeune homme *originaux* ou *personnels* et, si oui, d'en faire le portrait. J'ai obtenu des détails pittoresques qui, non seulement confirmaient les résultats de mes observations préalables, mais enrichissaient sensiblement le tableau des excentricités de jeunesse. Par contre, il serait imprudent de questionner les adolescents sur la vie sentimentale ou intellectuelle et même sur le caractère de leurs amis. Préoccupés avant tout d'eux-mêmes, ils font plus ou moins, en parlant

des autres, leur propre confession romancée. Les mouvements intimes de la pensée de leurs camarades leur échappent. On trouve un exemple de cette incompréhension dans les *Lettres de jeunesse* de Zola. Celui-ci répond à son ami, l'étudiant Baille, qui a du vague à l'âme : « Une oppression te prend, tu es près de pleurer. » Zola ajoute, surpris : « Tu croirais que je me moque, si je te comparais, toi vigoureux et barbu, à une jeune fille frêle et mignonne. Cependant, c'est là la seule comparaison possible. » Et le futur écrivain de commencer un beau sermon à son ami dont il ne comprend visiblement pas le trouble (1).

Toutes ces formes d'enquête s'adressant à d'autres que les adolescents qu'on veut connaître ne doivent être considérées que comme des moyens auxiliaires. Il en est de même des questions posées à des gens adultes afin de savoir ce qu'ils étaient durant l'adolescence : le procédé présente les mêmes inconvénients que nous avons signalés en étudiant les mémoires. Le questionnaire donné directement aux jeunes gens, surtout quand ils approchent de la fin de l'adolescence, reste la méthode la moins aléatoire, parce que seule elle fournit des renseignements pris sur le vif et constituant une sorte de confiance individuelle.

*
* *

Il y a un siècle environ qu'on a commencé à se servir de l'enquête : H. Mann l'introduisit dans la pédagogie américaine, en 1840. Plus tard, James Sully l'utilisa à son tour et, vers 1880, Galton ouvrit la voie aux enquêtes statistiques. Depuis, les travaux de Stanley Hall et d'Alfred Binet ont beaucoup contribué à sa diffusion dans l'étude de l'enfance

(1) ZOLA, *Lettres de Jeunesse* (Fasquelle, t. I, p. 150).

et de l'adolescence. Toutefois, son emploi suscite encore bien des controverses. Dès 1903, dans un examen pourtant sympathique aux méthodes de Clark University, Th. Smith signalait les défauts inhérents au questionnaire (1). L'année suivante, Th. Ribot publiait une critique sévère d'un procédé qu'il définissait au préalable ainsi : « prendre un sujet, le réduire à quelques questions et s'adresser à un public souvent énorme par la voie des journaux, des revues, ou même des feuilles détachées qu'on distribue à profusion » (2). Aujourd'hui qu'il est possible de le juger avec plus de recul, le questionnaire apparaît comme un moyen commode, mais d'un maniement extrêmement délicat.

Il est, en effet, facile d'obtenir immédiatement des réponses, alors qu'il faut longtemps pour réunir une collection de journaux intimes ou de correspondances. Le questionnaire peut être posé à un très grand nombre de sujets, ce qui faisait dire à Th. Ribot qu'il « est une adaptation du suffrage universel aux problèmes de la psychologie, une sorte de referendum ». Grâce à lui, on a une vue d'ensemble d'un phénomène donné, de sa constance ou de ses variations, c'est-à-dire qu'il permet d'éviter de prendre l'exception pour la règle, comme on pourrait le faire si l'on s'en tenait à l'étude individuelle. C'est également le seul procédé d'investigation qui puisse être employé par des collaborateurs de l'enquêteur examinant des sujets disséminés aux quatre coins d'un pays.

On comprend l'enthousiasme qu'il suscita vers les années 1900 en Amérique. Il s'opposait alors aux méthodes tra-

(1) *The questionnaire method in genetic psychology* (Pedag. Seminary, 1903).

(2) *Sur la valeur des questionnaires en psychologie* (Journal de psych., janvier 1904).

ditionnelles de l'analyse du psychologue par lui-même. Il apparaissait comme l'intermédiaire entre l'observation extérieure et l'expérimentation. Partridge n'hésitait pas à affirmer qu'il représentait vraiment l'esprit de la méthode génétique (1). Il est toujours difficile de résister, au début d'une recherche d'ordre psychologique, au plaisir d'utiliser un procédé qui livre des documents à profusion. Quel plaisir plus délicieux que celui de confesser un âge aussi fermé que l'adolescence? On est comme le voyageur qui, parcourant un pays de rochers pittoresques, mais arides, ferait, en frappant sur chaque roche, jaillir une source. C'est pour n'avoir pas su résister à ces enchantements d'une nouvelle Armide que quelques élèves de Stanley Hall ne sont parvenus qu'à des résultats décevants. Le questionnaire souffre encore aujourd'hui du discrédit où l'ont plongé certaines maladresses et certaines improvisations.

L'enquête par questionnaire — et surtout par questionnaire écrit —, si rapide, si souple, si variée, présente en effet de graves inconvénients. Il n'est que de l'avoir pratiquée un certain temps pour en être convaincu.

Elle a tout d'abord le défaut essentiel de ne fournir qu'un document de seconde zone, au lieu d'une confidence née en dehors de la pression d'autrui. Interroger un adolescent dont l'humeur et les préoccupations varient si souvent, c'est risquer d'avoir une réponse insignifiante ou de faire appel au souvenir, à l'anticipation, deux sources également suspectes, comme nous l'avons vu. Alors que le journal, par exemple, épouse assez bien tous les contours du psychisme juvénile, le questionnaire lui impose des cadres tout préparés où il doit s'insérer, quitte à paraître déformé.

L'enquête donne aussi une masse de réponses mal

(1) *Genetic philosophy of education* (New-York), p. 17.

assorties, souvent hétérogènes, parce qu'elle brasse des mentalités différentes, courbe sous ses statistiques des familles d'esprits distinctes. O. Wheeler a fait remarquer que, par le questionnaire, on établit des pourcentages qui envisagent *l'ensemble* des témoins, mais que ce qui est spécial à un sous-groupe échappe au regard et que, pour étudier des types, il faut examiner des individus séparés (1) ; le danger est plus grave que dans les enquêtes sur les enfants, où les différences individuelles sont beaucoup moins grandes ou du moins beaucoup moins apparentes que chez les adolescents. Une même question qui va passionner tel sujet laissera tel autre complètement indifférent ; pourtant, leurs réponses compteront également dans l'interprétation du résultat global. En outre, les réponses à un questionnaire, même étendu, ne livrent qu'un état *momentané* de la conscience juvénile, non la courbe du développement. A supposer qu'on puisse faire plusieurs enquêtes successives sur les mêmes sujets, on n'obtiendra jamais qu'un nombre de repères forcément très limité et non l'évolution mentale si vivante qu'on décèle dans le journal intime, par exemple.

Un danger beaucoup plus grave guette l'enquêteur : c'est que les réponses qu'il obtient ne correspondent pas forcément à la réalité. Elles peuvent être, pour l'adolescent, un moyen de se débarrasser « en vitesse » d'un fâcheux. Elles peuvent aussi représenter une opinion étrangère au sujet, celle qu'on l'habitue à donner par prudence, celle qu'il choisit par paresse ou faiblesse ou parce qu'elle lui paraît répondre au désir de l'enquêteur. Et, comme la plupart du temps on ne connaît pas tous les témoins dont on se sert (quand on en connaît...), il est impossible d'apprécier la sincérité ou l'insincérité des réponses.

(1) *Youth*, p. 59.

Enfin, il faut noter que, même rédigée à loisir, la réponse à un questionnaire est loin d'être aussi abondante que le plus pauvre des journaux. L'impression de richesse que donne l'empilement des réponses obtenues paraît très illusoire quand on examine chaque réponse individuelle en particulier. Peu importe, dira-t-on : il suffit que chaque sujet réponde par oui ou non, ou par une date, un chiffre, et non par une confession ; moins il parle, plus il risque de ne dire que ce qui est. De fait, ce laconisme est un sérieux avantage pour l'étude de certaines questions, de ces questions très limitées que Th. Ribot considérait comme le seul cas où le questionnaire indirect (c'est-à-dire écrit) pouvait aboutir à d'intéressants résultats. Mais, dès qu'on a quelque habitude des questionnaires aux adolescents, on s'aperçoit que ce qui est intéressant dans la réponse, c'est souvent ce qui est à côté ou autour de la question, et que, toutes les fois qu'il s'agit de connaître la conscience intime du sujet, on a beaucoup de peine à interpréter des réponses juvéniles qui tiennent dans un oui ou un non.

Ces observations, pour générales qu'elles soient, permettent de conclure que, si l'enquête est un moyen d'investigation beaucoup plus pratique que l'examen des confidences spontanées, sa valeur psychologique est sensiblement inférieure.

Il importe toutefois de nuancer ce jugement sommaire. Quelques réponses constituent un véritable petit journal avec anecdotes, digressions, raisonnements, rêveries, etc. : c'est ce qui s'est produit pour le premier questionnaire sur le désir d'originalité. On peut se demander d'autre part si, dans certaines conditions, les indications ainsi recueillies ne sont pas un témoignage plus sûr que le journal, par exemple. Tel semble bien être le cas pour l'enquête de réaction où l'on obtient l'expression d'une réalité *présente* par le travail

d'une analyse *tendue*, alors que, dans le journal, les mêmes excitations auraient fait naître le monologue intérieur où la rêverie finit généralement par l'emporter sur tout autre mode de pensée. C'est ainsi qu'on a demandé un jour à une promotion de normaliens, âgés de 17 à 20 ans, de noter pendant une demi-heure tous les bruits qu'ils entendaient dans la salle où ils étaient assemblés à ce moment ; une autre fois, le local est brusquement envahi par les échos d'une sonnerie de cloches : on fait inscrire aussitôt les impressions qu'elle cause. L'introspection dirigée peut permettre de saisir des phénomènes mentaux que le témoignage spontané est incapable de déceler. Le questionnaire affirme également sa supériorité sur les modes d'introspection spontanée lorsqu'il s'agit d'explorer des domaines encore mal connus de l'adolescent ou qu'il n'aborderait pas volontiers de lui-même. Faire décrire le dernier rêve, par exemple ; donner ses impressions sur une mélodie ou un chœur que l'on vient de chanter ; vérifier l'existence de telle ou telle catégorie de souvenirs, etc. Les questions bien posées *obligent* parfois l'être à sortir de la réserve où il se complait. Elles peuvent arriver à lui faire dévoiler certains traits de son caractère, même soigneusement cachés. Elles sont donc susceptibles d'apporter, aux renseignements obtenus par le journal, un contrôle et des compléments d'information que la psychologie aurait grand tort de négliger.

L'étude de la crise d'originalité juvénile a permis une vérification intéressante de la valeur psychologique qu'on peut attribuer à une réponse de questionnaire. J'avais posé à trois promotions d'élèves-maîtresses un questionnaire sur le journal intime. Deux ans plus tard, l'occasion m'a été offerte de lire le journal d'une des élèves qui m'avait servi de témoin et qui, lorsqu'elle répondait à mes questions, à l'âge de 18 ans, ne pouvait pas se douter qu'un jour j'exa-

minerais ses carnets intimes. Il m'a été possible de retrouver la réponse anonyme de l'adolescente, car elle avait pris comme signature le paraphe par lequel elle terminait chaque développement de son journal. Les réponses qu'elle avait fournies au questionnaire étaient, dans leur sobriété, d'une exactitude frappante. L'examen du journal n'a fait que confirmer ce que le questionnaire m'avait appris (1).

L'usage du questionnaire paraît donc nécessaire pour connaître les adolescents, mais, pour qu'il soit fécond, il faut prendre de multiples précautions.

II. — Les conditions d'emploi du questionnaire

Toute enquête suppose une idée préalable qu'on veut vérifier, préciser et qui oriente les recherches. Mais cette première idée doit être elle-même le résultat d'une certaine expérience. Se mettre à questionner des jeunes gens sans faire ce travail préliminaire serait courir à un échec. Il serait, par exemple, très imprudent de commencer l'étude de la rêverie ou du sentiment religieux juvénile à l'aide de questionnaires si l'on n'a pas collectionné d'abord, sur soi-même ou sur les autres, un certain nombre de faits dont l'interprétation soulève des problèmes et permet d'avoir une première idée du phénomène auquel on va se consacrer. On croit assez volontiers qu'il suffit de partir de ce qui se passe chez l'adulte et qu'il est possible d'enquêter au moyen de questions inspirées par la psychologie générale. Il semble qu'il y ait là encore un danger grave car, d'une part, la question posée risque de ne pas être adaptée au psychisme ju-

(1) Voir le texte de la réponse à l'*Appendice*, p. 164.

vénile, donc de ne pas fournir de réponse intéressante ; d'autre part, on aura tendance à insérer, de gré ou de force, les réponses fournies par les jeunes gens dans les moules tout préparés de la psychologie de l'âge mûr. La première condition pour qu'une enquête soit fructueuse, c'est donc qu'elle s'appuie sur des recherches préparatoires auprès des adolescents et, en particulier, sur les renseignements que fournit l'observation directe de leur comportement. Telle est, du moins, la façon dont on a abordé l'examen de la crise d'originalité juvénile.

On peut aller plus loin et penser qu'il serait utile que ceux qui étudient un fait psychique en aient eux-mêmes l'expérience directe. En pratique, ce vœu est souvent réalisé : les psychologues vont d'emblée aux sujets dont ils ont déjà une expérience personnelle et leurs travaux, même bâtis sur les méthodes les plus objectives, sont toujours un élément d'explication de leur personnalité. Toutefois, la situation est différente quand on aborde la psychologie juvénile, car l'enquêteur a dépassé la phase de développement qu'il étudie. Ses propres souvenirs pourront être pour lui un point de départ et un moyen de contrôle précieux ; mais, comme ils ne sont que le résidu d'une expérience passée, on ne saurait les confondre avec la réalité vivante sans courir le danger de prendre pour la mentalité juvénile ce qui ne serait qu'une évocation romanesque de sa propre mémoire.

*
* *

Qui doit enquêter ? Une personne connue des adolescents qu'on veut questionner ou un étranger ?

On est tenté de répondre qu'il vaut mieux que l'enquêteur ne soit pas connu des sujets : ceux-ci ne redouteront pas

que leurs confidences aient pour eux des conséquences fâcheuses et leurs réponses seront plus sincères ; de son côté, le psychologue pourra plus librement analyser et interpréter les documents recueillis, n'ayant pas de jugement préconçu sur tel ou tel témoin. L'expérience montre cependant que l'enquête menée dans ces conditions ne va pas sans de graves inconvénients. Pour quelqu'un qu'il ne connaît pas, l'adolescent moyen ne se gênera guère ; il ne fera pas l'effort que supposent certaines questions et sa sincérité risque de ne pas dépasser le stade des banalités. S'il a un caractère fron-deur, il peut remettre une réponse purement fantaisiste. Le même jeune homme n'oserait agir ainsi avec quelqu'un qu'il connaît, qu'il estime et à qui il veut rendre service. L'hyperaffectivité des adolescents rend donc souhaitable que celui qui interroge soit connu des témoins. Il est nécessaire aussi qu'il leur soit sympathique. J'ai pu, en effet, me rendre compte par expérience que chaque incident sérieux de la vie scolaire retentit dangereusement sur la qualité des réponses obtenues : quand les relations entre le maître et ses élèves sont momentanément un peu tendues, mieux vaut retarder l'épreuve quelque temps.

L'enquêteur ne saurait cependant, pour peu que son enquête soit étendue, connaître tous ses témoins, ni même être présenté à chacune des classes qu'il interroge. Il doit alors avoir recours aux professeurs qui se chargeront de poser pour lui les questions à leurs élèves, pourvu qu'ils reçoivent des indications précises, de façon que le travail soit fait partout dans les mêmes conditions. Il vaut mieux qu'il connaisse personnellement ses collaborateurs, afin de les choisir avec soin, et surtout de pouvoir les guider. Une enquête menée par des gens remarquablement intelligents, mais questionnant chacun à leur guise, donnerait des résultats beaucoup moins sûrs que ceux d'une équipe moins

brillante, mais plus cohérente ; l'homogénéité des réponses est une condition essentielle de la réussite.

Il est préférable, en particulier, que l'enquête auprès des jeunes filles soit menée par des femmes. Non seulement il y a des questions auxquelles beaucoup d'adolescentes françaises ne répondraient pas, même par écrit, à un homme, mais pour d'autres questions, celles qui intéressent la vie sentimentale par exemple, les réponses à un enquêteur masculin pourraient présenter des réticences ou des déformations fâcheuses. Tous les questionnaires posés à des adolescentes et se rapportant à la crise d'originalité, sauf ceux qui concernent le recueillement, la devise et l'idée de la mort, l'ont été par des collaboratrices.

On peut enfin se demander si la présence de l'enquêteur ou de son remplaçant est nécessaire au moment où le témoin rédige sa réponse. Le questionnaire peut être confié à la poste si l'on s'adresse à des adultes. Mais, avec les jeunes gens, mieux vaut être présent : d'abord, on est plus sûr d'avoir une réponse et, surtout, les conditions dans lesquelles sont obtenus les témoignages restent ainsi les mêmes pour tous.

*
* *

Quand on veut interroger les adolescents, on a le choix entre plusieurs procédés : l'enquête orale et l'enquête écrite, chacune présentant une forme collective et une forme individuelle.

L'enquête orale individuelle, la seule que Th. Ribot jugeait capable d'apporter une contribution sérieuse à la psychologie, présente de graves inconvénients lorsqu'elle est pratiquée auprès des adolescents. Ceux-ci n'aiment pas répondre directement à l'enquêteur, sauf lorsqu'ils viennent

à lui de leur propre mouvement. Ils se retranchent dans une réserve à peu près complète dès que les questions intéressent leur vie intime, ou bien ils rusent pour ne pas livrer leur véritable pensée, de sorte que le coefficient de sincérité risque d'être très faible. Leurs confidences peuvent en outre être déformées par les suggestions de l'enquêteur au cours de la conversation. Aussi, pour étudier la crise d'originalité juvénile n'ai-je pas utilisé ce procédé d'une façon systématique, sauf auprès de quelques témoins qui avaient affirmé n'avoir jamais connu le goût de se distinguer, d'être soi-même, et que j'ai voulu interroger plus longuement afin de contrôler leur réponse. Mais j'ai, au contraire, mis à profit toutes les indications que les jeunes gens m'ont fournies inopinément, au hasard de la conversation, alors qu'ils ne se sentaient pas examinés.

L'enquête orale collective est d'un emploi plus délicat encore. Ainsi que l'a fait remarquer Van Biervliet (1), les réponses des uns influent sur celles des autres, et les résultats sont, en général, plus sujets à caution que lorsqu'on emploie le questionnaire écrit qui, lui, laisse chaque témoin indépendant. Il se peut cependant que les réponses reçues en interrogeant de vive voix tout un groupe ne soient pas inutilisables si l'on dispose d'un moyen pour les contrôler. C'est ainsi qu'une de mes collaboratrices avait demandé à une promotion de 25 normaliennes quelles étaient celles qui tenaient ou avaient tenu un journal intime : elle avait obtenu une moitié de oui et une moitié de non. J'ai posé la même question par écrit quelques semaines plus tard à la même classe : les résultats ont été identiques, bien que dans le second cas les témoins aient été sûrs du secret. Il paraît donc possible d'employer, en prenant des

(1) *Psychologie et psychologues* (J. de Psych., 1927, p. 698).

précautions, l'enquête orale collective pour étudier certains faits qui ne supposent pas de réponses mûrement élaborées.

L'enquête par questions et réponses écrites est beaucoup plus aisée et, avec les adolescents épris d'originalité, plus fructueuse.

Deux procédés sont en présence : le questionnaire complet et détaillé, qui vise à déceler les particularités individuelles et donne une sorte de portrait psychologique du témoin ; le questionnaire limité à l'étude d'un phénomène. Pour la connaissance du caractère, par exemple, le premier peut fournir d'excellents renseignements, à condition que le témoin fasse l'effort de répondre à chaque question. Mais, toutes les fois qu'on s'intéresse à un fait ou à un groupe de faits psychologiques seulement, on se sert du second. Et ce cas est de beaucoup le plus fréquent.

Le choix des questions doit tenir compte de deux conditions essentielles : obtenir des réponses suffisamment nourries ; obtenir des réponses aussi sincères que possible.

Pour que l'adolescent réponde convenablement, il faut que la question soit claire et précise, mais en même temps qu'elle lui laisse la possibilité de développer son idée. Il a besoin de limites assez larges pour que sa pensée puisse se mouvoir d'une façon naturelle. Les réponses par oui ou par non l'ennuient vite, et, d'autre part, c'est assez souvent le commentaire accompagnant l'affirmation ou la négation qui révélera la véritable opinion du jeune témoin ; tel est le cas chaque fois que la question l'a surpris. Les digressions apparentes sont parfois plus intéressantes que la réponse elle-même.

Il serait dangereux de poser des questions qui, par les formules employées, aient l'air de concourir toutes au même but, car on entraînerait certains jeunes gens à construire un ensemble de réponses logiquement liées les unes aux

autres, sans souci de leur sincérité. Le questionnaire doit savoir se permettre, lui aussi, des digressions voulues. C'est ainsi que, pour savoir si les jeunes gens aimaient l'originalité, on a ajouté au questionnaire principal un questionnaire symétrique sur la banalité, et aussi une question sur les années d'enfance : on pensait que certains élèves, qui pouvaient être tentés de cacher leur sentiment en face de la question essentielle, se livreraient davantage dans des réponses à des questions qu'ils jugeraient moins indiscrètes : on a obtenu ainsi plusieurs réponses dans lesquelles le désir d'originalité, repoussé tout d'abord au nom de la morale, fusait au rappel d'une enfance évoquée avec la condescendance de quelqu'un sûr désormais « d'être quelqu'un ». Ces premiers résultats m'ont encouragé à user du même moyen dans d'autres cas, avec plus ou moins de succès d'ailleurs. Ainsi, dans le questionnaire sur l'idée de la mort, on avait proposé, comme question complémentaire, de commenter le vers de la comtesse de Noailles :

« Je suis morte déjà puisque je dois mourir. »

Le résultat a été médiocre, sauf pour deux ou trois des élèves les plus âgés et les mieux doués. L'ensemble des commentaires obtenus montrait que la question avait dépassé le niveau moyen des témoins, ou du moins leurs possibilités de réponse immédiate.

L'enquête faite par Busemann auprès des adolescents paraît répondre à cette nécessité de laisser au sujet une certaine latitude ; il a obtenu d'intéressantes descriptions en réponse aux quatre questions suivantes : « 1. *Mes qualités bonnes et mauvaises* ; 2. *Est-ce que je suis content de moi-même* ; 3. *Ce que je suis et ce que je voudrais être* ; 4. *Puis-je être content de moi-même ?* (1) On remarquera qu'ici le psy-

(1) *Die Jugend im eigenen Urteil* (Langensalza, 1926).

chologue a libellé ses questions de telle sorte qu'elles paraissent être formulées par l'adolescent lui-même. Cette précaution paraît excellente toutes les fois qu'on cherche à obtenir des confidences un peu délicates. On supprime ainsi ce qu'une question impérative peut avoir d'irritant, et l'on a d'autant plus de chances d'obtenir une réponse abondante et naturelle que la question posée place d'emblée le témoin dans un état d'esprit favorable à la confiance.

L'écueil des questions trop larges est de fournir des réponses trop générales, manquant de faits et tournant à la méditation. Il ne faut donc pas craindre de demander des précisions, afin que le témoignage soit plus ferme : des dates par exemple, ou des incidents, des rêves, etc. On peut même suggérer à l'adolescent d'expliquer les faits qu'il rapporte, à condition de se souvenir que cette explication juvénile n'est qu'un document psychologique qui demande à être interprété comme les autres.

Le meilleur moyen d'obtenir des réponses abondantes consiste à ne poser que des questions qui intéressent vraiment les jeunes gens. Dans l'étude de la crise d'originalité, l'interrogation portait sur leurs sentiments intimes, leurs désirs secrets, leurs souvenirs personnels : on n'avait pas à redouter leur indifférence, car les adolescents se passionnent pour leur moi. D'ailleurs, les moyens d'éviter la monotonie ne manquent pas : le caractère ésotérique de certaines questions, par exemple, les incite à répondre en piquant leur curiosité (1) ; on obtient alors d'amusants post-scriptum où le témoin, intrigué, se demande ce qu'on peut bien faire de sa réponse.

L'art de poser une question sans solliciter la réponse est difficile. On peut même douter qu'il soit possible d'éviter

(1) Voir M. DEBESSE, *La crise d'originalité juvénile*, p. 96.

toute suggestion. Pour se rapprocher autant que possible de l'objectivité, il faut proscrire les questions à sens unique qui proposent la réponse dans l'interrogation elle-même. Ainsi, parler d'originalité aux jeunes gens peut les inciter à se trouver originaux pour la première fois, comme aussi à se défendre d'une originalité réelle au nom de certaines idées morales ou religieuses. C'est pourquoi on a tenu la balance égale entre les deux réponses possibles par la formule suivante : « Avez-vous (ou n'avez-vous pas) désiré être original. » On a associé le mot *original* au mot *personnel*. On l'a opposé au mot *banal*. Bref, on s'est efforcé de placer l'adolescent dans des conditions telles que son témoignage ne soit pas dicté par un préjugé ou par une pression de l'enquêteur.

On trouve des cas où l'on ne peut questionner qu'avec beaucoup de prudence, et même où l'enquête doit être abandonnée pour un autre moyen d'investigation : nous voulons parler de l'étude de certains faits d'ordre physiologique ou d'ordre moral. Les syllabus américains ne manquent pas d'audace, et seraient parfois jugés indiscrets, sinon par les jeunes gens, du moins par les parents français. Aussi ai-je renoncé à poser des questions sur la révolte, si fréquente pourtant, de la jeunesse contre la famille, l'école, etc. ; elles auraient pu choquer ou décontenancer certains témoins et, de toute façon, n'auraient donné que des résultats très contestables. Il est d'ailleurs possible de tourner en partie cette difficulté : c'est ainsi qu'à propos du désir d'originalité une question posée pour savoir ce qu'en avaient pensé les parents et les professeurs a suscité des réponses fort intéressantes, qui projetaient un jour assez cru sur les relations du jeune original et de son entourage.

Enfin, l'expérience montre qu'il est possible d'augmenter le coefficient de sincérité des réponses en multipliant les

questions. Un bombardement bien réglé, si l'on nous passe l'expression, oblige le sujet à réagir, à se défendre et à déposer le masque dont il tentait de se couvrir. Le questionnaire oral se prête bien à ce procédé d'attaque utilisé par certains psychanalystes, mais il n'en est pas de même pour le questionnaire écrit. Je l'ai pourtant essayé avec des auditoires réduits et que je connaissais bien, au moyen de questions posées de deux en deux minutes. Parfois, certains élèves ne répondaient plus au bout de trois ou quatre questions, fatigués ou irrités ; mais d'autres se piquaient au jeu et leurs réponses gagnaient en précision et en profondeur. De ce qui n'a été qu'une brève tentative, on ne saurait tirer de conclusion hâtive. Mais il serait fort intéressant, semble-t-il, de multiplier des essais du même genre, afin de savoir si une légère excitation mentale du sujet, née du « bombardement », ne serait pas un moyen d'obtenir des réponses vraiment caractéristiques. Lorsqu'on interroge les jeunes gens, on a, en effet, l'impression que leurs réponses traduisent, suivant les témoins, des modes d'activité de la conscience fort différents les uns des autres. Certains réagissent très vite à la question posée, mais il en est qui sont plus lents et qui ne livrent que des choses banales, alors que d'autres moyens d'investigation montrent qu'ils sont des sujets intéressants. Avec ceux-là, le questionnaire habituel ne provoque qu'une activité mentale superficielle et l'adolescent peut multiplier à loisir les parades. L'image de lui-même que fournit le questionnaire est donc assez illusoire. Dans ce cas, l'attaque par des questions rapides et nombreuses peut être un exercice préparatoire doublement excellent en ce qu'il fait tomber la résistance instinctive du témoin et l'amène en même temps à un état d'éréthisme intellectuel favorable. Il serait bon, en tout cas, d'employer ce procédé comme moyen de contrôle chaque fois qu'on re-

doute une feinte dans des réponses écrites sans contrôle et à loisir.

On doit avoir soin de supprimer, dans la mesure du possible, les influences extérieures qui risqueraient de déformer la confiance juvénile. L'action de la famille ne peut guère s'exercer s'il s'agit d'élèves internes ; mais il faut se méfier quand on interroge plusieurs jours de suite des jeunes gens qui reviennent chaque soir à la maison. Celle des professeurs est plus difficile à annuler, d'autant plus que, souvent, ce sont eux qui sont chargés de poser les questions ; mais alors, c'est à l'enquêteur de donner ses directives à ses collaborateurs.

La préparation sérieuse d'un questionnaire suppose un choix judicieux de l'époque, du jour et du moment de la journée où aura lieu l'expérience. Il est évident que, sauf dans certains cas (par exemple, lorsqu'on veut étudier la fatigue, l'attention ou la mémoire) il vaut mieux placer les séances au début de l'année scolaire qu'à la fin, le lundi ou le mardi plutôt que le samedi, le matin plutôt que le soir. Dispos, le jeune homme donnera dans sa réponse une image plus normale de son caractère ou de ses aptitudes. L'heure de la journée est, sans doute, l'élément le plus important parmi ces conditions de temps. L'expérience m'a montré que des questionnaires posés entre des cours difficiles ou immédiatement avant une composition trimestrielle ne sont reçus que d'une oreille fort distraite. Aussi ai-je été amené très vite à ne plus interroger par écrit qu'à des moments où les élèves trouvaient dans l'enquête une récréation inattendue, une sorte de récompense, par exemple pendant les heures de *lectures personnelles* que je devais surveiller.

On aurait pu, il est vrai, laisser les jeunes gens libres de choisir individuellement le moment de répondre, et même leur suggérer d'attendre, pour écrire, les *heures claires* où l'on se sent dans les meilleures conditions pour le faire. Ce

procédé, recommandé par nombre de psychologues, et surtout par Weigel, ne paraît pas souhaitable en général. Il est préférable que l'épreuve soit surveillée et cela, simplement afin d'éviter que les témoins se communiquent leurs impressions. Sinon, malgré tous les engagements pris, il y aura des réponses similaires, sinon identiques. Il y aura aussi des gens qui auront oublié ou négligé de répondre. Dira-t-on que ceux-là ne sont pas intéressants ? Rien n'est moins sûr ; les étourdis ne sont pas forcément les médiocres, et les médiocres eux-mêmes doivent être étudiés. Un certain pourcentage de réponses banales, décousues ou absurdes, est nécessaire à celui qui veut avoir une idée complète d'un aspect particulier de la mentalité juvénile. Que penser d'une psychologie qui serait étayée seulement sur la connaissance d'une seule catégorie de sujets, les adolescents-avides-de-répondre ?

Les groupes de témoins doivent être aussi homogènes que possible si l'on veut que les réponses soient utilisables : l'enquête de M. Evard, qui a servi à l'élaboration de son livre sur *L'Adolescente*, réalisait parfaitement cette condition ; chaque groupe était une classe d'école comprenant des élèves sensiblement du même âge. Pour étudier la crise d'originalité, un seul questionnaire, celui qui cherchait à dépister le désir d'originalité, a été donné à des adolescents d'âges très différents (de 14 à 21 ans) ; c'est sans doute le maximum d'écart qui puisse être toléré entre des jeunes gens répondant à une même question ; peut-être est-il excessif, car les questions doivent s'adapter au niveau mental et aux besoins du témoin et rien ne dit que ce qui est bon pour un pubère l'est encore pour un sujet qui approche de la maturité. L'inconvénient n'était pas grand pour ce questionnaire, car les jeunes élèves qui comprenaient mal (ou ne comprenaient pas) là où les questions posées

montraient par là qu'ils n'étaient pas encore entrés dans la phase de développement où s'insère la crise d'originalité. Par contre, on a pu, grâce à ces différences d'âges, obtenir des réponses permettant de retrouver les diverses phases du phénomène qu'on avait aperçues par l'observation directe. Tous les autres questionnaires, au contraire, ont porté sur des groupes d'adolescents où les différences d'âges ne dépassaient pas 5 ans et oscillaient le plus souvent autour de 2 à 3 ans. Enfin, certains d'entre eux, comme celui de la signature, celui des bruits, du langage intérieur, ont porté sur des jeunes gens appartenant à une même promotion.

Pour que la préparation de l'enquête soit complète, il est très désirable que les témoins soient préparés par quelques mots d'entretien, avant d'être invités à répondre. Weigel attache une très grande importance à ce qu'il appelle l'*introduction* qui doit mettre l'adolescent en confiance et susciter un abandon sincère (1).

Un long entretien se comprend peut-être lorsque l'enquêteur ou son collaborateur ne sont pas connus de l'auditoire : ce ne fut jamais le cas pour l'enquête sur la crise d'originalité. On s'est donc borné, au lieu de la causerie préliminaire, à quelques phrases, afin de réduire au minimum le danger de suggestionner les jeunes gens. Ce que les témoins doivent savoir, c'est qu'ils peuvent tout dire dans ces réponses sans risquer d'ennuis scolaires ou autres. Il faut leur garantir le secret absolu de leurs témoignages. Pour étudier la crise d'originalité, on a adopté le procédé suivant : l'élève ne mettait pas son nom, mais des initiales, un chiffre ou un signe caractéristique, toujours le même pour tous les questionnaires. Par contre, on a exigé l'âge, à une demi-année près au moins.

(1) Dans son *Vom Wertereich*, on trouvera par exemple, p. 97, l'*Introduction* pour le groupe de 13 à 16 ans.

Weigel a signalé que certains jeunes gens avaient refusé que leurs réponses soient publiées ; je n'ai pas rencontré cette difficulté. L'essentiel est d'assurer l'incognito absolu, et c'était possible du fait qu'on ne désirait pas publier, comme l'a fait Weigel, de réponses complètes qui auraient pu permettre de reconnaître facilement les témoins.

Le même auteur pense qu'il y a des adolescents qui trouvent l'anonymat méprisable et qu'il ne faut pas empêcher ceux qui désirent donner leur nom de le faire. L'opinion est judicieuse, mais on aurait tort d'oublier qu'une réponse signée peut ne pas être sincère, précisément dans le cas où le témoin connaît l'enquêteur et cherche à obtenir la bienveillance. C'est pourquoi, sans interdire l'indication des noms, je ne l'ai pas encouragée.

Au cours de l'entretien préliminaire, il est utile aussi d'affirmer à l'auditoire que les recherches entreprises seront utiles aux jeunes gens. Ceux-ci ne désirent rien tant qu'être considérés comme des gens très intéressants et on a toutes les chances de bénéficier de leur sympathie en leur disant (ce qui est vrai) qu'on veut s'efforcer de les comprendre pour les aider dans leur développement.

Tous les questionnaires n'ont, d'ailleurs, pas besoin d'être précédés d'un avertissement de l'interrogateur. On peut désirer, au contraire, bénéficier de l'effet de surprise ; d'autres fois, il y a intérêt à ce que le témoin ne sache pas ce qu'on veut faire de sa réponse. C'est à l'enquêteur qu'il appartient de juger, pour chaque questionnaire, s'il doit employer, comme le dit E. Claparède, le procédé du *su* ou celui de l'*insu* (1).

Il n'y a guère qu'une seule remarque préalable qui soit toujours indispensable : c'est de recommander aux jeunes

(1) *Psychologie de l'enfant* (Genève, 8^e éd.), p. 255.

gens de répondre sans se préoccuper de l'orthographe ou de l'élégance de l'expression ; autrement, l'amour du bien-dit pourrait transformer l'expérience psychologique en un pur exercice littéraire.

*
* * *

Si l'épreuve a été ainsi préparée, elle ne demandera pas un gros effort à l'enquêteur durant son déroulement.

Il n'y a pas lieu de craindre, comme avec les enfants, qu'un voisin indiscret épie la réponse de son camarade : les adolescents prennent d'eux-mêmes les précautions qu'ils jugent nécessaires. Rien n'est plus touchant que de voir avec quel soin jaloux, et en même temps avec quelle indifférence affectée, certains protègent leurs confidences de la main, de la tête ou de l'épaule.

Par contre, la pratique montre que l'attitude de celui qui interroge doit varier suivant les témoins, et s'adapter à l'âge, au sexe et même aux besoins particuliers de chaque auditoire. Ce sont là des précautions de bon sens que prennent instinctivement ceux qui ont l'habitude des élèves. Par-dessus tout, il faut éviter que le ton et les gestes de l'enquêteur n'inclinent les témoins vers telle ou telle réponse ; d'où l'intérêt qu'il y a à écrire les questions au tableau ou à distribuer les questionnaires tout prêts, au lieu de recourir à la dictée.

Doit-on limiter le temps accordé pour répondre ? S'il s'agit de questions-tests, une limitation est nécessaire puisque la durée est une des conditions de l'expérience. Mais toutes les fois qu'on demande aux adolescents de réfléchir, de raconter des souvenirs, on serait tenté de dire qu'ils doivent pouvoir répondre à leur guise. Il est bien vrai qu'« il faut du temps pour être sincère, c'est-à-dire

pour savoir exprimer au juste tout ce qu'on pense et tout ce qu'on sent » (1). Il est vrai aussi que, souvent, lorsqu'une question nous surprend, la réponse que nous donnons n'est pas la nôtre, mais celle que nous tenons de notre milieu ou de l'opinion régnante ; l'adolescent n'échappe pas à ces servitudes. Pourtant, il serait imprudent de supprimer toute limitation de temps pour la réponse, d'abord parce que le contrôle, à peu près passif, mais qui nous a semblé nécessaire de la part de l'enquêteur, ne pourrait plus s'exercer ; ensuite, parce qu'une réponse différée, mûrie, arrangée, n'est plus l'expression spontanée de la conscience. Dans les deux cas extrêmes, on risque l'insincérité : si le témoin manque de temps, par ignorance ; s'il en a trop, par déformation systématique. Le mieux est de chercher par tâtonnements, suivant la difficulté de la question et en s'aidant de l'attitude et des réactions des élèves, un temps intermédiaire entre l'interrogation précipitée et l'interrogation au ralenti. Pour cela, on aurait tort de se laisser trop guider par les plaintes des jeunes gens qui, à les croire, n'ont jamais achevé leur réponse. « En face de ces questions, confiait une jeune fille, j'ai toujours la tentation d'écrire un roman » : c'est là précisément ce qu'on doit chercher à empêcher, en limitant le temps donné pour répondre. Les premiers questionnaires sur l'originalité juvénile, donnés à la cadence d'une question par dix minutes, ont été probablement un peu trop rapides. Les suivants ont laissé plus de temps aux témoins. Depuis, j'ai expérimenté un autre procédé qui paraît donner de bons résultats : les réponses sont faites en temps limité sous le contrôle d'un adulte ; mais on permet aux jeunes gens n'ayant pas tout à fait terminé de ne rendre leur feuille qu'une demi-journée plus tard. Il est facile de

(1) JOUBERT, *Pensées*, t. II, p. 445, Lettre à Mme de Vintimille.

vérifier si la partie du texte des réponses retardataires, rédigée en présence de l'enquêteur, n'a pas été modifiée ensuite.

Il en est des questionnaires psychologiques comme des devoirs scolaires : ceux qu'on donne en temps libre et ceux qu'on pose en temps limité ont leurs avantages. L'idéal serait d'associer les deux procédés aussi souvent que possible, à propos d'un même sujet d'études : interroger d'abord à brûle-pourpoint, puis demander une deuxième réponse plus complète sans limiter le temps, ou en accordant un délai très suffisant. C'est ce que j'ai tenté en questionnant des élèves-maîtres sur ce qu'ils désireraient voir réformer dans le régime de l'école : les deux séries de réponses étaient peu différentes et dans plusieurs d'entre elles on avouait qu'on ne trouvait rien à changer aux souhaits formulés tout d'abord ; mais il faut reconnaître que la nature de l'enquête ne se prêtait pas à une transformation du témoignage en l'espace de 24 heures. Il y a des cas, au contraire, où l'on s'intéresse à des états fugaces, aux manifestations de l'affectivité juvénile, par exemple. Les renseignements demandés doivent alors être notés aussitôt que possible et demeurer tels quels, sinon, les jeunes gens revoyant leur réponse quelques heures ou quelques jours après l'avoir rédigée, ne la trouvent plus vraie, la récrivent, et leur témoignage perd une partie de sa valeur, à moins qu'on obtienne les deux versions.

L'enquêteur ne peut évidemment pas *exiger* que tous les élèves répondent à toutes les questions ; il vaut mieux qu'il essaie de convaincre la classe interrogée de l'intérêt qu'il y a à répondre. L'étude de l'originalité juvénile a permis de constater la répugnance de certains élèves, par ailleurs très complaisants, en face des questions jugées trop indiscretes ; on avait laissé les adolescents libres de s'abstenir de répondre, mais en indiquant alors, si possible, les raisons de

cette abstention : très peu ont consenti à s'expliquer. Heureusement, les professeurs chargés de poser les questions signalaient les réponses manquantes ; presque toujours, il s'agissait de jeunes gens avides d'originalité et qui refusaient ostensiblement de livrer leurs « secrets » (1).

L'idéal serait que chaque témoin complète sa réponse par des indications sur son état d'esprit au moment où il répond (triste ou gai, préoccupé ou tranquille, fatigué ou en bonne santé) ainsi que sur ses antécédents, sa famille, etc. Mais il ne faut pas trop lui demander, surtout dans le questionnaire en temps limité, afin de ne pas le fatiguer et de lui permettre de concentrer toute son attention sur la ou les questions principales.

Enfin, lorsque ce n'est pas l'enquêteur qui dirige l'épreuve, il est bon qu'il demande à chacun de ses collaborateurs une sorte de bref procès-verbal de la séance, afin qu'il sache si les réponses obtenues sont bien comparables et quelles améliorations il pourra apporter aux questionnaires suivants.

Voici, à titre d'exemple, l'un de ces comptes-rendus, reçu à la suite du premier questionnaire sur le désir d'originalité qui avait été posé à l'Ecole normale de Commercy.

« On a dit aux élèves-maîtres le but du questionnaire. On leur a demandé d'être sincères, les priant, dans le cas où ils ne voulaient pas répondre, d'éviter une insincérité et de marquer d'un signe leur intention de ne pas répondre.

« On a dicté les questions par groupes, comme il avait été demandé de le faire, laissant environ 10 minutes pour chaque groupe. *Pas de rédaction recherchée ; des faits, aussi précis que possible.*

« On a eu l'impression que les élèves auraient voulu avoir

(1) Voir M. DEBESSE, *La Crise d'originalité juvénile*, p. 319.

plus de temps pour répondre. L'analyse ou le rappel de souvenirs ont été trop rapides. Il serait bon, dans un autre essai, de laisser beaucoup plus de temps — sans toutefois laisser s'établir de communications entre les élèves.

« Deux séries de réponses. L'une, enveloppée dans la copie de X., comprend les réponses des élèves qui n'ont pas demandé le secret et qui consentaient à être lus ici même. L'autre, enveloppée dans une copie notée 17 a. 2 m., comprend les réponses qu'on a demandé de ne pas découvrir ici. »

*
* * *

Toutes ces précautions peuvent paraître excessives : elles se sont cependant révélées, à l'expérience, un minimum insuffisant. On ne peut supprimer toute inhibition, démasquer toutes les supercheries. L'emploi de l'enquête étendue présente une part d'aléa généralement d'autant plus importante que le nombre des témoins est plus élevé et le nombre des questions plus petit. Des erreurs involontaires, dues à l'ignorance, à l'inattention, aux confusions de langage, sont inévitables. Le maniement du questionnaire oblige l'enquêteur à perfectionner sans cesse son outil, et ce n'est qu'après bien des expériences qu'il peut espérer avoir surmonté les difficultés les plus sérieuses.

III. — L'Interprétation des résultats

Les matériaux bruts fournis par l'enquête ont besoin d'être interprétés avec prudence ; ce sont des documents qui doivent être soumis « à tous les procédés de la critique historique » (1). Si l'on n'analyse pas les causes d'erreurs

(1) A. LALANDE, *Les méthodes de la psychologie, Nouveau traité de psych. de DUMAS* (Alcan), t. I, p. 378.

possibles, si l'on ne confronte pas les résultats partiels entre eux, si l'on ne contrôle pas, dans une réponse, un paragraphe par un autre, on court le risque d'interpréter au petit bonheur.

Nous avons vu qu'on peut traiter les témoignages de deux façons : soit qu'on s'en serve comme autant de documents individuels susceptibles d'être utilisés directement, c'est-à-dire comme des fragments de journaux intimes, soit qu'on les considère purement du point de vue de la statistique. Chacune de ces deux attitudes pose un problème assez délicat.

Quand on s'intéresse aux confidences livrées par l'adolescent à la suite d'un travail d'introspection, il convient de se méfier de la tendance à prendre au pied de la lettre les déclarations des jeunes gens. On risque alors de faire une confusion entre les faits qui intéressent le *contenu* de l'activité mentale et ceux qui intéressent la *structure* du psychisme juvénile. Tout ce qui s'agite dans la conscience d'un adolescent n'a pas forcément une valeur structurale. C'est ainsi qu'il serait faux de croire que le *désir d'originalité*, dont tant de réponses à l'un de nos questionnaires affirment l'existence et qu'elles parent d'anecdotes variées, trahisse forcément un type de caractère ou même plus simplement un type de développement. L'enquête employée seule risque de faire surestimer l'importance des faits psychiques qu'elle rassemble ; l'utilisation de l'ensemble des moyens d'investigation que nous avons envisagés permet au contraire de conclure que tout désir d'originalité ne traduit pas une organisation psychique spéciale, encore moins une originalité créatrice.

En s'aidant de la statistique, on peut s'efforcer de mesurer le phénomène étudié. C'est ainsi que l'école de Stanley-Hall a rendu compte d'une façon assez précise du développement

physique des adolescents à l'aide des mensurations. L'emploi des nombres est d'autant plus aisé qu'on s'intéresse davantage au côté physiologique de l'adolescence. Il est plus facile de mesurer l'accroissement de la taille que les transformations de l'affectivité et surtout de la vie conceptuelle. En outre, la mesure est également d'autant plus commode que les faits étudiés sont plus simples : ainsi, la mémoire et l'attention se laissent mieux interpréter par la statistique que les réactions globales du caractère. Or, c'est dans ce dernier groupe que se situe la crise d'originalité, qui paraît donc échapper à toute mesure.

On peut se demander en effet si le questionnaire va fournir, de l'originalité juvénile, autre chose que des aspects individuels du psychisme, foncièrement irréductibles les uns aux autres. Ne s'agit-il pas de ce qu'il y a de plus intime, de plus unique dans la vie consciente du sujet ? Il est vrai. Mais, s'il serait absurde de vouloir ramener l'originalité à un étalon, il est possible de chercher à savoir quelle est la fréquence du phénomène et d'apprécier quels sont ses degrés et ses formes. La crise provoquée par le désir de se distinguer est, en outre, faite d'éléments que l'on peut isoler par l'analyse ; et chacun d'eux, goût de la solitude, recueillement, insubordination, etc., est « mesurable ». Si, au lieu de se contenter d'écrire la monographie de quelques adolescents originaux, on s'efforce, en s'aidant du questionnaire collectif, de décrire un fait fréquent chez les jeunes gens et qui prend, dans chaque individu, une allure particulière, l'enquête peut donc aboutir à un certain nombre d'indications numériques.

Il ne paraît guère possible d'aller plus loin dans cet essai de mesure et d'étudier par exemple l'originalité juvénile par des tests. Ceux-ci rendent compte surtout de l'intelligence quantitative. Mais il est facile de comprendre qu'on ne peut

apprécier l'originalité individuelle, fait éminemment qualitatif, de la même façon que la mémoire ou l'association des idées. Ce sont là des phénomènes d'ordre différent. Il existe bien des tests qualitatifs (1), ceux d'Haberman, par exemple ; mais ils ne font pas place à l'originalité et ne sont étalonnés que jusqu'à 12 ans. Ceux de Terman, établis pour des adolescents, ne visent que leur niveau intellectuel. Il faudrait s'appuyer sur des tests de caractère, mais on sait que, jusqu'à présent, ils n'ont pas donné de résultats vraiment décisifs et le psychologue des *Genetic studies of genius* a reconnu combien ils étaient encore peu satisfaisants (2). Comme l'a dit W. Boven, le caractère, à la différence de l'intelligence, doit s'étudier à chaud (3), c'est-à-dire dans des conditions d'activité libre, spontanée et ardente que l'enquête réalise très difficilement (4). A supposer même que le caractère puisse se révéler dans une série de réponses, il y aurait bien des chances pour que l'originalité juvénile ne soit, aux yeux de l'enquêteur, que le résidu impalpable et presque inanalysable de chaque témoignage individuel.

M. Evard a cependant tenté, dans *L'Adolescente*, d'utiliser la méthode des tests pour apprécier « l'originalité » de ses élèves en même temps que leur affectivité et leur vocabulaire, grâce à des associations de mots réalisées en partant d'inducteurs choisis par elle. C'est l'application du procédé employé par P. Bovet dans son étude sur *L'originalité et la*

(1) Voir DECROLY et BUYSE, *La pratique des tests mentaux* (Alcan), p. 94 et 203.

(2) Terman, *Genetic studies of genius* (Stanf. Un. Press), t. I, p. 485.

(3) *La science du caractère* (Neuchâtel), p. 96.

(4) Cependant, des travaux comme la *Contribution à l'étude psychologique de la puberté à l'aide du test de Rorschach*, de N. SCHAPIRO-POLLACK (Soc. Nouv. d'I. et d'E., 1935) sont une intéressante tentative pour connaître les types de caractères en utilisant la méthode des tests.

banalité dans les expériences collectives d'association (1). Mais M. Evard est obligée d'accepter une notion qui paraît arbitraire : c'est que l'originalité d'idéation, par exemple, est en raison inverse de la fréquence des induits. Un mot qui revient souvent dans les réponses serait un indice de banalité, un mot rare un signe d'originalité. Interprétation discutable : l'originalité juvénile n'est pas à la merci d'un mot banal employé dans une expérience d'association en constellation ou de chasse aux mots. Non seulement elle ne saurait être assimilée à la richesse et à l'étrangeté du vocabulaire, mais elle ne peut être mesurée d'après des expériences reposant sur le choix forcément arbitraire de tel ou tel inducteur, qui peut être parfaitement indifférent à tel ou tel témoin. Il y a bien, entre rareté et originalité, une faible corrélation qu'on observe dans les formes élémentaires du désir d'originalité ; mais on ne saurait s'en tenir là pour une étude complète du phénomène. Les résultats de ces tests seraient d'autant plus contestables que le sujet est plus âgé, car, à 16 ou 17 ans, celui-ci possède presque toujours plusieurs induits possibles pour une seule association-couple. M. Evard, pour qui la notion d'originalité est associée à celle de personnalité, a d'ailleurs signalé combien il était difficile de s'en tenir aux réponses obtenues quand tant de facteurs peuvent contrarier l'expérience (2). En fait, on mesure, par des tests de ce genre, non pas la personnalité individuelle, mais surtout l'homogénéité d'un groupe ou son hétérogénéité.

Ces réserves sont nécessaires chaque fois que l'on aborde des éléments du psychisme juvénile où l'individualité est au premier plan. Elles n'ôtent rien à la valeur des tests comme moyen d'étude. Toute une partie de la psychologie juvénile

(1) Voir *Archives de psych.*, t. X, p. 79.

(2) *L'Adolescente*, p. 38, 105, 202.

peut les utiliser largement ; il y a même là, à l'heure actuelle, une lacune à combler. Bornons-nous à formuler quelques desiderata. Il serait dangereux de croire qu'on peut, sans inconvénient, tester les adolescents comme les enfants. Une technique nouvelle est nécessaire, qui est encore loin d'être au point. L'adolescent est, en effet, beaucoup moins facile que le jeune écolier à placer dans de bonnes conditions d'expérience, car il est ou se croit en mesure de *juger* l'expérience à laquelle il prend part ; il devient le spectateur de son témoignage. On doit également souhaiter que les tests établis pour l'enfant en partant des travaux de l'école de Binet ne soient pas étendus tels quels aux adolescents. L'imagination et le jugement enfantins, par exemple, paraissent obéir à des lois qui leur sont spéciales et les expériences tentées sur eux tiennent compte de cet état de choses ; de même, les épreuves préparées pour des jeunes gens devront être adaptées à la structure mentale encore mal connue de cet âge de la vie. Faute de cela, on aboutirait à des diagnostics aventureux et la méthode serait bientôt frappée de stérilité, alors que, sagement conduite, elle peut rendre de très grands services.

*
* *

On est amené à conclure que l'interprétation des résultats obtenus par le questionnaire, en s'aidant de la statistique, est plus ou moins difficile suivant le genre de sujet étudié. Mais, dans les cas les plus favorables, on aurait tort de trop compter sur les résultats qu'on peut obtenir par cette voie. Critiquant l'œuvre de Galton, Ribot concluait déjà : « C'est une illusion de croire que, parce qu'on emploie des procédés mathématiques, on arrive à une certitude mathématique » (1). Plus sévère encore, A. Binet, comparant les ré-

(1) V. RIBOT, *L'Hérédité psychol.* (Alcan), p. 220.

sultats obtenus par les vastes expériences collectives et ceux que fournit l'étude attentive de quelques cas, affirmait que « la méthode de la statistique ne donne rien que de médiocre » (1). On serait tenté de le croire lorsqu'on cherche à connaître, par ce procédé, des jeunes gens dont l'activité mentale est extrêmement mobile, et pour qui chaque question posée est comme une digue qu'on tente d'opposer un instant au flot de leurs impressions et de leurs opinions. Aussi paraît-il judicieux de se ranger à l'avis de R. Le Senne qui, discutant des mérites respectifs de la méthode biographique et de la méthode statistique employées par son maître Heymans pour étudier les femmes, est amené à cette conclusion : « Ce serait exagérer la valeur de la méthode statistique que d'attendre d'un mécanisme mathématique la solution des questions que pose la psychologie des caractères. L'important n'est pas de sacrifier l'une des deux méthodes, mais de les équilibrer » (2).

*
* *

S'il fallait, d'une phrase, évaluer la valeur psychologique de l'enquête près des adolescents, on dirait volontiers qu'il est possible d'imaginer une psychologie juvénile sommaire, construite à l'aide de quelques questionnaires bien choisis, posés avec habileté, interprétés avec sagacité, mais qu'on ne peut rien attendre de délicat et de totalement sincère par le seul jeu de la question et de la réponse.

(1) *Etude expérimentale de l'Intelligence* (Costes), p. 299.

(2) HEYMANS, *Psychologie des femmes*, trad. LE SENNE (Alcan), préface du traducteur, p. xii. P. MENDOUSSE (*L'Ame de l'adolescent*, Préf. de la 3^e éd.) a signalé aussi la difficulté qu'il y a à employer mensurations et tests pour connaître la vie mentale juvénile.

CHAPITRE VI

LES PROCÉDÉS AUXILIAIRES

On s'étonnera peut-être de trouver rapprochées dans un même chapitre des choses aussi différentes que les observations psychiatriques, les biographies, les œuvres littéraires et les travaux scolaires. Considérés par rapport aux confidences d'adolescents, ces procédés n'ont qu'un caractère commun : c'est qu'à la différence de ceux que nous avons examinés précédemment ils sont incapables, pris séparément, de fournir une documentation tout de suite utilisable pour la psychologie juvénile. Ce ne sont que des sources d'information complémentaires, mais elles ont leur prix.

I

Le plus important de ces procédés auxiliaires est l'examen psychiatrique des jeunes gens. Essayons de préciser quelle part peut et doit revenir à l'étude médicale dans l'hébélogie.

La connaissance des anomalies de la vie mentale est, en premier lieu, le complément en quelque sorte obligatoire de toute étude complète de l'adolescence ; elle permet aux pédagogues et aux parents de savoir quels sont les princi-

paux troubles pathologiques que peuvent présenter les jeunes gens. St. Hall l'avait bien compris et, de nos jours, cette préoccupation fait l'un des mérites de l'important ouvrage de Fowler Brooks, *The psychology of adolescence*.

Mais l'intérêt méthodologique de la pathologie mentale est ailleurs. Celle-ci peut contribuer puissamment à la connaissance du psychisme normal des adolescents. On retrouve dans les maladies mentales les éléments psychologiques de la conscience normale, mais exagérés comme dans une caricature. Le rapport est particulièrement étroit lorsqu'on s'intéresse à des faits qui prennent volontiers une allure morbide, comme la rêverie, l'intérêt aux questions sexuelles, etc. Le cas de l'originalité juvénile paraît plus typique encore : on peut en effet se demander si ce phénomène ne relève pas de l'étude du psychiatre (1). Bien qu'il s'agisse généralement d'une manifestation outrancière de l'affirmation de soi qui n'ait rien de maladif, il est évident que l'examen du sujet « original » par un médecin serait fort utile et faciliterait le départ entre des troubles passagers et des symptômes d'une maladie mentale naissante. Le grain de folie qu'on attribue volontiers à la jeunesse rend la participation du corps médical plus nécessaire que pour l'étude du premier âge car, relativement favorisée en ce qui concerne les maladies proprement organiques, l'adolescence est, au contraire, guettée par de nombreux accidents nerveux liés au phénomène pubéral.

Les travaux médicaux sont particulièrement intéressants lorsqu'ils s'occupent de troubles mentaux légers, c'est-à-dire de ces états psychopathiques où l'on observe toutes les

(1) V. M. DEBESSE, *La Crise d'originalité juvénile*, chap. VIII, p. 247 à 252.

transitions entre le normal et l'anormal et qui font apparaître, à la conscience, des phénomènes psychiques que nous inhibons d'habitude. L'attention est ainsi attirée sur des faits qui sont très difficiles à observer chez le non-psycho-pathe. Partant de ces formes exagérées du comportement habituel, la psychologie juvénile peut donc entreprendre auprès des normaux des enquêtes plus solides, dont les résultats seront peut-être fort différents de ceux qu'on pouvait attendre en examinant les seuls malades, mais qui n'auraient pu être trouvés sans le travail préliminaire des médecins. On a d'autant plus intérêt à utiliser les données de la psychiatrie que les observations sur lesquelles elle se fonde sont supérieures, par bien des côtés, aux observations de psychologie pure. Elles sont faites, tout d'abord, par des praticiens aptes à saisir la liaison entre le fait psychique et ses facteurs physiologiques, d'où l'accroissement des possibilités d'explication. En second lieu, elles se présentent généralement sous forme d'études de cas individuels suivis par le médecin pendant des mois ou des années. Ces fiches abondent en dates précises, en incidents consignés à mesure qu'ils se produisent. Les symptômes décrits sont ainsi fortement encadrés : chose qui n'est pas facile à réaliser dans l'étude des sujets normaux, ceux-ci n'étant pas, comme les malades, à la disposition de l'observateur.

Ce qui est assez gênant, dans l'ordre d'études qui nous préoccupe, c'est que les travaux des psychiatres portant seulement sur les adolescents sont rares, malgré l'apport de la psychanalyse. Le plus souvent, en effet, le malade a présenté les premiers troubles durant sa jeunesse, mais ce n'est qu'après une évolution déjà longue de sa maladie qu'il se fait soigner. D'autre part, la médecine, qui sépare la première de la deuxième enfance, envisage ensuite tout l'ensemble de la vie, sans distinguer l'adolescence de la ma-

turité. Il existe, cependant, des troubles mentaux très répandus parmi les adolescents, et certains auteurs comme les D^{rs} Nathan et Gil. Robin en France, Stanford Read en Angleterre, ont apporté de précieuses indications sur les rapports entre la vie psychique morbide des adolescents et la vie normale. Certes, il serait dangereux d'appliquer à tous les jeunes gens les enseignements que les médecins tirent de l'examen de leurs malades ; mais on ne saurait concevoir une psychologie juvénile qui négligerait les indications de la psychiatrie ; de toutes les branches de la psychologie, elle est celle qui a le plus besoin de l'aide de la science médicale.

On peut rattacher à l'observation des cas pathologiques celle des délinquants et des jeunes criminels qui permet de préciser bien des points du comportement juvénile considéré sous son aspect anti-social, ainsi que le montre l'œuvre de Cyril Burt. L'influence du milieu ne saurait, en effet, être mieux définie que dans les cas où elle aboutit à la dépravation du sujet. Mais, là encore, en France tout au moins, l'adolescence n'est pas toujours distinguée de « l'enfance coupable », ce qui gêne l'interprétation des résultats.

II

Les biographies sont un moyen d'étude peu sûr ; mais, comme elles sont d'un emploi facile, on s'en sert couramment. Leur usage peut se concevoir de deux façons, soit qu'on cherche dans un ouvrage biographique de tel personnage célèbre des documents directement utilisables, soit qu'on rassemble un certain nombre de biographies pour en dégager des caractères généraux, en les traitant par la statistique comme on peut le faire dans l'enquête. Le premier

procédé est celui de St. Hall dans son *Adolescence*, le second celui de Cath. Cox dans le second volume des *Genetic studies of genius*.

Une bonne biographie est à sa manière un essai de psychologie individuelle, lorsqu'elle repose sur les mémoires, les journaux et papiers intimes, les lettres, ainsi que sur les témoignages et les souvenirs de l'entourage du personnage étudié. Mais il y a toujours, dans la biographie la plus impartiale, un travail d'interprétation et un effort de coordination de l'auteur. Il est permis, à la rigueur, de concevoir un biographe qui ne laisserait parler que les événements et les documents, mais son travail aurait peu de chances d'être lu. Si le récit est rédigé par un esprit en possession d'une solide méthode critique, il peut toutefois avoir une grande utilité. Il suppose, en effet, un travail considérable qui se trouve épargné au psychologue et il permet à celui-ci de s'intéresser à de nombreux personnages, sans perdre son temps aux études d'approche. C'est sans doute à ce point de vue que se place Cath. Cox quand, signalant pour « l'historiométrie » trois sources d'information, les biographies, les sources originales et la combinaison des deux, elle conclut que ce sont les biographies sobres qui constituent le meilleur document quand on veut examiner beaucoup de cas (1). De son côté, Woodworth fait place à la biographie parmi les méthodes de la psychologie et donne un exemple qu'il interprète ensuite (2). Son récit montre assez bien la courbe du développement individuel de l'être, mais ne saurait être considéré autrement que comme une introduction à une étude psychologique plus attentive.

Si l'on utilise les biographies comme des documents psy-

(1) *Genetic studies of genius*, t. II, p. 24.

(2) WOODWORTH, *Psychology*, p. 11 à 19.

chologiques, on voit que la valeur du témoignage dépendra avant tout du *choix* que l'on fera parmi ces récits. En apparence, les gens célèbres ont tous de bons biographes qu'un psychologue doit pouvoir facilement repérer ; la réalité est moins brillante : il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner le choix d'ouvrages qu'a fait St. Hall pour étudier quelques hommes très connus. Si l'on utilise des livres hâtifs, ou peu perspicaces, ou tendancieux, les indications qu'on en tirera ne pourront être que de qualité très médiocre. L'emploi judicieux d'un nombre important de biographies suppose aussi une certaine homogénéité dans la valeur de ces ouvrages. Mettre sur le même plan des récits de valeur inégale, c'est s'exposer à rapprocher des faits qui peuvent n'avoir rien de commun et, par conséquent, à bâtir sur le sable.

Un inconvénient beaucoup plus grave encore naît du fait que les biographes accordent généralement très peu de place à la jeunesse de leurs héros. Dans la plupart des livres, cette partie de la vie se réduit à un chapitre, parfois à quelques faits servant de jalons et à une étude de la famille ou de l'époque. Cela n'a rien d'étonnant : on manque généralement de renseignements sur l'enfance des grands hommes. Pour une enfance de Goethe assez bien connue, combien d'enfances de La Fontaine, de Molière, de La Bruyère, sur lesquelles on ne sait presque rien ? Cette rareté des documents juvéniles fait naître fréquemment l'accord de plusieurs biographes sur cette partie de la vie d'un même personnage ; mais on aurait tort d'en conclure que le témoignage apporté par leurs livres est objectif ; leur accord peut n'être que le reflet d'une commune ignorance.

Depuis quelques années, le problème des *origines* du talent littéraire, en particulier, a cependant suscité des études

très attentives sur la jeunesse des grands écrivains (1). Ces ouvrages reposent sur une solide documentation. Ils n'embrassent qu'une période très limitée de l'existence et, précisément parce qu'ils s'intéressent à une partie de la vie toujours peu connue du futur écrivain, leurs auteurs ont été obligés de se livrer à un gros travail de critique pour interpréter les renseignements qu'ils avaient pu rassembler à force de patience et d'ingéniosité. Il est permis de penser que de telles études ont leur intérêt en hébélogie. A propos de la crise d'originalité, on y a puisé un certain nombre de renseignements sur l'affirmation de soi. L'excellente *Jeunesse du grand Frédéric*, de l'historien E. Lavisse, a été également mise à contribution. Les anecdotes qui fourmillent, les citations de journaux et de lettres juvéniles, les témoignages de ceux qui ont connu le personnage sont autant de sources d'informations sérieuses. Ces livres ne sauraient remplacer l'étude directe des jeunes gens, mais ils sont un précieux moyen auxiliaire d'exploration qui peut être supérieur, dans certains cas, à bien des enquêtes improvisées.

L'erreur serait de croire que des biographies, quand elles seraient uniquement constituées de purs chefs-d'œuvre, peuvent se suffire à elles-mêmes : il n'y a de biographies (et surtout de bonnes biographies) que d'hommes célèbres, seuls capables de solliciter l'effort studieux de chercheurs avertis. Leur contenu est donc beaucoup moins varié que la réalité quotidienne où se coudoient normaux, sur-normaux et sous-normaux. S'en tenir à leurs renseignements pour apprécier la jeunesse équivaldrait à la prétention de

(1) On peut citer par exemple pour la France : *La jeunesse de Stendhal*, de P. ARBELET ; *Les années romantiques de Th. Gautier*, de R. JASINSKI ; *La jeunesse de Mérimée*, de P. TRAHARD ; *La jeunesse de Renan*, de P. LAS-SERRE, etc.

juger de la qualité d'une symphonie par la partition du violoncelle ou du violon solo.

III

Les travaux scolaires des adolescents, et en particulier la composition française, sont un moyen auxiliaire d'étude qu'on a beaucoup critiqué et peut-être trop décrié.

Les défauts du procédé sautent aux yeux : l'élève fait ces devoirs parce qu'il y est obligé ; le sujet qu'on lui demande de traiter l'intéresse ou l'ennuie ; il ne se sent pas libre de dire ce qu'il veut par crainte d'indisposer le correcteur. Autant de conditions défavorables à la sincérité du témoignage (1). Pourtant, celui qui observe une classe de jeunes gens où il enseigne la composition française est frappé de la ressemblance entre les résultats qu'il obtient par les moyens habituels de la psychologie et ceux que lui fournissent d'emblée certaines copies d'élèves. Pour le pédagogue préoccupé de psychologie, il y a là un filon qu'on aurait tort de lui interdire de prospecter.

Weigel, qui considère les travaux scolaires comme des documents sans grande valeur, leur reconnaît toutefois une certaine sincérité quand il s'agit d'un *sujet libre*, ou quand on a affaire à des natures qui répugnent au mensonge et au compromis (2). Ce sont, en effet, toujours les mêmes élèves dont les travaux frappent le professeur par leur accent de sincérité ; il s'agit généralement de jeunes gens peu expansifs vis-à-vis de leur entourage et qui, écrivant pour être lus d'une personne en qui ils ont confiance, se laissent aller à des confidences inattendues et dignes par-

(1) Il convient toutefois de remarquer que ces critiques vaudraient aussi bien pour un questionnaire mal compris.

(2) *Vom Wertereich*, p. 13.

fois des meilleurs journaux intimes. Dans certains cas, la composition française permet d'obtenir des indications plus sincères que tout autre procédé d'introspection provoquée, parce que les adolescents n'ont pas, en écrivant leur « devoir », l'impression qu'on cherche à dérober leurs secrets. Ils se livrent sans s'en douter. C'est ainsi que pour étudier *Le Maître idéal* que souhaitent les élèves, M. Keilhacker leur a donné à traiter le sujet suivant : « Comment souhaiterais-je que fût mon maître ? ».

Certes, il faut beaucoup de prudence dans l'interprétation des résultats qu'on obtient ainsi, car la composition française est le modèle du document « bien écrit » ; le souci de la forme gêne surtout les élèves peu doués qui s'efforcent de soigner l'expression et qui n'hésitent pas à imiter tel écrivain, voire même à le démarquer ; les réminiscences littéraires sont fréquentes. D'autre part, le moi qu'on livre n'est pas toujours le vrai. Plus encore que dans le journal ou l'enquête, il faut se méfier du moi-postiche, c'est-à-dire ici des idées et des sentiments qui, selon l'élève, peuvent lui procurer une bonne note. Il est à peine besoin d'ajouter que les adolescents doivent se sentir libres, si l'on veut que l'exercice de composition française puisse être utilisé comme document psychologique. Les précautions à prendre sont du même ordre que pour l'enquête et nous n'y reviendrons pas.

Telles sont les conditions dans lesquelles on a cru pouvoir utiliser quelques confidences tirées des travaux scolaires pour étudier la crise d'originalité. On s'est d'abord intéressé aux remarques faites, par des élèves-maîtres qu'on connaissait bien, dans des dissertations données sans aucune intention psychologique. Puis on a proposé, de loin en loin, un sujet susceptible de déclencher des confidences intéressantes, sans pour cela avertir les élèves du but que l'on pour-

suivait (1), mais en ne donnant jamais deux dissertations de ce genre à une même promotion, afin de ne pas attirer l'attention.

Il est trop évident qu'un tel procédé n'est légitime que lorsqu'on veut compléter les indications recueillies déjà par des méthodes moins contestables. Son rôle essentiel est de servir d'auxiliaire à l'enquête. Si on l'employait seul, l'introspection provoquée arriverait à se confondre avec l'introspection commandée qui n'a plus guère d'intérêt psychologique. Aussi les résultats qu'il donne sont-ils toujours sujets à caution et on ne saurait le considérer, en général, comme un moyen d'étudier objectivement la jeunesse.

IV

En parlant des mémoires, on a été conduit à préciser l'intérêt psychologique des autobiographies. L'œuvre littéraire est toujours plus ou moins autobiographique, surtout lorsqu'il s'agit d'œuvres de jeunesse qui ne sont qu'un miroir plus ou moins fidèle du moi juvénile. Cette part de subjectivité reste sensible quand il s'agit des plus impersonnels des écrivains ; c'est ce que la critique littéraire découvre aujourd'hui en étudiant attentivement un Flaubert ou un Maupassant par exemple. De ce point de vue, toute œuvre d'écrivain, et en particulier tout roman, peut être considérée comme un document psychologique. Mais lorsqu'un écrivain décrit l'adolescence, son travail peut-il contribuer à l'étude psychologique des jeunes gens ? Les réponses ont varié. Avant de conclure, essayons de nous rendre compte de la nature du témoignage qu'apportent les auteurs, et surtout les romanciers.

(1) Voir la liste de ces sujets : *Appendice*, p. 163.

Le roman le plus abondant n'est qu'une esquisse schématique de la réalité juvénile. Il ne donne qu'une faible partie de l'activité mentale des adolescents. De leur côté, les caractères créés par l'artiste ne sont faits que de quelques traits ; leurs contradictions, leurs intentions, leurs aspirations qu'on nous dépeint ne donnent qu'une idée très simplifiée de ce qui se passe dans un cerveau, souvent durant de longues années. Ce sont des *fantômes*, comme disait Nietzsche (1). En second lieu, il y a, dans tout roman, une interprétation individuelle de la réalité par l'artiste, qui distingue le roman du document psychologique, l'écrivain le plus objectif ne nous donnant que sa vision du monde et des êtres. Enfin, le souci de beauté passe, consciemment ou non, avant le souci de vérité. Supposons qu'au moment de commencer à rédiger son œuvre le romancier ait accumulé, en psychologue exigeant, des observations vraies, rédigées comme des fiches anthropométriques. Dans la mesure où il compose une œuvre d'art, il s'éloigne des soucis purement scientifiques du psychologue. Il *construit*, et par conséquent quitte le domaine de la connaissance pour celui de la création. Psychologues et romanciers partent souvent des mêmes données ; mais ils suivent des voies divergentes. Avant même de rédiger son livre, l'écrivain de talent a en lui une représentation dramatique de la réalité qui le rend étranger et quasi réfractaire à l'état d'esprit de la recherche scientifique. D'autre part, les romanciers sont attirés par des types exceptionnels qui ne nous donnent pas l'idée des phénomènes habituels, propres à l'adolescence. C'est ainsi que leurs jeunes gens, surtout lorsqu'il s'agit d'écrivains français, ne sont guère préoccupés

(1) Il y a toutefois des exceptions : par exemple, *L'invitation à la valse*, de R. LEHMANN, qui décrit en un volume la journée d'une jeune fille de 17 ans.

que de l'amour, ce qui est loin d'être le cas pour tous les adolescents. Enfin, sauf exception, ils ne sont plus des jeunes gens quand ils peignent l'adolescence ; leur témoignage a les inconvénients que nous avons reconnus aux souvenirs de jeunesse ou à l'examen de la jeunesse par des hommes adultes.

Il est donc impossible de considérer les œuvres littéraires comme une documentation psychologique proprement dite, exception faite des œuvres d'adolescents que nous avons rangées parmi les confidences spontanées. A. Lalande les compare fort justement à « des pièces anatomiques artificielles sur lesquelles il serait évidemment absurde de vouloir faire des expériences (1). » Une méthode rigoureuse ne peut leur demander que des illustrations de faits d'observation, non des preuves d'hypothèses ou de constructions systématiques : tel est, pour Heymans (2), l'« intérêt didactique » des ouvrages littéraires. Mais le psychologue de Groningue leur trouve en outre un « intérêt heuristique ». Les grands écrivains ont, en effet, une intelligence pénétrante et, sans utiliser les méthodes de la psychologie, ils aperçoivent des choses que les psychologues verraient difficilement sans eux, surtout en ce qui concerne l'activité spectaculaire de la conscience juvénile. Celui qui étudierait l'adolescence dans des œuvres poétiques, dramatiques, ou dans des romans, aurait une vue incomplète et partiellement inexacte de cet âge de la vie, par suite des sources d'illusions que nous avons signalées ; mais il en aurait tout de même une connaissance approchée bien supérieure aux idées toutes faites sur la jeunesse qui règnent dans le milieu social contemporain.

(1) *Les méthodes de la psychologie* (Nouveau traité de psychologie, de DUMAS, t. I, p. 378 et suivantes).

(2) *La psychologie des femmes*, p. 38.

C'est pourquoi on n'a pas cru souhaitable, pour étudier la crise d'originalité juvénile, de supprimer la contribution que les œuvres littéraires, et en particulier les romans dits « psychologiques », pouvaient apporter ; car des œuvres comme *Le cahier gris* qui ouvre le cycle des *Thibaut*, de R. Martin du Gard, ou encore *Elienne Mayran*, de Taine, témoignent d'une puissance d'analyse remarquable. L'essentiel est de savoir exactement ce qu'on peut attendre de cette source d'information, c'est-à-dire de ne jamais la confondre avec les méthodes proprement psychologiques, mais de la tenir pour une sorte de pré-psychologie.

CHAPITRE VII

CONCLUSION

Une méthode de recherches se perfectionne en même temps que l'ordre de connaissances pour lequel elle est faite.

L'hébélogie doit tenir compte de cette constatation. Elle ne peut pas, semble-t-il, espérer dès maintenant se servir d'instruments aussi perfectionnés que ceux de la pédologie, par exemple. Il convient donc de se montrer temporairement assez éclectique dans le choix des moyens d'investigation, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible et dans tous les sens.

Mais cette première étape de développement approche de son terme. Déjà, on doit souhaiter que chaque procédé, au lieu d'être employé au hasard des circonstances, s'adapte à sa fonction propre. A cette condition seulement, il sera efficace. C'est ce que nous avons essayé de montrer à propos des diverses formes de confidences juvéniles : les avantages et les inconvénients que présente chacune d'elles déterminent son rôle dans l'étude des adolescents et fixent les limites de son emploi.

Si, au terme de cet essai, on envisage l'ensemble des documents étudiés, on peut les ordonner ainsi : d'une part, les journaux et les correspondances juvéniles, appuyés par les

mémoires et les biographies ; d'autre part, l'enquête par questionnaire individuel ou collectif, complétée par certains travaux scolaires. Chacun des deux groupes offre, nous l'avons vu, une certaine cohésion, le premier reposant sur la confiance spontanée, le second sur la confiance provoquée. Pour que leur interprétation soit féconde, tous deux doivent être soutenus par les données de la psychiatrie, qui facilite la compréhension et l'explication des faits étudiés chez les normaux ; on peut aussi se servir des œuvres littéraires pour y trouver des illustrations.

Grâce aux confidences spontanées, il est possible d'étudier surtout *l'évolution* de la conscience des jeunes gens. Elles permettent de suivre le développement mental et d'écrire son *histoire*. Les questionnaires, au contraire, se prêtent essentiellement à *l'analyse* du contenu mental. Ils offrent la possibilité de porter tout son effort sur un aspect particulier du psychisme ou sur une de ses fonctions. Leur emploi permet de tenter d'isoler, pour la commodité de l'étude, des éléments que les journaux, par exemple, ne donnent qu'étroitement associés. Ainsi, la naissance d'un goût ou d'une répugnance relève du premier groupe de confidences ; l'examen de l'attention, du second.

On peut, par les moyens qui se rattachent à la confiance spontanée, espérer connaître assez bien les éléments de la vie affective juvénile, surtout lorsque, comme les sentiments, ils sont mêlés de représentations. De leur côté, les confidences provoquées permettent l'examen des faits qui intéressent surtout l'intelligence.

Enfin, les journaux et leurs satellites conviennent aux études de psychologie individuelle ; la caractérologie, en particulier, y trouvera les éléments nécessaires à la connaissance des natures dont l'attitude s'apparente plus ou moins à l'introversiion. L'enquête, au contraire, par les facilités

qu'elle offre à l'investigation collective, est appelée à rendre de grands services toutes les fois qu'on s'intéresse à des phénomènes psychologiques généraux ou simplement fréquents.

Il va de soi qu'en pratique on peut demander à un groupe de procédés des documents pour une étude qui paraît relever de l'autre méthode. Sur les divers modes de penser des adolescents, par exemple, les journaux apportent, tout autant que l'enquête, de précieuses indications ; réciproquement, le cas de la crise d'originalité montre qu'on peut demander au questionnaire, dans certaines conditions, des renseignements qui relèvent de la psychologie la plus individuelle. Mais ce serait, croyons-nous, une erreur de méthode que de se borner aux journaux pour décrire des phénomènes psychiques propres à tous les adolescents, ou de vouloir réaliser une étude de caractère juvénile en s'en tenant au questionnaire, fût-il le meilleur du monde.

Chaque fois que les faits étudiés intéressent l'ensemble de la conscience juvénile, il paraît indispensable d'employer tous les modes d'information dont on dispose. Une *psychologie de l'adolescence*, par exemple, qui reposerait sur l'un d'eux seulement, courrait grand risque d'être incomplète ou hasardeuse. C'est un fait d'expérience que, dès qu'il élargit le champ de ses investigations, l'enquêteur sent la nécessité de s'appuyer sur d'autres sources que les questions collectives jugées bien vite insuffisantes. L'effort méthodologique doit tendre à traduire en formules claires ces impressions que fait naître la recherche, afin d'utiliser d'une façon plus rationnelle, en les spécialisant progressivement, les moyens d'étude de l'hébélogie qui reposent sur la confiance juvénile.

*
* *

Supposons réalisée une méthode employant, pour chaque cas, le procédé qui convient. Elle restera incomplète si elle ne fait pas place à *l'observation*.

L'observation des jeunes gens ne diffère pas essentiellement de celle de l'enfant : elle décrit les faits et gestes, note les confidences surprises au hasard, improvise de petites expériences. Elle contient à elle seule tous les autres procédés, mais elle s'appuie toujours sur *la description du comportement*. Il est vrai qu'elle est moins facile à employer en face d'adolescents fort capables de se rendre compte de l'examen discret auquel ils sont soumis qu'avec des êtres plus jeunes, à qui l'intention de l'observateur échappe totalement. En particulier, les ingénieuses expériences entreprises sur le bébé par les psychologues de la nursery ne sont guère possibles après la puberté.

Le nombre et la précision des renseignements qu'elle fournit rapprochent l'observation du travail du psychiatre auprès de son malade. Elle permet de contrôler, les unes par les autres, les indications obtenues et au besoin de les compléter en recourant à l'un des procédés particuliers que nous avons analysés. L'un de ses principaux avantages, c'est qu'à la différence des autres moyens d'étude elle s'exerce sur le sujet alors qu'il pense ou réagit spontanément et dans toutes les circonstances de l'existence : en classe, s'il étudie, mais aussi dans la cour de l'école, dans la rue, au stade, en excursion, près de ses professeurs comme de ses camarades, de ses parents, des adultes amis ou étrangers. Les contraintes qui s'exercent forcément, du seul fait qu'on écrit son journal ou sa réponse à un questionnaire, et qui

peuvent brider la personnalité du sujet, ne jouent plus : la valeur des renseignements recueillis ainsi s'accroît d'autant.

L'observation est, en fait, le seul moyen dont nous disposons pour saisir le psychisme en actes ; tous les autres procédés utilisent un intermédiaire, la parole ou l'écriture, traduction plus ou moins approchée de l'être individuel. Elle tire au contraire ses ressources essentielles de l'examen incessant de la conduite, c'est-à-dire de l'expression même de la personnalité ; examen d'autant plus fructueux qu'il se complète par celui des attitudes et des expressions qui accompagnent chaque acte. On conçoit combien l'observation ainsi entendue devient indispensable toutes les fois qu'on étudie des faits psychiques qui, connus grâce à l'analyse de soi, risqueraient sans cela d'apparaître déformés, et même méconnaissables.

Des recueils d'observations psychologiques sur les adolescents, comme on en possède pour les enfants, seraient très précieux. Malheureusement, il n'existe pas actuellement de documents de ce genre. Les jeunes gens découragent l'observateur par leur comportement aux apparences capricieuses. D'autre part, alors que le petit enfant reste à peu près toute la journée sous le regard des adultes, la jeunesse échappe une partie du temps aux gens d'âge mûr, et l'on ne saurait s'en plaindre. En outre, les parents, désorientés par l'allure paradoxale de tant d'adolescents, ne peuvent plus apporter de contribution sérieuse à l'observateur ; celui-ci est lui-même gêné dans son travail d'exploration par la nature des phénomènes qu'il examine, l'éveil de la fonction sexuelle, par exemple. Aussi se contente-t-on généralement du journal intime pour remplacer l'observation, mais ce n'est qu'un pis-aller.

Certes, il serait difficile d'entreprendre des recherches en se basant uniquement sur des faits recueillis par l'obser-

vation. Celle-ci doit, en effet, pour être fructueuse, se restreindre à quelques individus : d'où les limites qui se trouvent imposées aux conclusions qu'on en peut tirer. Mais il serait très dangereux de renoncer à l'employer, sous le prétexte qu'elle n'est qu'une préparation au travail scientifique proprement dit. Dans l'état actuel de la psychologie juvénile, son rôle est double : au début de la recherche, elle fournit, plus que tout autre procédé, le moyen d'explorer le domaine qu'on aborde. Cette *observation tâlonnante*, fertile en surprises, permet d'avoir une première idée du phénomène auquel on va se consacrer, et de s'orienter ensuite vers l'emploi de telle ou telle source d'informations, suivant les indications qu'elle aura suggérées. En second lieu se place *l'observation systématique*, utilisée au cours du travail d'investigation, et qui sert, par l'examen du comportement, à contrôler et à rectifier les données fournies par le journal ou l'enquête.

La nécessité de pratiquer l'observation globale et individuelle comme garde-fou fait qu'il paraît impossible d'étudier les adolescents sans être à leur contact, ou tout au moins sans avoir vécu très longtemps dans leur familiarité.

*
* *

Afin de hâter les progrès de la psychologie juvénile, il faut souhaiter non seulement un emploi plus judicieux des divers procédés dont on dispose, mais aussi une orientation nouvelle des recherches.

Dans l'*Introduction* qu'il écrivit pour le petit livre de M. Bigelow, *Adolescence*, Terman raillait naguère, dans des termes aussi pittoresques que véhéments, la pseudo-science qu'offraient quelques-uns des livres les plus répandus sur ce sujet, et il souhaitait des études plus solides et moins

ambitieuses. De son côté, W. Stern, critiquant l'inconvénient des travaux hâtifs qui tentent d'embrasser tout le domaine de la psychologie juvénile sans avoir de bases assez solides, s'est défendu de vouloir conclure trop vite sur l'ensemble du psychisme des adolescents (1). La psychologie des jeunes gens a, en effet, suscité jusqu'ici trop d'études générales et pas assez de travaux de détails. La bibliographie très abondante qu'on trouve dans des livres récents, comme celui de F. Brooks par exemple, risque de faire illusion, si l'on ne prend pas garde que la plupart des références indiquées n'intéressent que certains aspects particuliers de la question, comme la puberté ou l'analyse quantitative de l'intelligence. Dans l'ouvrage d'ensemble le plus solide, on se rend compte qu'à côté de chapitres riches de faits bien interprétés et constituant de véritables monographies, d'autres ne sont que des esquisses. Alors que toutes les difficultés sont encore loin d'avoir été dénombrées, certaines de ces vues générales ont une allure systématique qui ne laisse pas d'étonner.

Un tel empressement à décrire l'ensemble de la conscience juvénile s'explique aisément. Du moment qu'il devenait possible d'écrire une psychologie de l'enfant, on a pensé tout naturellement réaliser un diptyque, en ajoutant une partie consacrée à l'adolescent, sans se rendre toujours compte que les deux tableaux étaient loin d'avoir la même valeur. Mais surtout, c'est la conscience juvénile elle-même qui est responsable de cet état de choses. Il est, en effet, très malaisé d'isoler chez elle des phénomènes et de les étudier séparément ; elle résiste à l'analyse par la pensée adulte. On a cédé trop volontiers devant cette difficulté, et on s'est laissé entraîner à parler de tout, parce que c'est à une réalité globale qu'on se heurtait.

(1) *History of psychology in Autobiography*, t. I, 1930.

Il importe cependant de réagir, si l'on veut dépasser le stade des généralités. La limitation des sujets d'étude paraît être un des besoins les plus pressants. Elle pourrait se faire, semble-t-il, dans deux sens : par l'établissement de *monographies fonctionnelles* et de *monographies individuelles*. Dans le premier cas, on étudierait une fonction aussi limitée que possible chez tous les jeunes gens, afin de réaliser peu à peu l'inventaire de la vie psychologique des adolescents. Dans le second cas, on s'intéresserait à un individu dont on examinerait pas à pas le développement pour ne rien laisser échapper de l'évolution mentale qui se produit entre 13 et 20 ans. Ces deux séries de travaux complémentaires permettraient de reprendre, sur des assises plus sûres, une description psychologique de l'adolescence. On aurait bien étonné les premiers psychologues de l'enfance en leur présentant, il y a un demi-siècle, les interprétations de Piaget, par exemple. De même, rien ne dit que quelques-uns des résultats considérés aujourd'hui comme acquis, et promus au titre d'axiomes de l'hébélogie, ne seraient pas abandonnés alors pour d'autres conceptions.

Il ne s'agit nullement de reprendre par la base tout le travail. Ce qui a été fait déjà était indispensable et les vues d'ensemble garderont toujours leur utilité. Mais on ne peut s'en tenir là sans risquer de piétiner, quelque brillante que puisse être l'interprétation personnelle que chaque nouvel auteur donne de l'adolescence.

On objectera que les *études moléculaires* souhaitées risquent d'aboutir à un émiettement des données psychologiques juvéniles ; cette crainte ne paraît pas fondée, étant donné que la conscience des adolescents, essentiellement synergique, ramènera sans cesse le psychologue vers des associations d'états mentaux propres à éviter cet éparpillement. Il est possible, par contre, que les travaux qu'on

estime nécessaires n'aient pas tout d'abord l'unité harmonieuse qu'on peut rencontrer dans une synthèse : peu importe. De même, si la rigueur de la méthode et la prudence des conclusions leur donnent quelque lourdeur, ce ne saurait être un fâcheux indice.

Spécialisation des procédés d'investigation suivant leurs possibilités ; orientation des recherches dans le sens d'une limitation des sujets afin d'approfondir davantage chaque problème : telles sont, au terme de ce travail, les deux conclusions qui paraissent éminemment souhaitables pour l'avenir immédiat de la psychologie juvénile.

APPENDICE

A. — Fragments du journal intime d'une jeune fille

Ce journal, écrit par une étudiante, fut commencé à 12 ans et n'était pas terminé à 20 ans.

I. — *Début du Premier carnet* (12 a. 2 m.).

« (10 mai 192.). Voilà une aventure peu banale vraiment ! Je pars de O. à 2 h. 20, j'arrive en me pressant un peu moins que ce matin à I. à 2 h. 29. Personne sur la place, j'entre à l'église : personne. Ça me décide à aller chez M. le Curé : il me dit qu'ils sont partis.

« Voyez-vous ça ! Ce matin, il avait bien insisté ; il fallait être là-bas à 2 h. 30 ! J'arrive juste à l'heure réglementaire et on me dit que j'arrive trop tard.

« Enfin, il me conseille d'aller les trouver sur la route de P : ils doivent être allés cueillir du muguet dans les bois de I. J'y vais en bicyclette et, naturellement, pas âme qui vive. De guerre lasse, je reviens à I. et j'ai l'idée d'entrer chez ma sœur, en les attendant : porte bouclée. Que faire ? Aller à l'église, j'y ai bien pensé ; mais qu'y ferai-je ? Alors je vais dans un petit sentier qui va de I. à L., bien calme et discret. Je pose bicyclette, manteau, chapeau et je m'assieds

tout bonnement sur l'herbe... et puis j'écris mon aventure.

« Mais après ? Je ne vais cependant pas rester là tout l'après-midi, d'autant plus que les promeneurs ne veulent pas tarder à revenir. M. le Curé nous a promis... je ne sais quoi, mais enfin quelque chose qui aurait lieu à l'église.

« En attendant ?????

« Pour me distraire, je me remémore ma matinée. J'étais partie de O. à 8 heures moins dix et j'arrive à I, à 8 heures moins vingt !... Enfin ! J'attends... pas bien longtemps. Voilà M. le Curé, M^{lle} A. On récite le chapelet ; X arrive aussi, rouge comme une tomate et encore plus gros que d'habitude.

« La récréation : M. le Curé laisse les garçons et nous emmène dans son jardin. Charmant ! un fouillis de glycines, un grand bassin alimenté par les eaux de la rivière qui viennent par de petits ruisseaux entourant un îlot de verdure ; une terrasse qui domine la rivière. La rivière est magnifique en ces endroits, toute en cascades argentées et enfouie dans les arbres. Apparition de M. le Curé qui apporte un gros morceau de pain pour les carpes du bassin : elles l'engloutissent avec un bruit !...

« Et puis après, nous nous ennuyons ferme. Si seulement Ad. était là : nous ne nous ennuyons jamais ensemble ; mais avec Au., ce n'est pas la même chose : nous nous connaissons moins et nous n'avons pas le même caractère ; elle ne sait pas du tout jouer comme j'en ai l'habitude.

« Tant pis !

« M. le Curé nous emmène à la sacristie et nous fait de longues explications ; à la deuxième récréation, nous demandons à rester sur la pelouse : à la bonne heure ! nous organisons des jeux et nous nous amusons bien.

« Encore explications à la sacristie et au revoir. Je reviens à O.

« Aaaaah ! je commence à bâiller. Que faire ? que devenir ? où aller ?

« Pourvu seulement qu'il ne pleuve pas !

« Une idée ! je vais jouer à quelque chose.

[ici, texte de mots croisés.]

« Ça ne va pas ! Trois heures sonnent. Au revoir. »

Le contre-temps raconté dans ce premier texte n'est que l'occasion qui a fait naître le journal, car le récit, m'a raconté l'auteur, a été écrit sur place, dans un carnet qu'elle avait depuis longtemps dans son sac. L'idée de tenir un journal était déjà ancienne : elle datait de la mort de son frère, quelques mois auparavant.

On pourrait penser que la retraite religieuse, dont la jeune fille rappelle un épisode, est la raison profonde qui a fait entreprendre le journal ; il ne semble pas : dépitée d'avoir manqué le rendez-vous avec ses jeunes camarades, elle a l'idée d'entrer à l'église : « mais qu'y ferai-je ? » avoue-t-elle. Donc, pas d'élément religieux ici à l'origine, mais vraisemblablement un premier mouvement prolongé d'attention à soi.

Le texte est un type de journal anecdotique : elle raconte une mésaventure d'une façon assez décousue et il faut lire l'ensemble pour comprendre ; l'auteur se comprend avant d'être compris.

Çà et là, des traces d'enfantillages (goût du jeu) voisinant avec des indications qui annoncent l'adolescence (avec Au., nous n'avons pas le même caractère). L'évocation du passé récent (sa matinée) occupe une large place, mais ce n'est qu'un récit plein d'*incidents* et de *descriptions*. Pas encore de trace d'une vie intérieure ; seule, elle s'ennuie, écrit, bâille et finalement s'en va. Elle a encore beaucoup de peine à s'entretenir avec elle-même.

II. — *Les préludes de l'introspection.*

Dès le 2^e carnet (12 a. 4 m.), l'auteur du journal regrette d'avoir fait enrager un de ses camarades, voudrait se montrer plus aimable et ajoute : « me comprendra-t-il ? »

On trouve dans le 6^e carnet (12 a. 6 m.), une sorte de méditation sur l'automne, suivie d'un texte qui rend un son assez nouveau :

« Jamais, jamais l'entrée dans la mauvaise saison ne m'avait produit une impression mélancolique comme cette année... peut-être parce que je ne suis plus tout à fait une petite fille qui s'amuse de tout et que rien n'émeut. »

Quelques jours plus tard, elle essaie de définir le caractère de sa nouvelle amie :

« Sans l'école, comme je m'ennuierais après l'animation des vacances ! D'ailleurs, je peux me faire des amies. J'en ai déjà une... je veux dire que je l'aime beaucoup et m'en ferais volontiers une amie, car pour elle... je ne sais pas les sentiments qu'elle nourrit à mon égard ! Elle est si... mystérieuse, pourrait-on dire. Elle est extrêmement intéressante... à mon avis ; car beaucoup n'apprécient pas ses qualités distinctives : elle est fantasque, d'humeur changeante ; elle m'a confié quelques impressions qui me laissent entrevoir un caractère bizarre... et compliqué ; elle n'est pas facile à comprendre. Mais, comme je la crois franche, « trop » franche, et qu'elle est excessivement moqueuse, elle m'a été sympathique dès le premier jour. Son caractère... il m'intrigue comme une énigme un peu irritante. Certains jours elle est — ou paraît — d'une gaieté éblouissante, dansant, riant et chantant, et d'autres fois, elle est sombre,

boudeuse, colère, grossière un peu... et toujours, gaie ou triste, aimable ou méchante, toujours elle est intéressante... à son contact, je me sens une âme de psychologue ! »

A travers cette analyse déjà très ferme percent les appels d'une sensibilité que l'amitié enchante et irrite à la fois. Les points de suspension multipliés témoignent des incertitudes de l'auteur et du mystère qu'elle découvre en autrui. L'effort pour comprendre ceux qu'on veut aimer est une préparation à l'auto-analyse, dont le carnet 13 offre un exemple plus caractérisé :

« 3 juin... [14 a. 2 m.]

« X est bon en tout : en français, où je n'ai rien à lui envier, en math, en sciences, où j'ai tout à lui envier ! Il a eu 17 en physique (hélas !) C'est le meilleur élève de sa classe ; son maître maintenant l'appelle « mon X » [...] J'en suis heureuse... mais jalouse ; oh ! pas de la vilaine jalousie telle qu'on la comprend ; mais c'est le désir de l'égaliser ; c'est de l'orgueil, mais c'est aussi autre chose. Ah ! il arrivera, X. ; il a toujours été un travailleur acharné, opiniâtre plus que moi, certainement. Je veux, je veux travailler pour ne pas avoir à rougir devant lui, ça !... »

III. — *La vie d'un souvenir d'adolescence.*

M^{lle} X. raconte dans son journal du 14 au 17 mai 19... [14 a. 2 m.] la fin soudaine d'un de ses camarades d'école. Le 18 mai, elle fait le récit de l'enterrement de H. :

« Aujourd'hui, je suis allée à son enterrement. C'était triste, tellement triste ! Il y avait de la musique et c'était infiniment lugubre. Seule de mes compagnes, je n'ai pas pleuré... je regardais, j'écoutais, je marchais comme hallu-

cinée. Oh ! ce cercueil ! Il était « là-dedans », lui, et pour toujours...

« L'école de... lui a acheté une couronne ; nous, avec 90 francs de cotisations, nous avons eu une gerbe blanche, moins belle que nous ne l'aurions souhaité. J'ai vu X. ; il est bien moins sympathique que son frère ; il a d'ailleurs mauvaise réputation. Y. qui n'a cessé de pleurer faisait peine à voir ; cela l'a réconcilié avec beaucoup, car il passait pour être surnois et sans-cœur.

« Et c'est fini... »

Quelques semaines après, deux poésies évoquent la disparition brutale de H. Au printemps suivant [15 a. 2 m.] l'approche de l'anniversaire de cette mort suscite dans le journal plusieurs commentaires :

« Mai est en fleur. Je me surprends à aimer le soleil. Je m'ennuierais si je n'avais tant de travail. 11 mai, 12 mai, 13 mai, 14 mai, 15 mai... *16 mai... 18 mai...* Oh ! ces dates !... »

Puis le 21 mai, l'auteur se remémore les tristes événements de l'année précédente :

« En fait de beau temps la pluie a reparu plus que jamais, c'est agaçant. C'est le même temps que l'an dernier ; le 16 — seize mai... — un temps magnifique ; j'allais à l'école, inconsciemment heureuse, par ce temps doux comme au printemps et beau comme en été. Et soudain j'ai pensé qu'il y a un an exactement « il » est parti, parti au moment où la terre est plus belle et plus belle la vie. Deux jours après, 18 mai ; il y a un an, je partais avec X. et Y. pour « l' » accompagner à sa dernière demeure, pleine d'un sentiment de regret (oh ! la souffrance et l'amertume de ce mot !) et d'une épouvante indéfinissable. Mes compagnes riaient, insouciantes. L'arrivée à U. Nous marchions, ne sachant si nous devons aller à la maison mor-

tuale, car nous étions fort en retard. Soudain, une rumeur triste et plaintive, une musique infiniment lugubre... d'une rue latérale apparaît le cortège. C'est « lui » qui passe dans le cercueil sous le suaire aux longs plis noirs ; lui que, une semaine auparavant, j'avais regardé comme l'incarnation de la jeunesse et de la beauté virile. Quatre de ses amis accompagnent le corbillard qui va lentement, lentement, sous les vagues de la funèbre harmonie. Le cortège sombre suit, avec ce bruit de marche mat et lugubre, il se déroule tandis que la lumière de mai éclate partout ; le soleil éblouissant accroche ses rayons dans les gerbes blanches, aux franges d'argent du linceul noir ; les chants des oiseaux se mêlent à l'harmonie atrocement triste, d'une tristesse où le vertige de l'inconnu et de la mort donne l'instinctif désir de s'enfuir loin, bien loin, pour oublier que les êtres jeunes peuvent mourir.

« A l'église, la cérémonie se déroule ; dans l'église, le sentiment de la mort n'est plus aussi effrayant ; Dieu est-il vraiment là qui empêche les âmes de sombrer dans l'épouvante et la douleur ? le murmure du prêtre parvient, assourdi, dans l'un des bas-côtés où nous sommes agenouillées derrière la grille de séparation. Je remarque machinalement Z, dont les épaules se soulèvent un peu convulsivement...

« Un silence. Alors monte la rumeur de l'harmonie funèbre, belle et triste, douloureuse comme une plainte et comme une révolte... C'est affreux. Les pleurs succèdent au frisson qui a secoué jusqu'aux âmes. Raidie, d'une immobilité de pierre, il me semble que jamais plus je ne pourrai faire un mouvement. Oh ! cette musique... il semble qu'elle fait frémir les plis du linceul.

« Vers la fosse. Un trou béant s'ouvre au côté de la sépulture de famille. On sort le cercueil... « il » est dans cette longue boîte. Je m'enfuis. Ce n'est qu'un an après que je suis revenue là. Avec O., j'ai été vers la tombe — peut-être contient-elle encore un peu de poussière, qui sont les restes de H. ? »

« La dalle est blanche. A côté de plusieurs inscriptions, une autre, plus récente : son nom ; sa vie est contenue tout entière entre deux dates. Des couronnes blanches. Comme lui elles sont mortes, les gerbes de roses blanches, d'œillets blancs, de fleurs blanches. Elle est morte, la gerbe où j'avais écrit moi-même, douloureux privilège : « De la part des élèves de X. » »

« X. et Y. me disent qu'à la fête du ... « il » leur demandait : « Pourquoi M^{lle} X. n'est-elle pas venue à la répétition de « la fête ? [...] » »

« Je comprends maintenant pourquoi j'avais éprouvé tant de joie à cette fête ; c'est parce que, une semaine après, je devais éprouver une douleur qui l'égalait. Tout se compense. »

« Non, je ne vous aimais pas, H. Je ne vous aimais pas, parce que j'avais quatorze ans et que j'étais sage. Mais vous étiez jeune, vous étiez beau et intelligent. Vous avez compris ma froideur, et je ne sais quelle attirance me faisait trouver du plaisir à vos taquineries, à vos avances un peu malicieuses. Vous avez un peu tourné les yeux vers moi, »

particulièrement un jour de fête où j'étais heureuse. Votre mort m'a causé une plaie toujours douloureuse. Je vous ai peut-être aimé quand j'ai appris que vous alliez mourir. Mais vous êtes parti trop tôt. Et moi j'étais trop jeune. Mais jamais je ne vous oublierai. Votre amour se mêlera à toutes mes joies, à toutes mes peines. »

Mais l'année suivante, d'autres préoccupations agitent la jeune fille qui se contente d'écrire sur son journal la date du deuxième anniversaire et de signer.

Même chose l'année d'après. Pourtant, le souvenir garde encore quelque chaleur puisque, quelques mois plus tard, on lit :

« 18 ans : je suis plus vieille que ne l'était H. quand il est mort il y a bientôt 4 ans. Comme il serait beau maintenant ! Autant que N. dont il avait le type. Il aurait presque 22 ans ».

Mais sur le 36^e cahier, à l'occasion du quatrième anniversaire, elle note :

« C'était hier l'anniversaire de la mort de H... Il y a quatre ans et ces mots que j'écris là ne sont plus guère que des mots. »

On peut suivre ainsi, étape par étape, l'évolution d'un souvenir juvénile né d'une vive émotion, depuis l'événement qui l'a provoqué jusqu'au moment où, vidé de son contenu affectif, il n'est plus qu'un repère chronologique, après avoir passé par une phase d'excitation romanesque.

B. — Questionnaires collectifs posés durant l'étude de la crise d'originalité

On les transcrit ici tels qu'ils ont été posés en définitive, après quelques tâtonnements, et non tels qu'ils auraient dû être posés. Tous n'ont pas fourni de bons résultats, mais chacun a constitué une expérience qui a permis de prendre des précautions, d'apercevoir des imperfections et d'en tenir compte lors du questionnaire suivant. D'autre part, l'enquête collective a fourni de nombreux documents dont fait état le travail sur *La crise d'originalité juvénile* ; il y avait donc intérêt à publier les questionnaires en même temps que l'essai lui-même.

I. — *Le désir d'originalité* (1).

1^o Qu'éveille en vous le mot *originalité* ?

Avez-vous (ou n'avez-vous pas) désiré être original ? personnel ?

Si oui, depuis quel âge ?

Comment cela ? (vêtements, attitudes, sentiments, etc.).

Votre entourage a-t-il connu ou ignoré, contrecarré ou encouragé ce désir ?

Quelles causes voyez-vous à ce désir d'originalité ?

2^o Aimerez-vous ressembler à certaines personnes ? (personnages vivants, héros littéraires, historiques, etc.).

Si oui, que désireriez-vous avoir de commun avec elles ?

3^o Connaissez-vous un jeune homme personnel ? original ?

(1) Les titres des questionnaires n'ont pas été dictés.

A quels signes reconnaissez-vous qu'il est personnel ?
Comment appréciez-vous ce désir qu'il a d'être original ? (1)

4^e Que pensez-vous d'un jeune homme (ou d'une jeune fille) banal ou (banale) ?

En connaissez-vous un (une), plusieurs ?

A quoi reconnaissez-vous qu'il (elle) est banal (banale) ?

5^e Que pensez-vous de vos années d'enfance ? (avant 12 ou 13 ans par exemple).

Vous ont-elles laissé un souvenir agréable ou désagréable ?
Vous paraissent-elles pleines et intéressantes, ou vides, ennuyeuses ?

Distinguez-vous dans votre passé des périodes de calme et d'autres d'inquiétude ?

6^e Depuis quand vous sentez-vous un (une) adolescent (adolescente) ?

Vous sentez-vous différent (différente) de ce que vous étiez enfant ? Si oui, dans quel sens avez-vous changé ?

Questions posées par groupe, de dix en dix minutes.

II. — *La Signature.*

Que représente pour vous votre signature ?

Signez-vous de votre écriture habituelle ou bien avez-vous un paraphe ?

Depuis quel âge avez-vous adopté cette signature ? Avez-vous changé de signature ? à quel moment ? pourquoi ?

Questionnaire posé en une fois ; vingt minutes pour répondre.

(1) Ce paragraphe a été ajouté au cours de l'enquête.

III. — *Associations de mots.*

Ecrire tous les mots qui viennent à l'esprit à la suite du mot qui vous est proposé :

Moi...

20 ans...

Hier...

« L'inquiète adolescence »...

Mariage...

Nomination à...

Medianoche...

Vivre...

2 minutes pour chaque mot ; 5 minutes de repos entre le 4^e et le 5^e mot.

IV. — *Le journal intime.*

1^{er} Avez-vous écrit (ou écrivez-vous) un journal intime ?

Si oui, à quel âge l'avez-vous commencé ? Pourquoi ?

A quel âge l'avez-vous terminé (s'il est terminé). Pourquoi ?

2^o Était-ce (ou est-ce) un récit des événements journaliers ou de certains événements seulement ? et dans ce cas, quelle raison guidait ce choix ?

Ou bien était-ce un récit coupé de réflexions ?

Ou bien encore votre journal était-il fait de réflexions seulement ?

3^o Avez-vous actuellement (ou avez-vous eu) un recueil de poésies choisies par vous indépendamment de tout travail scolaire ?

Si oui, donnez le titre de quelques-unes de celles que vous préférez.

Questionnaire posé en une seule fois ; 20 à 25 minutes pour la réponse.

V. — *Une devise.*

Avez-vous une devise ? Si oui, laquelle ? depuis quel âge ?

Avez-vous changé de devise ? Si oui, quand ? pourquoi ?

10 minutes pour la réponse.

VI. — *La cloche.*

La cloche rythme votre vie de normalien.

Quelles impressions ressentez-vous en l'entendant ?

Quelles pensées vous suggère-t-elle ?

Questionnaire posé deux fois : 1^{re} réponse en temps limité (10 minutes). 2^e réponse en temps libre.

VII. — *Les bruits.*

Pendant une demi-heure, noter tous les bruits perçus, avec ce qu'ils vous suggèrent.

Questionnaire fait sous le contrôle direct de l'enquêteur.

VIII. — *Le recueillement.*

Qu'est-ce, pour vous, que *se recueillir* ?

Aimez-vous (ou n'aimez-vous pas) vous recueillir ? Dans les deux cas, dites pourquoi.

Dans l'affirmative : 1^d Dites quel fut votre premier moment de recueillement et à quel âge vous le placez.

2^a Décrivez votre [état d'âme pendant un moment de recueillement en choisissant un exemple précis si possible.

Questionnaire posé en une fois. Une demi-heure pour répondre.

IX. — *Le sentiment de la mort.*

Avez-vous éprouvé déjà le sentiment de la mort ?

Dans quelles circonstances ? (maladie, deuil, etc.)

Quelles impressions avez-vous ressenties à cette occasion ?

Expliquez ce vers de la comtesse de Noailles :

« Je suis morte déjà puisque je dois mourir. »

Mêmes conditions que le questionnaire précédent.

XI. — *Le Sentiment de la nature.*

1^o En dehors de toute littérature, dites si vous aimez ou si nous n'aimons pas la nature. Pourquoi ?

2^o La nature est-elle pour vous une *solitude* champêtre ? ou bien est-elle *habitée* par des hommes ? ou bien est-elle autre chose encore ?

3^o Printemps. Automne.

Une demi-heure pour répondre. La question 3 a été donnée à la fin de la séance.

XII. — *L'école souhaitée.*

S'il vous était possible de réformer le régime de l'école à laquelle vous appartenez, quelles transformations souhai-

teriez-vous actuellement ? (enseignement, professeurs, distractions, régime intérieur de l'école, etc.).

10 minutes seulement pour la réponse. Puis, en temps libre, même travail, après mûre réflexion.

C. — Sujets de dissertations proposés à des promotions d'adolescents

1^o « La vie commence demain... » Quelles réflexions suscite en vous cette phrase de la chanson de Marcuccio (dans le roman : *La vie commence demain*, de GUIDO DA VERONA).

[Classe d'élèves-maîtres de 1^{re} année]

2^o « Solitude, solitude, mon pays ! » Qu'éveille en vous ce cri du Zarathoustra de NIETZSCHE ?

[Classe d'élèves-maîtres de 2^e année.]

3^o Souscrivez-vous à cette opinion que le jeune GÖTTE prêtait au jeune Werther :

« Je rentre en moi-même, j'y trouve un monde... »

[Classe d'élèves-maîtres de 3^e année.]

4^o Ce que je voudrais être dans dix ans...

[Classe d'élèves-maîtresses de 2^e année.]

5^o Que pensez-vous de cette affirmation d'une adolescente :

« Quand je pense un lieu-commun, j'éprouve comme un avant-goût de la vieillesse ».

[Classe d'élèves-maîtres de 3^e année]

6^o « Les choses absurdes sont les seules agréables, les seules belles, les seules qui donnent de la grâce à la vie et nous empêchent de mourir d'ennui. Un poème, un tableau,

une statue raisonnables feraient bâiller tous les hommes, même les hommes raisonnables. »

Dites ce que vous pensez de ce jugement.

[Classe d'élèves-maitresses de 2^e année.]

7^o Il est devenu courant de dire que la jeune génération d'après-guerre a d'autres idées, d'autres sentiments que ceux de ses aînés, en tout cas différents. (Conception de la morale ; place accordée aux sentiments, aux jouissances matérielles, aux sports, etc.). Vous-même, vous êtes-vous heurté, auprès de personnes plus âgées, à des opinions, des sentiments qui vous ont paru dépassés, voire périmés ? Dans ce cas, donnez des exemples et exposez vos raisons.

[Classe d'élèves-maîtres de 3^e année.]

D. — Réponse d'adolescente au questionnaire IV

J'ai ajouté, entre crochets, les seules précisions supplémentaires que la lecture du journal intime de la jeune fille, pourtant très volumineux, m'a apportées.

1^o *Avez-vous écrit (ou écrivez-vous) un journal intime ?*
« Oui.

A quel âge l'avez-vous commencé ? « 12 ans [exactement, 12 ans 2 mois].

Pourquoi ? « Par goût d'écrire et d'analyser quand je m'ennuie [l'occasion de commencer ce journal fut une déception enfantine : un rendez-vous manqué avec de petits camarades, qui laissa le sujet inoccupé et maussade pendant une partie de l'après-midi (1)].

A quel âge l'avez-vous terminé. Pourquoi ? « Je n'ai jamais cessé d'écrire régulièrement, et je continue. Etant peu

(1). Voir *Appendice*, p. 149.

expansive, le journal est pour moi un confident facile.

2^a Était-ce (ou est-ce) un récit des événements journaliers, ou de certains événements seulement, et dans ce cas, quelle raison guidait ce choix ? ou bien était-ce un récit coupé de réflexions ou bien encore votre journal était-il fait de réflexions seulement ?

« C'est un récit coupé de réflexions, mis sous forme parfois amusante [il est accompagné de dessins très vivants] ou grave, ou triste. C'est un échantillon de tous mes sentiments [l'expression se retrouve dans le journal dès l'âge de 13 ans]. J'y relate avec précision les faits que je trouve intéressants pour ma vie psychologique. Surtout, j'y étudie beaucoup les caractères (jeunes filles ou jeunes gens) que je connais — et le mien. Enfin, j'y mets tous les événements de ma vie de jeune fille, pour m'amuser à les relire. Surtout, je n'écris que lorsque j'en éprouve le besoin ; j'y ai glissé des impressions de toute nature. Ce journal est dans un coffre, fermé à clef ; seule maman le connaît (et ne le lit jamais) ».

E. — Fragment d'une dissertation sur le sujet n^o 6

« Toujours faire les mêmes choses, toujours être la même personne, cela devient affreusement monotone ! Et voici que l'absurdité étale ses aspects changeants. Mirage ! Bonheur de sortir de la foule, de faire quelque chose d'anormal, peut-être même d'inédit ! Ainsi, l'absurdité attire par le contraste, comble l'orgueil et crée la solitude. J'ai éprouvé ce genre de plaisir. Passer par les fenêtres, grimper aux arbres, se promener par une pluie battante quand les autres dansent à l'intérieur, cela procure, à part les jouissances poétiques, les plus délicieuses sensations d'indépendance. Le domaine de l'absurde, c'est aussi celui de la fantaisie, de

l'originalité qui créent les plus belles œuvres, les plus beaux tableaux. O gens raisonnables, n'aimeriez-vous pas les capricieuses arabesques, les contes de fées et ceux des mille et une nuits ? Gens raisonnables, ne laissez-vous jamais votre imagination vagabonder au pays du rêve ? C'est aussi le pays de l'absurde, le pays des châteaux en Espagne. Certains raillent ces projets, ces chimères, ces caprices fragiles qui se brisent comme des bulles de savon ! Qu'importe si, dans ces courts moments, on oublie tout, tout ce qui sur la terre peut nous torturer et anéantir notre bonne volonté ; qu'importe, rêvons encore puisque *la vraie manière de vivre sa vie, c'est de la rêver.* »

VU, LE 20 JUIN 1936 :
*Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Pour le recteur de l'Académie de Paris,
A. GODART

INDEX

DES NOMS PROPRES CITÉS (1)

A

ADAM (Juliette), 76, 77, 80.
ADLER, 23.
AMIEL, 53, 55, 58.
ARBELET, 133.
ARNOLD, 40.

B

BALDWIN, 14.
BALEY, 23.
BARRÈS (M.), 81.
BASHKIRTSEFF (M.), 53, 55, 60, 62, 66, 67, 68, 69, 71.
BASSOMPIERRE, 56.
BIERVLIET (Van), 40, 106.
BIGELOW (M.), 15, 145.
BINET (A.), 96, 125.
BIRAN (Maine de), 41.
BLANCHARD (Ph.), 24.
BOREL (P.), 60.
BOURGEOIS (L.), 17.
BOVEN (W.), 123.
BOVET (P.), 123.
BROOKS (F.), 8, 24, 128, 146.
BÜHLER (Ch.), 6, 8, 21, 22, 50.
BURNHAM, 10, 11.
BURT (C.), 26, 130.
BUSEMANN, 21, 108.
BUYSE, 123.

C

CABOT (Mrs.), 15.
CHATEAUBRIAND, 80, 82, 83, 84, 88.
CHAVEZ (E.), 24.
CLAPARÈDE, 5, 54, 86, 115.
COMPAYRÉ, 4, 17, 44, 54, 65.
COX (C.), 131.

D

DAHN, 86.
DANTE, 74.
DEBESSE (M.), 93.
DECROLY, 123.
DELACROIX (E.), 66.
DROMARD (G.), 40.
DUGAS, 40.
DUPRAT (G.), 17, 19.

E

EICHBAUM G., 86.
EMERSON, 62.
EVARD (M.), 17, 19, 113, 123, 124.

F

FERNANDEZ (R.), 90.
FISHER, 11.
FLAUBERT, 66, 69, 70, 71, 136.

(1) Les chiffres ordinaires renvoient aux pages où les noms propres sont cités dans le texte, les chiffres en italiques à celles où les noms propres sont cités en note.

FRANCE (A.), 89.
 FRANCILLON (D^r M.), 17.
 FRIEDL, 91.

G

GALTON, 96, 125.
 GIDE (A.), 89.
 GOETHE, 72, 84, 89, 132, 163.
 GREENWOOD (J. M.), 15.
 GUÉRIN (M. de), 66, 70.
 GUIDO DA VERONA, 163.

H

HABERMAN, 123.
 HADOW (W. H.), 25.
 HALL (G. Stanley), 4, 6, 7, 9, 10,
 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 24,
 25, 96, 98, 121, 128, 131, 132.
 HELLER, 10.
 HELMHOLTZ, 9.
 HERMANT (A.), 83, 84.
 HEYMANS, 126, 138.
 HOFFMANN, 21, 23, 50.
 HÖLDERLIN, 86.
 HOLLINGWORTH (L. S.), 8, 24.
 HUGO (V.), 74.

J

JAMES (W.), 9.
 JASINSKI (R.), 133.
 JASPERS, 41.
 JONES (E.), 26.
 JOUBERT, 117.
 JOUFFROY, 39.

K

KEILHACKER (M.), 91, 135.
 KÜNKEL, 20, 21, 23.

KUPKY, 21, 22.

L

LA BRUYÈRE, 132.
 LACROIX (J.), 26.
 LA FONTAINE, 132.
 LALANDE (A.), 2, 40, 41, 120, 138.
 LAMARTINE (A. de), 66, 68, 73, 88,
 94.
 LANCASTER, 10, 78.
 LASSERRE (P.), 133.
 LAVISSE (E.), 88, 133.
 LEHMANN (R.), 137.
 LEMAITRE (A.), 17, 19.
 LE SENNE (R.), 124.

M

MANN (H.), 96.
 MARRO, 12.
 MARTIN DU GARD (R.), 139.
 MAUPASSANT, 136.
 MAURIAC (F.), 1, 2.
 MENDOUSSE (P.), 6, 17, 18, 19,
 43, 126.
 MICHAELIS, 12.
 MICHELET, 66.
 MOLIÈRE, 132.
 MONTAIGNE, 40.
 MOZART, 73.
 MURCHISON, 9.

N

NATHAN (D^r), 26, 130.
 NIETZSCHE, 137.
 NOAILLES (Comt. de) 108.

O

O'SHEA (M. V.), 15.

P

PARTRIDGE, 11, 98.
 PASCAL, 72.
 PERRAUDIÈRE (de la), 35.
 PIAGET, 147.
 PILLSBURY, 11.
 PROCZEK, 18.

R

RAPHAEL, 72.
 READ STANFORD, 26, 130.
 REANEY (Miss), 14.
 RENAN (E.), 40.
 RIBOT (Th.), 9, 97, 100, 105, 125.
 ROBIN (D^r Gil), 26, 130.
 ROUSSEAU (J. J.), 81.

S

SAINT-SIMON, 56.
 SCHAPIRO-POLLACK, 123.
 SCHILLER, 74.
 SCHLEMMER, 21, 85.
 SCHMEINIG, 21.
 SCOTT (A. C.), 10.
 SLAUGHTER, 15.
 SMITH (Th. L.), 10, 97.
 SPRANGER (E.), 4, 6, 8, 21, 35, 86.
 STABLETON, 10.
 STARBUCK, 11.
 STENDHAL, 66, 89.
 STERN (E.), 86.
 STERN (W.), 19, 21, 22, 50, 53, 63,
 146.

SULLY (J.), 14, 96.
 SWIFT (E. J.), 14.
 SZUMAN, 23, 50, 54.

T

TAGORE (R.), 84, 85.
 TAINE, 139.
 TERMAN, 123, 145.
 THORNDIKE, 15.
 TITCHENER, 40.
 TOCQUEVILLE (A. de), 33.
 TRACY, 24.
 TRAHARD (P.), 133.
 TUMLIRZ, 50.

V

VAISSIÈRE (de la), 18.
 VERMEYLEN, 18.
 VILLÈLE, 88.

W

WALLON (H.), 41, 42.
 WEIGEL, 21, 23, 44, 50, 85, 113,
 114, 115, 134.
 WHEELER (O.), 6, 25, 26, 46, 99.
 WOODWORTH, 40, 131.
 WUNDT, 9, 12, 40.

Z

ZIEHEN, 21, 85.
 ZOLA (E.), 96.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1 à 6
CHAPITRE I. — Les grands courants de l'hébélogie ...	7 à 27
— II. — L'introspection juvénile	28 à 47
— III. — Les confidences juvéniles spontanées .	48 à 74
— IV. — Les souvenirs de jeunesse.....	75 à 90
— V. — L'enquête : les questionnaires	91 à 126
— VI. — Les procédés auxiliaires	127 à 139
— VII. — Conclusion	140 à 148
APPENDICE	149 à 166
INDEX	167 à 169

Saint-Amand (Cher), France. — Imprimerie R. BUSSIÈRE. — 25-11-1936



